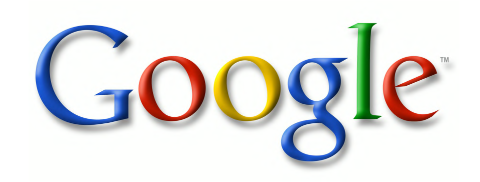

Google



SOUVENIRS

DE LA

TRIBUNE DES JOURNALISTES

POISSY. — TYP. ET STÉR. DE A. BOURET.

PHILIBERT AUDEBRAND

SOUVENIRS
DE LA TRIBUNE
DES
JOURNALISTES

(1848-1852)



PARIS
E. DENTU, ÉDITEUR
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ DES GENS DE LETTRES
PALAIS-ROYAL, 17 ET 19, GALERIE D'ORLÉANS.

1867

En rassemblant en un volume quelques épisodes de la Révolution de Février, l'auteur n'a pas eu la folle ambition de se poser en historien de cette grande et féconde époque. Il n'a voulu que répandre quelques lueurs sur des faits que la légèreté du caractère national ou la malveillance s'était plue à travestir. Il a cherché à mettre en relief une vérité, à savoir que la seconde république aura laissé debout trois fondations de premier ordre : le suffrage universel, la libération des noirs et le principe de l'association, appliqué au prolétariat moderne. Ce qu'il raconte dans ce livre, il l'a vu ou bien il le tient de témoins dont il démontre la pleine sincérité. Dix-huit

années nous séparent des temps dont il parle et les propositions les plus exagérées se sont enfin adoucies. Il sait donc qu'on est de plus en plus disposé à rendre justice à ce grand mouvement politique et social de 1848 qui, entr'autres mérites, aura eu celui de rajeunir, non-seulement la France, mais encore l'Europe et d'indiquer aux sociétés modernes leurs nouvelles destinées.

Dans l'origine, ces pages n'étaient que des fragments épars, écrits à la hâte et publiés dans des journaux littéraires pour être oubliés le lendemain. De bienveillantes amitiés ont pensé qu'on pourrait les rassembler de manière à en former un volume. On a espéré que ce Recueil aurait du moins cette utilité de rappeler ou de redresser certains épisodes peu connus de l'histoire d'il y a vingt ans, et voilà pourquoi ces pages reparaissent sous la forme d'un in-18.

Encore une fois l'auteur n'attache pas à cette œuvre plus d'importance qu'il n'en faut attribuer à un carnet de poche ou à un agenda d'annaliste. Il prévient donc le lecteur qu'on y trouvera plus

d'anecdotes que de grands chapitres, plus de croquis à la plume que de portraits en pied, plus de mots aîlés et de traits familiers que de sentences philosophiques. On y verra aussi sans doute que, si celui qui a recueilli ces Souvenirs a aimé et aime vivement la Révolution de Février, il ne recule pourtant point devant la nécessité de la blâmer dans ce qu'elle a pu avoir de répréhensible ou d'excessif. Bien des livres ont déjà paru sur ces jours d'orage; mais, dans l'expression de l'éloge ou de la critique, tous ou presque tous ont pris un ton trop lyrique. Il nous a semblé qu'il était bon de s'exprimer plus simplement sur ces journées qui se sont passées sous nos yeux. Enfin, en publiant ce livre, nous avons poursuivi un autre résultat, celui de rendre le plus possible hommage à la liberté d'écrire et à la liberté de parler, ce qui ne fait au fond, qu'une seule et même chose.

Avril 1867.

SOUVENIRS

DE LA

TRIBUNE DES JOURNALISTES

I

La Tribune. — M. Louis Veuillot. — Son succès. — L'article sur *Tartuffe.* — Procédé de polémique. — Les Répliques de Méry. — Louis Lurine. — Alphonse Karr. — *L'Événement.* — M. Arthur de la Guéronnière. — De la physionomie de certaines séances. — M. de Toulgouët, zélateur de Gaïffe. — Auguste Vacquerie. — Charles et Victor Hugo. — A. Erdan. — Une promenade aux Tuileries. — Alexandre-le-Grand. — Le Laocoon. — M. Coquille. — M. l'abbé Roux-Lavergne.

Un peu après la journée du 13 juin, la Législative quittait définitivement l'ancienne Chambre des députés pour reprendre possession de l'immense salle qu'on avait improvisée pour la Constituante et à laquelle George Sand venait de donner le nom de : *Boîte de bois peint* (Voir *la Vraie République* du citoyen T. Thoré). On se rappelle que l'aile gauche de l'édifice avait été consacrée à une énorme tribune, où devaient s'asseoir

les sténographes des journaux de Paris et les correspondants des feuilles étrangères. Dans le fond de la salle, inclinant un peu vers le centre gauche, se trouvait une autre tribune, des deux tiers moins grande, et qui avait été occupée, sous la Constituante, par une partie du corps diplomatique. La Questure jugeait à propos d'y loger maintenant ceux des écrivains de la presse quotidienne qui commentaient les débats de chaque jour ; on la désignait, pour cette raison, mais improprement, sous la dénomination de « *Tribune des rédacteurs en chef.* » — Les rédacteurs en chef n'y venaient jamais qu'aux grands jours.

C'est là que j'ai pu voir M. Louis Veuillot. On a beaucoup parlé, depuis quelques années, de l'écrivain qui a dirigé *l'Univers ;* on en parlait bien plus encore dans ce temps-là. Pour le dire très-nettement, je ne m'expliquais que difficilement le bruit qui se faisait autour de ce personnage. M. Louis Veuillot a été fréquemment combattu, vivement attaqué, poursuivi de vers brûlants, livré au crayon de la caricature. Tout cela ne pouvait que donner du relief à sa personnalité. On ne l'a jamais analysé; et c'est là le secret de sa force et la cause de son succès. Il y a beau temps que ce prétendu grand polémiste se serait évanoui en l'air comme une folle vapeur, s'il eût été jeté par une main hardie dans le creuset de l'examen. Mais de tous ceux qui ont tenté de le mâter ou de le rendre ridicule, il n'y en avait pas un seul qui prît le temps ou qui eût le courage de l'étu-

dier. De là, j'en suis convaincu, la durée de son influence.

Faut-il faire le croquis de M. Louis Veuillot? Les petits portraits à la main levée sont fort à la mode ; Paris s'en montre friand : hasardons-nous. — L'homme n'a rien d'un ascète ; il sue le vieux Voltairien par tous les pores. Comme tous ceux de la génération de 1830, il a le regard décidé, quoique le mouvement de ses yeux soit dissimulé par le verre de grosses lunettes à branches d'or. On a longuement écrit sur les taches de petite-vérole qui, mordant ses joues et son front, lui donnent en petit ces airs de léopard moucheté que Rivarol trouvait dans la figure de Mirabeau. Que n'a-t-on pas dit sur son nez long, lourd, sans dessin, rouge comme la betterave coupée par le couteau, et zébré de petites taches folâtres? Pour moi, ce nez est plein d'éloquence; j'en fais une sorte de synthèse à l'aide de laquelle le journaliste révèle à un observateur intelligent toutes les phases de sa vie si variée ; j'y vois le romantique qui applaudissait à tout rompre aux premières représentations d'*Hernani;* j'y distingue le bousingot de 1830 qui écrivait des nouvelles érotiques, maintenant désavouées ; j'y retrouve le blasé qui, un peu plus tard, devenait écrivain officiel du Périgord, dans le terroir des truffes ; j'y rencontre le catholique, avide d'avoir deux mentons, qui abandonnait la politique pour l'étude des Pères ; j'y découvre surtout le polémiste savoureux qui a feuilleté et remué bien souvent trois hommes : Rabelais, Molière

et Voltaire, et, chose bizarre, qui s'imprégnait de leur style et de toutes les forces de leur dictionnaire pour essayer de les battre en brèche. Mais c'est la lime d'acier à laquelle le serpent de la fable se rompait les dents.

Pour achever cette esquisse, je dirai que les lèvres sont grosses, conséquemment sensuelles. Un vermillon d'un ton violet les colore. Quant au sourire, il est immobile. Lorsqu'il s'anime, par extraordinaire, c'est pour s'effacer vite dans un air de béatitude qui fait songer aux moineries dessinées par Jacques Callot. Du reste du corps, il n'y a pas grand'chose à dire, si ce n'est que la charpente manque absolument de distinction. Au reste, l'homme ne paraît être mondain en rien, ni dans ses habits, qui portent toujours le caractère de la négligence, ni dans son langage, que ses amis prétendent être d'une âpreté plus que pittoresque.

En lisant les longs articles qu'il publiait dès ce temps-là dans *l'Univers*, je m'étais convaincu de cette vérité qu'il prenait tout aux trois grands hommes que j'ai nommés tout à l'heure. Quiconque voudra se donner la peine d'établir à ce sujet une ou deux confrontations, arrivera à acquérir promptement la même certitude. De tout ce qu'il écrit, supprimez le vocabulaire de Rabelais, rayez les contrastes de Molière, passez l'éponge sur la phrase toujours cristalline de Voltaire, il tâtonnera, il hésitera, il ne saura plus qu'émettre les lieux communs qui sont l'unique bagage de ses collaborateurs. Il est juste d'ajouter qu'il ne s'agit pas ici d'une imitation

pure et simple; M. Louis Veuillot, en homme habile, sait choisir dans l'écrin des trois grands artistes, et c'est un grand art que celui de bien choisir.

Peut-être n'est-il pas indifférent de dire que cette tendance à l'imitation a commencé surtout à devenir évidente il y a quinze ans. En avril 1851, la Grande-Bretagne s'était affolée d'un des chefs-d'œuvre de Molière, de celui qui est le moins contesté et le plus applaudi. On le jouait partout à Londres. De là, très-grande colère du rédacteur en chef de *l'Univers*.... « Je vais mettre les pieds dans le plat, » disait M. Louis Veuillot à un de ses voisins de la tribune; et, en effet, dès le lendemain, une philippique amère était dirigée contre les beaux esprits d'au delà du détroit. — En voici un échantillon :

« Les Anglais n'avaient eu jusqu'ici que des imitations de *Tartuffe*. Ils viennent de s'en donner une traduction complète, qui a été représentée ces jours-ci sur un de leurs théâtres avec grand applaudissement. Ce que les Anglais peuvent admirer et comprendre au *Tartuffe*, il n'est pas nécessaire de le chercher longtemps: c'est précisément ce qu'y admirent et comprennent en France les bourgeois, les courtauds de boutique, le fretin des libres penseurs. Toutes les fois que, pour une cause ou pour une autre, les libres-penseurs ont pu ameuter l'opinion contre l'Église, alors le *Tartuffe* reparaît à Paris et dans les provinces. On le joue, on en fait des éditions nouvelles avec vignette et préface. Dans les derniers temps de la monarchie, le *Tartuffe* a eu l'honneur d'être,

avec *le Juif-Errant*, une des réponses de l'Université aux réclamations des catholiques contre l'enseignement universitaire. Sous la Restauration, c'était l'antidote des missions. La partie penseuse de la bonne société venait s'entasser au théâtre pour écouter la satire des dévots et des *ultra* qui osaient suivre les prédicateurs. Là, les bourgeois libéraux, leurs commis, leurs *demoiselles* et leurs *épouses*, troupes chastes, venaient jouir des leçons et du spectacle de la vraie morale, celle qui n'empêche pas de vendre à faux poids. Ils s'y échauffaient si bien que, dans une grande ville peu éloignée de Paris, plusieurs jeunes gens du commerce, s'étant réunis sur la place de la cathédrale, insultèrent les femmes à la sortie du sermon et en fouettèrent quelques-unes pour l'honneur de la tolérance et des bonnes mœurs. Nous ne doutons pas que les Anglais, qui sont espiègles en leur genre, ne se soient fait traduire le *Tartuffe* pour répondre à « l'agression papale. » L'œuvre de Molière leur prouvera suffisamment que le Pape est un chef de bandits, le cardinal Wiseman un imposteur, et que MM. Newman, Manning et tous les nouveaux convertis veulent prendre le bien et la femme de leur prochain, crimes inconnus jusqu'ici dans la loyale Angleterre. »

Au fond, les Anglais lui importent peu. Ce qui le choque surtout, c'est le sentiment de vénération que soulève éternellement le nom du poëte. Un succès si durable le pousse sans cesse hors des gonds. Voilà pourquoi il a encore dix lignes contre « cette prétendue

comédie si longue, si mal faite, si fausse. » Il ajoute : « Nous avons vu jouer le *Tartuffe* à une époque où, certes, nous pardonnions à un spectacle de n'être pas moral ; mais préservé, grâce à Dieu, de la stupide passion des esprits forts, nous nous demandions ce que ces derniers y trouvaient d'amusant, et quel plaisir pouvaient prendre des gens de leur mérite aux aventures d'un sot et maladroit coquin comme ce Tartuffe, qui manque bêtement une entreprise où les moindres lovelaces et les plus inhabiles politiques de la rue Saint-Denis se tiendraient assurés du succès. La belle affaire de forcer la cassette d'Orgon et la vertu d'Elmire ! »

Ce qui précède n'est qu'un extrait fort bref de cette diatribe. Toujours en se mettant à démolir le *Fils du Tapissier* qui n'en sera pas moins grand, le journaliste n'hésitait pas à entrer dans l'analyse de la vie privée de Molière. Dieu sait quelles peccadilles connues et quels grands crimes ignorés il lui reprochait ! Mais à quoi bon s'arrêter à ces détails ? Il y a eu un jour où les chiens de la Laconie ont bavé sur la barbe d'Homère.

Dans ce même article, M. Louis Veuillot interpellait très-vivement trois journalistes du temps : M. Deschanel, M. Jacques, M. Théodore Pelloquet. J'omets un nom. Il s'attaquait aussi à un mort, à un studieux écrivain de race royaliste, à M. Bazin, auteur de l'*Histoire de Louis XIII*. Savez-vous ce qu'il lui reprochait ? Tout uniquement de n'avoir pas suffisamment tancé le père Molière. Au gré du pieux écrivain, le tapissier des halles

devait morigéner son fils, même cruellement; il a commis une faute grave et irréparable, un péché mortel, en le laissant faire d'admirables comédies et en lui permettant de les jouer. — Un comédien! un poëte! double sujet d'horreur! Écoutez-le :

« Si le bonhomme Poquelin, voyant son fils sur le seuil de cette vie vagabonde, avait obtenu une lettre de cachet, il aurait pu priver la littérature française de cinq ou six chefs-d'œuvre, mais, en somme, il aurait fait ce que font tous les jours beaucoup de pères de famille, qu'on loue de veiller sur l'honneur de leur nom, sur l'avenir de leurs enfants. »

On voit que l'écrivain clérical allait plus loin que ces Spartiates qui, dès le jour de la naissance, tuaient les enfants pour cause de difformité physique. Il parait qu'un libre penseur est bien autrement à craindre et à charge qu'un infirme ou qu'un homme contrefait. Les théories du moyen âge reparaissaient donc avec éclat dans cette débauche d'esprit.

Le lendemain même du jour où avait paru cet article, on en parlait assez vivement dans la tribune des journalistes. — « C'est fort beau, disait M. Granier de Cassa-
» gnac. — C'est fort beau, sauf la citique de *Tartuffe*,
» — répliquait M. Boilay. Vouloir faire passer le *Tartuffe*
» pour une pièce mal faite et Molière pour une bête,
» c'est aussi par trop fort de la part d'un homme qui
» prend tout à Molière. » Ces paroles n'avaient rien d'amer venant de M. Boilay, qui était un des grands amis

de M. Louis Veuillot; mais, à vrai dire, l'homme littéraire et le vieux libéral se sentaient blessés en même temps par cette étrange étude. M. Boilay, alors rédacteur du *Constitutionnel* comme M. Granier de Cassagnac, a été, à la suite du 2 décembre, secrétaire-général du Conseil d'État. Durant vingt-cinq ans il avait coopéré à toutes les publications voltairiennes, n'écrivant guère que parmi les « libres-pensseurs, » pour « les bourgeois et les courtauds de boutique. » — Tous ces motifs auront sans doute contribué à susciter sa réplique.

Dans le coin de la Tribune, à gauche, où je me trouvais, entre MM. de Toulgouët et Courcelle-Seneuil, je me hasardai à dire alors que ces comédies de Molière n'étaient pas nées précisément pour le plaisir des « libres-penseurs,» ni pour l'agrément des «bourgeois et courtauds de boutique, » ni pour leurs *épouses* et pour leurs *demoiselles*, « troupes chastes. » Ces comédies, c'est un lieu commun historique que d'avoir à le rappeler, étaient la coqueluche et l'âme de Versailles, de Fontainebleau et de Chambord. *Tartuffe* et les chefs-d'œuvre qui sont venus avant et après lui ont été commandés par Louis XIV, payés par Louvois, applaudis par madame de Montespan et par toutes les demoiselles d'honneur, « troupe peu chaste, » suite du fameux *Escadron Volant de la Reine*. Mais quoi! réveiller ces faits dans des jours où la ferveur des idées de *l'Univers* déteignait un peu partout, c'était un solécisme ou une note fausse. Mieux valait garder le silence.

Méry n'était pas tout à fait de ce sentiment. Méry avait été attaqué par M. Veuillot au sujet d'un roman-feuilleton qu'il publiait dans *l'Ordre*. Nul ne l'ignore, le poëte était l'esprit le plus inoffensif de la littérature contemporaine. Il y a mieux, il brûlait à tout propos, très-souvent hors de propos, un grain d'encens sous toutes les narines. Il n'y avait qu'une circonstance qui l'irritât, un jour de pluie. Sous l'influence d'un ciel fondant, Méry eût été capable de tout. Comme M. Veuillot l'accusait d'hétérodoxie en incriminant *la Juive au Vatican*, il engagea une polémique dans la forme. Tous les matins il paraissait deux articles : l'un dans *l'Univers*, l'autre dans *l'Ordre*. Chose bizarre, Méry, poëte profane, romancier, conteur, homme du monde, soulevait, une à une, avec une supériorité d'érudition étrange, toutes les questions de dogme, de droit canon et de liturgie ; tandis que M. Louis Veuillot, écrivain catholique, se retranchait sans cesse derrière le rempart de l'antiquité païenne, ne citant que Virgile et qu'Horace. — « Mais vous ne » connaissez donc pas Tertullien? lui criait son antago- » niste ; — vous ne savez donc pas Origène, ni saint » Grégoire de Nazianze? vous ne savez donc rien de » rien ? » — A la longue, et après quinze jours de lutte, M. Louis Veuillot, lassé, à bout de réplique, dut renoncer à une passe d'armes dans laquelle s'était révélée sa faiblesse. « C'est le propre de certains grands boxeurs de » tomber à genoux sur le sable quand on leur tient » courageusement tête, » dit Addisson. En passant, je

rappellerai qu'il y a dix ans, Monseigneur Donnet, cardinal-archevêque de Bordeaux, plaçait Méry parmi les Pères de l'Église, dans un Mandement qui a paru dans *la Gironde*.

On a déjà pu voir que les rédacteurs en chef des diverjournaux de Paris ne se présentaient que rarement à cette tribune qui portait leur nom. M. Louis Veuillot, dont je n'aurai plus rien à dire, Dieu merci ! s'y faisait volontiers représenter par un ou deux lieutenants. Celui qui s'y montrait tous les jours était un homme dont les feuilles épigrammatiques se sont beaucoup occupées depuis dix ans, — sans le connaître. — J'ai presque nommé M. Coquille, avocat, membre du conseil général de l'Yonne, dont *le Charivari* a voulu à toute force faire une personnalité sacerdotale, quelque chose comme un révérend père. Si M. Coquille appartient à une congrégation quelconque, il doit être de robe courte ; voilà ce que j'affirme. En lui, on peut se figurer un homme grand, sec, pâle, ayant, je pense, soixante ans bien sonnés. Rien d'élégant : une cravate de couleur est tordue négligemment autour du cou à la manière d'une corde à puits ; dans la conversation pas d'éclair, aucun trait, nul désir de briller ; mais le ton de la voix est plein de douceur, et de temps en temps la parole reflète beaucoup de bon sens, — ce qui devient rare.

Il y a cependant un point sur lequel M. Coquille essaie d'être paradoxal au point d'en être extravagant ; c'est quand il se met à combattre la grande date histori-

que de 1789. Une question de droit, de vicinalité, d'irrigation, de morcellement de propriété, de pêche, de chasse, d'étêtement de forêt, tout le fait maugréer contre 1789. C'était déjà sa *toquade* au temps de la Tribune des Journalistes ; il en voulait à la Bande-Noire, tant et si justement exaltée par Paul-Louis Courier.

Un jour que j'avais tenté de le railler sur cette monomanie, M. Coquille me montrait du doigt, sur les bancs de la Montagne, deux hommes qui tiennent déjà une place considérable dans l'histoire : — « En voilà deux » qui ont bien plus combattu la Bande-Noire que je ne le » ferai de ma vie, » disait-il. — Le premier était un vieillard illustre dont la tête s'inclinait dès ce moment vers la terre. Notre dix-neuvième siècle n'aura pas eu d'hérésiarque plus terrible ni de prosateur plus éminent. J'ai nommé M. de Lamennais. — L'autre est un poëte illustre, le plus grand de nos lyriques, sans contredit. Vous avez deviné qu'il s'agit de M. Victor Hugo. — Il est bien vrai, vers les premiers jours de la Restauration, lorsqu'ils voyageaient à travers d'anciennes idées, ces deux grands esprits regrettaient la chute du passé. — « Mais, disais-je, c'était au point de vue de la *couleur*. » — Au fait, la France devait être bien pittoresque avant la convocation des États-Généraux. Vous figurez-vous, tout le long du pays, de longues files de mendiants en guenilles, venant chaque matin à la porte des couvents chercher la soupe fumante que des moines à longue barbe leur servaient dans des écuelles de bois? A tout bout de

champ une chapelle, et parfois, j'en conviens, d'adorables ogives. — Ah! l'ogive, le toit en poivrière du château, le clocheton moresque de l'église de village, la vieille herse détruite, les souterrains comblés, comme tout cela a fait maudire ce merveilleux Code civil commencé par les décrets de la Convention, digéré par Cambacérès, Treilhard et Berlier, et édicté par Napoléon! Mais qu'y faire? M. Coquille le dit tous les matins dans *le Monde* : « Il n'y a plus d'art immobile ni de rêve fixe depuis l'adoption du Code. »

Quand on le pressait un peu, M. Coquille savait faire jaillir du dialogue un peu de cette finesse gauloise qui est si abondante dans la vieille Bourgogne, son pays. En 1850, au moment même où la Législative venait de voter cette fameuse loi Laboulie-Tinguy, qui fait à tous les journalistes une obligation de signer leurs articles, il me disait, en souriant : — « Eh bien, on va savoir » enfin à quoi s'en tenir sur le nombre d'abbés qui » écrivent à *l'Univers*. — Combien y en a-t-il donc? » demandai-je. — Mais, monsieur, répondit-il presque » fâché, vous verrez bien qu'il n'y en a pas le tricorne » d'un seul. »

M. Coquille se trompait. Il y en avait un dans ce temps-là; il est vrai que c'était un abbé par accident, un ancien journaliste qui jetait sa plume aux orties, un écrivain qui avait fait sensation parmi les beaux esprits de la gauche. M. Roux-Lavergne n'était pas encore ordonné prêtre, mais, si je suis bien renseigné, il était

pourvu dès lors des ordres mineurs. On n'a pas oublié le concours utile que ce collaborateur de M. Buchez a prêté pendant cinq ans et plus à l'œuvre difficile et si remarquable de l'*Histoire parlementaire de la Révolution française*. C'est même à lui, dit-on, qu'il faut attribuer cet admirable mouvement qui figure dans l'Introduction : « Hâtons-nous de terminer ce travail. Qui sait? la mort est toujours là; demain la mort pourrait nous surprendre. » — Après le laborieux enfantement de cette *Histoire*, M. Roux-Lavergne avait écrit quelques articles pour les *Revues*, et il était ensuite entré dans l'Université. Comme MM. Lenormand et Ozanam, il était du nombre des professeurs qui, dans les dernières années du règne de Louis-Philippe, ont tant assourdi les oreilles de l'innocent M. de Salvandy en lui demandant vingt fois par jour la liberté d'enseignement. En 1848, à l'heure de la révolution de février, il se trouvait à Rennes, c'est-à-dire au cœur de la Bretagne; les efforts combinés des deux nuances auxquelles il appartenait faisaient triompher sa candidature. — Sauf une centaine de paroles sur la liberté d'ouvrir des écoles, son *dada*, il n'a rien dit à la Constituante. Il est aujourd'hui vicaire d'une paroisse de Nîmes, ou quelque chose d'approchant.

Une fois ou deux au plus, un autre écrivain du parti catholique s'était montré dans la Tribune. Je parle de M. Charles de Riancey, frère du représentant du même nom et rédacteur de *l'Ami de la Religion*. C'était un

homme pâle, frêle, myope, peu ou point causeur, ce qu'on nomme volontiers dans le monde « un homme distingué. » De préférence, il se logeait dans la tribune des Sténographes, qui étaient plus silencieux que nous. A propos du fameux rapport de M. Thiers sur l'expédition de Rome, un de ses voisins, peu sympathique à ce travail de l'ancien voltairien d'Aix, s'écriait à voix haute : « Ah ! le petit jésuite ! » — M. Charles de Riancey n'avait pu réprimer un grand éclat de rire, en disant : « Des jésuites ! eh ! monsieur, il n'y en a plus, si » ce n'est peut-être parmi les anciens libéraux. — Il y » en a partout et toujours, avait répliqué le démocrate, » et vous verrez qu'il y en aura bientôt plus que jamais. » Les faits ont bien prouvé que le jacobin avait raison.

Mais passons un peu plus vite sur ces préliminaires. Dans ce que j'appellerai la gauche de la Tribune se trouvait M. Arthur de la Guéronnière, alors rédacteur principal de *la Presse*, depuis rédacteur en chef du *Pays*, député au Corps législatif, et aujourd'hui Sénateur, chargé de la direction de *la France*. D'ordinaire il ne venait au Palais-Bourbon qu'avec quelque bouquin acheté en passant sur les quais, ou quand l'ordre du jour promettait un discours de M. de Lamartine ou une réplique de M. Victor Hugo.

A l'époque dont je parle, ce n'était pas encore un dignitaire. Il n'avait que la prétention de mettre du noir sur du blanc comme nous tous. C'est dire qu'il se mêlait à nos causeries, souvent fort téméraires, et, qu'en

homme de talent, il n'était pas le moins coloré de la bande. En venant du journal au Palais-Bourbon, en sortant du Palais-Bourbon pour retourner au journal, il cheminait volontiers avec nous, son lorgnon pendu à l'œil gauche par un fil de caoutchouc, des paperasses ou une brochure à la main. Toujours mis avec une certaine élégance, exempte de mauvais goût, il conservait des allures aristocratiques sans y mettre de morgue. Il causait lentement, en parleur qui connaît la valeur des mots, surtout en temps de tourmente politique. On m'a conté que, par contre, il savait être très-rapide et fort abondant, la plume à la main.

Il est un de ceux auxquels les partis ont le plus reproché d'être allé d'une idée à une autre. Jeune homme, il avait commencé par écrire en province, à Limoges et à Clermont, dans des *gazettes* légitimistes. Homme mûr, il s'était associé aux destinées de la révolution de Février naissante et à la fortune de M. de Lamartine. C'était dans ce temps-là qu'il était le rédacteur le plus assidu du *Bien Public*. Écrivain, il s'est dirigé, après l'acte du 2 décembre, du côté du pouvoir nouveau. De là, il est devenu tout à coup journaliste consulté, député au Corps législatif, conseiller d'État, en service extraordinaire au bureau de la presse, et à la fin, sénateur. Même pendant les entr'actes les plus agités du drame parlementaire, il s'occupait avec quelque ferveur d'art, d'histoire et de littérature. En 1850 il a fait imprimer, sans faire beaucoup de bruit, une traduction des *Œuvres*

de Machiavel, avec des commentaires et des annotations. Je n'ai pas encore rapporté qu'il avait un moment dirigé la rédaction de *l'Ère Nouvelle;* c'était au temps où cette feuille, délaissée par le révérend père Lacordaire, venait d'être achetée par le marquis de La Rochejaquelein, alors simple représentant du peuple..

Après le 24 Février, tour-à-tour disciple et ami de M. de Lamartine, rédacteur adjoint de M. Émile de Girardin, collaborateur de M. Eugène Pelletan, il a plus que personne contribué à populariser l'idée du mouvement de 1848, dans les classes aristocratiques de la province. Autre chose. On était sûr de le voir accourir à la séance toutes les fois qu'il se présentait une question touchant de près ou de loin aux franchises parlementaires. Un jour il venait de faire une longue promenade sur les quais, peuplés de bouquinistes, comme on le sait. Il en rapportait deux ou trois gros volumes.

« — Qu'avez-vous donc là ? lui demandai-je.

» — C'est le compte-rendu de la session de la Cham-
» bre *introuvable*, répondit-il. Ah! nous nous plaignons
» d'assister à des séances orageuses ! Quinze ou vingt
» pages que je viens de lire en marchant me prouvent
» que c'était bien autre chose en 1816. »

On annonce qu'il travaille à une *Histoire Parlementaire* de 1815 à 1830. Je suis convaincu que c'est à cette trouvaille-là qu'il doit l'idée de cet ouvrage. Peut-être aussi est-ce un peu à l'insistance que des voisins met-

taient à lui dire : — « Que ne vous occupez-vous d'une » *Histoire Parlementaire* qui est toujours à faire ? »

De temps en temps, dans quelques grandes circonstances encore, lorsque la séance de l'Assemblée s'annonçait comme devant être vive, il amenait avec lui ou M. le comte de Chabrillant, le futur Consul de France à Melbourne, ou l'un de ses frères, un agronome du Limousin, affectant dans l'attitude et dans le langage une certaine bonhomie rustique que tempérait toutefois une forte dose d'exquise politesse. La politique, à vrai dire, ne paraissait intéresser que médiocrement ce frère du publiciste. Ce qu'il avait l'air de venir chercher de préférence dans la « boîte de papier peint, » c'était un de ces soudains coups de théâtre que la lutte parlementaire faisait naître presque journellement. Un tel spectacle en valait bien d'autres. Pour mon compte, j'avais assisté à la première représentation de presque toutes les grandes pièces littéraires que l'école nouvelle a fait jouer sur les théâtres de Paris depuis près de vingt-cinq ans ; j'avais vu *Hernani*, *Chatterton*, *Don Juan de Marana*, *Richard d'Arlington*, *les Deux Serruriers* et vingt autres ouvrages de forte trempe que je passe sous silence. Cependant ce théâtre si mouvementé me faisait l'effet d'un conte de Berquin mis en regard des épisodes inattendus qui se produisaient à chaque heure sous nos yeux. A ma connaissance personnelle, en quatre années de temps, la Droite et la Gauche se sont levées plus de vingt fois l'une de-

vant l'autre, en se menaçant des yeux, de la parole et même du poing fermé. Les mots ironiques avaient des ailes: ils voltigeaient d'un bout à l'autre de l'immense salle comme des volants que deux raquettes rivales se seraient réciproquement renvoyés. Cherchez les traces de ces logomachies fébriles dans les journaux du temps, vous ne les trouverez qu'à grand'peine, si vous les trouvez. Le véridique *Moniteur*, qui devait tout noter, à l'aide de son escouade de vingt-deux sténographes aguerris, n'avait cependant ni le temps, ni le loisir, ni la possibilité matérielle de fixer sur le papier la physionomie toujours si mobile et par conséquent si insaisissable d'un incident fugitif. Notez, d'ailleurs, que les scènes s'improvisaient en une seconde, à propos de tout, pour une vérification de pouvoirs, à cause d'une pétition, au sujet d'un mot, d'un geste, d'un article de journal ou de quelques lambeaux de harangue venant du dehors. Le temps s'écoule vite au milieu de pareilles émotions. Je n'ai pas fait remarquer que de la stalle des représentants la passion montait comme une mer houleuse jusqu'aux tribunes publiques. C'était bien inutilement que M. Dupin aîné, agitant sa clochette, disait au peuple assis circulairement dans la salle : « Tout signe » d'approbation ou d'improbation est défendu. » Comment empêcher 1,500 assistants de frapper des mains ou de rire?

Pour nous autres que l'habitude du spectacle aurait dû, sinon blaser, du moins refroidir un peu, il ne nous

était pas toujours possible de nous dérober à l'influence de cette brûlante atmosphère. En dépit des prohibitions formulées par la questure, nous nous mêlions à la lutte ; — quelquefois même nous donnions aux tribunes voisines le signal des rires ironiques ou des applaudissements, suivant qu'il s'agissait des orateurs qui nous étaient sympathiques ou des hommes qui n'étaient pas l'objet de nos prédilections. Comme le fait se répétait six fois la semaine, il en résultait pour chacun de nous une déperdition sensible de l'énergie vitale. Aussi le frère de M. Arthur de la Guéronnière me disait-il de temps en temps, au sortir de la séance : « Quelle fournaise que cette salle ! Au bout de trois ans, on doit y laisser ses os ! »

Pour ne rien céler, il est certain que plusieurs de nos confrères y ont trouvé, non pas tout à fait l'épuisement, mais tous les caractères d'une profonde lassitude. Les laryngites et les pharyngites étaient les maladies qui résultaient le plus souvent de ce milieu étrange. Un rédacteur de journal judiciaire m'a affirmé y avoir contracté une maladie de cœur à peu près incurable. Toutefois, pour ne pas s'exposer à manquer d'écrivains spéciaux, les journaux s'étaient arrangés de façon à relayer ou à doubler ceux qui faisaient le compte-rendu. *Le Charivari* a envoyé tour à tour au Palais-Bourbon trois des siens : d'abord M. Auguste Lireux, dont on ne se rappelle plus les articles grotesques, et, un peu plus tard, MM. Taxile Delord et C. Caraguel, beaucoup plus

délicats, infiniment plus littéraires et, par conséquent, moins remarqués.

Je me ferais un cas de conscience d'oublier un autre écrivain d'un très-vif esprit, le pauvre Louis Lurine. Durant toute sa vie, il ne s'était encore occupé que de littérature proprement dite, de comédies, de petites histoires d'amour qu'il excellait à faire mouvoir dans le cadre étroit d'un feuilleton de trois cents lignes. Né en Espagne, tout chaud encore du soleil natal, il n'avait vu d'abord dans la révolution du 24 février qu'un drame qui pouvait être fécond en grandes pérépéties, mais peu à peu les doctrines nouvelles l'avaient touché et le rendaient le plus éloquent des causeurs. On se le rappelle encore, ardent, dégagé, plein de noblesse dans sa petite taille, allant d'un groupe à l'autre pour expliquer ce que certains esprits trouvaient de peu clair dans les premières évolutions du nouveau mouvement. Comme il avait été élevé à Bordeaux, il se flattait d'avoir toutes les passions et aussi toute la brillante faconde d'un girondin de 1792, et il ne songeait pas à donner un démenti à ceux de ses camarades qui lui disaient familièrement : « Vous êtes un autre Vergniaud. » La littérature artistique n'étant plus de saison depuis qu'on avait élevé la première barricade, il avait songé à se créer une tribune politique qui fût en même temps un gagne-pain. En véritable hidalgo transplanté en France, n'ayant ni sou ni maille, il n'hésitait point pourtant à fonder un journal et, qui plus est, un journal

quotidien. Mais voici à l'aide de quel ingénieux et de quel loyal artifice il était parvenu à accomplir une si rude entreprise. On n'a pas oublié sans doute que, dès le lendemain du jour où la République fut proclamée sur la place de l'Hôtel-de-Ville, trois cents clubs, tout remplis de docteurs inconnus, se mirent à analyser le principe de l'association et à en demander publiquement l'application immédiate. Tous les ateliers agitaient surtout cette question, sûrs que son dénouement aboutirait à les affranchir des tyrannies du capital. Hélas! les théoriciens ne se donnaient point la peine de calculer le temps qu'il faut à un gland jeté en terre pour devenir un chêne. Louis Lurine crut comme les autres que cette doctrine, qui sera peut-être victorieuse demain, était assez forte pour fructifier dès le 4 mai, jour de l'ouverture de la Constituante. Aidé d'Auguste Lireux, il se réunit à cinq ou six ouvriers typographes, à un marchand de papier et même à des plieuses, et l'on créa une publication quotidienne qui paraissait seulement sur une demi-feuille et ne se vendait que deux sous. Telle était *la Séance*. Ce qui devait, avant tout, faire le succès de ce journal, était bien, en effet, une chose nouvelle et pleine d'attraits. On s'arrangeait autant que possible pour que la demi-feuille fût écrite, composée et imprimée pendant le cours même des débats, de façon à pouvoir être livrée au public au moment même où les 900 quitteraient leurs siéges pour aller dîner. L'idéal de *la Séance* était de se vendre aux représentants du peuple

eux-mêmes qui, sur le chemin qu'ils avaient à parcourir pour rentrer chez eux, pouvaient lire les faits dont ils auraient été témoins et les discours qu'ils avaient entendus. Pour venir à bout d'une pareille tâche, tous les intéressés se mettaient en quatre, comme on dit. Tandis que Lireux faisait le compte-rendu sténographique, Louis Lurine, de petits carrés de papier et un crayon à la main, dessinait à la hâte la physionomie toujours si mouvante de l'Assemblée. Des hommes, échelonnés de deux cents pas en deux cents pas, depuis le Palais-Bourbon jusqu'à la rue du Croissant, s'emparaient de la *copie* vingt lignes par vingt lignes, absolument comme le fait la chaîne pour les seaux d'eau qu'on organise contre l'incendie, et ils la déposaient devant les compositeurs chargés du labeur typographique.

Si j'ai bonne mémoire, *la Séance* n'a guère vécu que trois mois, mettons-en quatre, et ce ne sera qu'une mention de plus en l'honneur de ceux qui l'avaient formée. Les faits qu'elle donnait avaient de la fraîcheur. Louis Lurine, plein d'enthousiasme, y plaçait des portraits en trente lignes, des miniatures à la manière de Van Ostade ou de Meissonnier. Dans la naïveté de ses impressions, il était toujours porté à trouver excellents ceux des orateurs qui parlaient bien ; Lamartine l'enchantait : Ledru-Rollin, que l'ardeur de la lutte avait fait grandir, ne le touchait pas moins. Ce n'était pas une raison pour qu'il n'applaudît pas non plus le général Cavaignac, ce *Phocion des camps*, comme un de ses adversaires l'a

appelé un jour. Bref, à force d'admirer tout le monde, bleus, blancs et rouges, le journal de l'association arrivait à n'être du goût de personne. En temps de révolution, les prédilections d'artiste s'effacent pour laisser toute carrière à ces dévorantes passions de la place publique que Pythagore compare aux monstres de l'Afrique. Que vouliez-vous qu'on fît de jolis petits coups de pastel sur les notabilités de la Constituante? *La Séance* ne se vendait au plus qu'à 5,000 exemplaires, et il aurait fallu le double au moins pour la faire vivre. Voyant qu'elle pouvait devenir une affaire ruineuse, les fondateurs la laissèrent s'éteindre de langueur, et Louis Lurine, désarmé, mais non découragé, s'en alla rédiger un journal républicain en province, dans la Charente, je crois.

Ce n'était pour lui qu'un exil temporaire. On le vit reparaître en 1850, un peu désenchanté des illusions que le 24 février avait fait briller à ses yeux et songeant à revenir plus sérieusement à ses habitudes, à son métier d'art et de poésie. « Il n'y a que le marbre pour un sculpteur, » disait Michel-Ange, désabusé de tout et se remettant à son *Moïse*. Louis Lurine avait espéré, un moment, que le jeu des chances politiques pourrait le pousser peut-être jusque sur les gradins de la tribune où il eût certainement fait très-belle figure. Tout jeune, il avait donné au théâtre des comédies qui y avaient été bien accueillies ; il reprit cette tâche toujours si charmante mais toujours si pénible d'amuser la société en

se moquant d'elle. C'est vers ce temps-là qu'il écrivit la *Comédie à Ferney*, un épisode de la vie de Voltaire, faite en collaboration avec M. Albéric Second et qui est demeurée au répertoire du Théâtre-Français. Une fois aussi, six mois après le coup d'État, il eut une nouvelle bouffée d'audace; il imagina de publier tous les jours un journal littéraire, sous ce titre: *La Comédie*. Cette fois, c'était une mosaïque de fantaisie, d'art et de critique. Le soleil du printemps fondit l'entreprise comme un bloc de neige. Il fallut donc revenir à cette existence de Gil Blas littéraire que l'excellent homme menait depuis 1832. Il se reprit à écrire ces jolies Nouvelles d'un feuilleton aussi vite oubliées, hélas ! que lues. Il frappa à la porte des Variétés où l'on voulut bien lui jouer un acte. Il fit deux ou trois volumes de fragments: *Le Train de Bordeaux* et *Ici l'on aime*. Des livres ! Ce n'est pas toujours du pain. L'un des deux que je viens de citer ne lui rapporta pas un centime, et c'était chose amère pour un écrivain souvent fêté, après la prose duquel on avait couru jadis. Toujours infatigable, faisant contre fortune bon cœur, il trouva moyen de faire alors, au milieu des ennuis les plus noirs, une charmante divagation à la manière de Sterne et de Xavier de Maistre, c'est-à-dire : *Le treizième arrondissement de Paris*. A proprement parler, c'est une savante et joyeuse physiologie de la Bohême galante, un séjour dans le pays des amours faciles. Un dessinateur lui avait prêté l'aide de son crayon pour illustrer l'ouvrage. Ces pages,

dont quelques-unes reflétaient les plus douces erreurs de celui qui les avait écrites, avaient encore la mauvaise fortune de se montrer au moment des agitations politiques. S'il y eut quinze cents gourmets littéraires pour faire bonne mine à cette œuvre pleine de jeunesse, ce fut tout. Pour le coup, Louis Lurine, effrayé des conséquences d'une pareille situation, songeant à une profession si ingrate, commençait à projeter sur l'avenir un coup d'œil triste et désolé. Enveloppé dans son manteau à la Quiroga, pauvre, déjà malade, il se défendait de toucher désormais à une plume en répétant à ses amis :

« — N'est-il donc pas visible que la France ne veut » plus lire ? »

Au nombre de ceux-là se trouvait un de ses anciens collaborateurs, M. F. Solar, le même qui avait été assez bien avisé pour se jeter dans les opérations de finance et y gagner le gros lot, c'est-à-dire plusieurs millions. Que faire de l'or qu'on a gagné si vite, si l'on ne le gaspille pas ? En homme heureux, l'ami joua au magnifique et tenta de relever le Vaudeville, enclavé dans une faillite. Ce fut à Louis Lurine qu'il confia la direction du théâtre de la place de la Bourse. Pendant un trimestre ou deux, c'était pour lui comme une halte au pays de Cocagne ; mais, un jour, la caisse du riche bailleur de fonds se ferma et tout le fardeau de l'affaire retomba sur le romancier. Ceux qui ont vu de près cette lutte obscure d'un galant homme contre les exigences d'une lourde

entreprise ne se font pas faute de trouver là-dedans la cause d'une mort rapide. Des échéances, un loyer à payer, cinquante artistes à discipliner, du papier timbré arrivant par brassées, deux ou trois mauvaises pièces de bons auteurs arrivant coup sur coup, c'était une situation à user Mathusalem en un mois ; Louis Lurine s'y continua plus d'un an, mais pour finir par y succomber. Plus de 1,500 amis, hommes d'élite pour la plupart, le conduisirent au cimetière.

« — Il y a plus de monde à son enterrement qu'à son » théâtre, » — dit assez méchamment M. A... D...

Pauvre Louis Lurine ! Cette froide et cruelle épigramme prima même le ton d'un discours funèbre qu'on prononça sur sa tombe. Il était dit qu'avec tout ce qu'il fallait à un homme de cœur pour réussir, il ne serait jamais en repos, pas même le jour de sa mort. Cinq années se sont écoulées depuis lors et déjà l'herbe de l'oubli verdoie sur sa tombe. Qui se rappelle ses fantaisies littéraires du *Courrier Français* et du *National,* si vives et si bien ciselées ? Quelle oreille a retenu ses discours à la Société des Gens de lettres, qui n'a jamais connu de causeur plus brillant ? De ses livres il ne reste plus que quelques exemplaires en lambeaux que la pluie et le soleil rongent sur le parapet des quais, *super flumina Babylonis.* Combien il avait raison de dire un jour dans un groupe :

« — Je ne sais pas comment cela se fait ; je suis Espa-

» gnol d'origine, et cependant je dois être de la famille » de l'anglais Chatterton. »

En 1834, au temps de sa mâle jeunesse, Louis Lurine avait déjà fait une incursion dans le champ de la politique. Quand on parcourt un recueil curieux, *Paris Révolutionnaire*, sorte de pendant au livre des *Cent-et-un*, mais écrit seulement par des plumes du parti républicain, on rencontre, à la fin du tome II, un petit poëme, tout formé d'ïambes ardents, ayant pour titre : *La Nuit révolutionnaire*. Imaginez de la poésie de jeune homme. Louis Lurine avait vingt ans à peine lorsqu'il improvisait ces vers brûlants, qui sont une véhémente apostrophe aux rois du jour, un reproche et une menace. Labeur de jeunesse tant qu'on voudra, l'homme y met son cœur à nu et fait voir qu'il y attisera comme un feu sacré des amours et des haines qui ne finiront qu'avec lui. Dans ce poëme, un peu imité des *Feuilles d'automne* et des belles satires d'Auguste Barbier, le jeune révolutionnaire de 1830 raconte une promenade qu'il a faite, la nuit, à la Morgue, après le combat des Trois-Jours. Pendant une heure, il y paraphrase le : *Surgite, mortui!* pour les trois mille soldats de l'insurrection, tués par les Suisses de Charles X. « Tant de » sang humain répandu pour un seul homme, n'est-ce » pas une chose impie ? » De là, voyant se lever tout à coup une femme, jeune, belle, forte, mais blessée à la tête, c'est-à-dire « Françoise Liberté, » il fait avec elle un tour de l'Europe et s'arrête à tout moment avec elle

auprès des divers trônes dont il prédit la chute prochaine. Il y avait très-peu de temps que lord Byron avait composé une fantaisie de ce genre, avec cette différence, toutefois, que son compagnon de voyage n'était autre que le Diable en personne.— Il faut bien l'avouer, cette œuvre poétique de Louis Lurine n'est pas un chef-d'œuvre ; d'abord, je l'ai dit, l'artiste n'était encore qu'un écolier et, en second lieu, il faisait un pastiche, au point de vue de la forme, du moins, ce qui doit toujours exclure l'émission du talent. Néanmoins on trouve là-dedans de belles strophes, une grande fougue d'emportement. Par exemple :

Les rois sont oublieux d'une œuvre méritoire ;
On les sert en vain ; on a beau
Leur jeter à deux mains les leçons de l'histoire :
Il faudrait pour les bien graver dans leur mémoire
Les frapper à coups de marteau !

Un jour que, dans une promenade avec lui, je faisais allusion à ces premiers-nés de sa veine, Louis Lurine se mit à sourire avec un léger mouvement d'amertume.

« — Vous pensez bien, me dit-il, que je n'ai pas tardé » à comprendre que je n'étais point venu au monde pour » monter en croupe sur l'hippogriffe des poëtes. L'animal » divin n'eût pas manqué de me jeter à terre. On me » rendra cette justice que je n'ai pas persisté. Je n'ai plus » voulu faire de vers ; et, je vous le demande, comment

» oser en faire dans un temps où Victor Hugo, Lamar-
» tine, Alfred de Musset et l'auteur de la *Curée* en fai-
» saient? »

Louis Lurine n'avait pas été le seul romancier que le souffle de la révolution eût poussé à quitter les régions de la fantaisie pour s'occuper de rêves politiques. Dans cette même Tribune, on a été à même de rencontrer aussi bien d'autres écrivains de pure imagination, des poëtes, des ciseleurs de style, je veux dire de ceux qui, avant 1848, montraient le plus d'éloignement pour l'étude des questions sociales. Mais du jour où Lamartine avait proclamé la République du haut du balcon de l'Hôtel-de-Ville, un esprit tout nouveau paraissait être descendu jusqu'au fond de leurs consciences en langues de feu. En un moment, Alphonse Karr, très-grand et très-fidèle ami du général Cavaignac, s'était mis à faire des barres sur plus d'un alinéa moqueur des *Guèpes* d'autrefois et, dans une feuille quotidienne, organisée pour neutraliser « le poison des journaux socialistes, » il cherchait à rallier la bourgeoisie française à la forme de gouvernement alors en vigueur. *Le Journal* ne manquait ni de bon sens ni de courage. Trois ou quatre fois, l'auteur de *Sous les Tilleuls,* prenant P.-J. Proudhon corps à corps, y donna à la polémique une allure riante et dégagée qu'on ne connaissait plus dans ces jours d'orage: « Vous niez Dieu, la propriété et le capital; vous niez
» tout. Est-ce que vous pensez que c'est en disant tou-
» jours : — « Non » — qu'on prouve quelque chose? »

Entre nous, c'était là de l'esprit et du meilleur. P.-J. Proudhon, qui commençait à se révéler comme un dialecticien d'une force peu commune, répondit en très-beau langage sans doute, mais sans daigner agiter le thème qui était endiscussion; il se mit à faire des compliments à son spirituel adversaire, lui disant qu'il était le seul romancier du jour qu'il prît plaisir à lire, et ne tarissant pas, en fait d'éloges, surtout pour *Geneviève*, « la meilleure de vos jolies histoires, » ajoutait-il avec une finesse toute franc-comtoise.

Alphonse Karr ne venait à l'Assemblée nationale que dans les grandes occasions, uniquement pour avoir une idée des brusques mouvements et de la physionomie que pouvait présenter une telle salle où neuf cents têtes étaient sans cesse en état de fermentation. A cette époque il commençait à délaisser les falaises d'Étretat et la jolie petite maison de Sainte-Adresse, qu'une feuille de papier timbré allait bientôt lui enlever tout-à-fait. En ce temps-là, sa grande figure légèrement bistrée par le hâle de la mer, commençait à prendre un ton sérieux et à se rapprocher de plus en plus d'une lointaine ressemblance avec la noble tête de Michel-Ange. Au fond, ces agitations qui se produisaient entre quatre murs n'étaient pas ce qu'il fallait à un homme habitué à vivre de la vie sans contrainte du pêcheur de nos côtes et à plonger ses regards du côté des grands horizons. Mais d'ailleurs n'éprouvait-il pas dans le secret de son cœur quelque léger dépit de n'être pas assis sur les bancs des faiseurs

de lois, à côté de tant de personnalités obscures et inutiles ? Au moment où l'on faisait les élections, il s'était présenté dans la Seine-Inférieure, escorté d'une très-belle circulaire, écho des meilleurs sentiments. Si Rouen et les autres localités de cette zône de la Normandie lui eussent donné autant de voix que le Hâvre, point de doute qu'il n'eût été élu, et son passage à la Constituante l'aurait probablement révélé sous un aspect inconnu ; mais redevenir journaliste sans loisir, reprendre la chaîne d'un travailleur à l'attache ne pouvait lui convenir longtemps. Quatre mois ne s'étaient pas écoulés que *le Journal* cessait de paraître. Quant à Alphonse Karr, il retournait à la petite maison, où il allait faire *Clovis Gosselin*, un des jolis romans dans lesquels il parle des sites et des mœurs du pays normand.

Tous ne se déplaçaient pas avec la même facilité. Ainsi le syndic avait dû réserver un assez grand nombre de places aux rédacteurs de *l'Événement*, celui des journaux d'alors qui envoyait aux séances le plus grand nombre d'yeux et d'oreilles. Il n'avait pas moins de sept plumes à sa disposition. En réalité, ce petit bataillon, tout le monde le sait, n'obéissait qu'à une seule volonté, celle de Victor Hugo, encore assis à droite, bien qu'il commençât à voter avec la gauche. Olympio passait parmi nous pour donner le mot d'ordre à ses amis pendant les heures de repas, comme le fils de Marie pendant la cène. Je n'apprendrai assurément rien à personne si je dis que *l'Événement* s'était mis, dès son premier numéro, à pa-

raphraser la fameuse profession de foi dans laquelle son fondateur établit une distinction si tranchée entre les deux républiques, la modérée et l'échevelée, la bleue et la rouge, celle qui veut donner du pain au peuple et celle qui projette de *faire de gros sous avec la Colonne*. De tous les organes de la réaction, aucun surtout n'avait été plus dévoué à la candidature du prince Louis-Napoléon Bonaparte comme président. Celui que P.-J. Proudhon nommait le *locataire de l'hôtel du Rhin* était célébré partout dans la feuille du poëte, au frontispice de l'œuvre, dans le Premier-Paris, dans le feuilleton dont on lui offrait souvent la dédicace en guise d'encens.

On sait comment cette idolâtrie a pris fin. De la même main qui, la veille, brûlait les parfums d'Arabie, les rédacteurs de *l'Événement* lançaient l'attaque, tantôt à la Droite, tantôt à l'Élysée. Après avoir été jeté à bas de cheval sur la route de Damas, Saul faisait cent chrétiens; de même un seul converti à la foi démocratique faisait à *l'Événement* sept démocrates d'un coup. Rendons-leur cette justice qu'à dater de ce jour mémorable ils ont été résolus, ardents, sachant tout souffrir pour leur croyance nouvelle, tout, la prison, l'amende et jusqu'à l'exil volontaire. Près de nos bancs, on voyait l'un près de l'autre, Paul Meurice, qui ne devait pas tarder à devenir un des dramaturges à succès du Boulevard ; Charles et François Hugo, les deux fils du grand poëte, qui, au sortir du collége, avaient déjà un style magistral, sans doute trop calqué sur le style paternel ; Auguste Vacque-

rie, critique sagace et plein d'originalité, fort habile à trouver sans cesse mille analogies inattendues entre la politique du jour et la littérature du moment. Par exemple, c'est lui qui a donné le surnom de *Burgraves* aux Dix-sept oligarques qui avaient demandé à reviser le suffrage universel pour le modifier dans le sens de la loi du 31 mai. *Burgraves*, têtes et barbes grises, hommes des vieux partis, cela devait, j'imagine, être un peu synonyme de *ganaches*. Cette fois, l'auteur de *Tragaldabas* a fait entrer un mot dans l'histoire.

Le même journal, véritable *Moniteur* de la fantaisie politique et littéraire, se faisait aussi représenter par un débutant, alors très-jeune et tout frais sorti d'un séminaire, à ce qu'on disait; c'était M. André Erdan, néophyte qui venait de prendre son élan dans le monde des idées par les *Lettres d'un républicain rose*, opuscules assez ingénieux, empreints d'une ironie douce. A trois ans de là, quand il n'y avait plus de débats parlementaires à analyser, l'ancien rédacteur de *l'Événement* se jetait dans des excentricités grammaticales qu'on a peut-être prises un peu trop au sérieux. Un bon livre de lui, *les Révolutionnaires de l'A B C*, avait pour objet de demander la réforme radicale de l'orthographe. M. Erdan, se faisant, dans cette œuvre, l'organe d'une société de philologues exaltés, demandait la suppression des doubles consonnes dans la structure des mots, et le retour aux naïvetés et aux archaïsmes de la langue maternelle. La prononciation y règle tout. Pour joindre l'exemple

au précepte, il écrivait *les Révolutionnaires de l'A B C* avec ces procédés nouveaux. On y voit, par conséquent, des constructions dans le genre de celle-ci : *Programe d'une filosofie deuz fois brilante*. C'était un retour à la méthode de M. Marle. Un second ouvrage, plus volumineux, imprimé de la même façon, a paru sous ce titre : *La France mystique, tableau des excentricités religieuses de ce temps*. L'auteur y étudie, au point de vue de leurs systèmes religieux, plusieurs personnalités de cette époque, et notamment Hœnöe Wronski, Towianski et Adam Mickiewicz; il y passe en revue Lamennais, Ballanche, Saint-Simon, le Père Enfantin, Pierre Leroux, Jean Reynaud, Fourier, Victor Considérant, Victor Hennequin, Cabet, Ganneau, les Légumistes, Colins, Eugène Pelletan, Auguste Conte, Renouvier, etc. Mais cette fois, le livre, en dépit de son orthographe, n'a plus paru aussi inoffensif que son aîné; on l'a déféré à la justice. L'auteur, condamné, s'est exilé volontairement pour se soustraire à l'amende et à la prison. — De la Suisse, où il est allé chercher un refuge, il envoyait de temps en temps des lettres à *la Presse*, qu'il signait G. de Saint-Laurent.

Un jour, les treize cantons et leurs petites querelles lui ont paru manquer d'agrément, et il s'en est allé en Italie. Tout, il est vrai, était alors de nature à attirer un curieux, spirituel et délicat, sur la terre du vieux Saturne; là se trouvait réellement, pour le quart d'heure, l'âme de l'Europe. M. Erdan s'est fait de sa propre au-

torité l'historiographe de l'Italie régénérée, et personne n'a songé à contester la validité de sa commission. En se mettant à l'affût de tous les faits de quelque importance qui pouvaient se passer dans la Péninsule italique, il communiquait à deux ou trois journaux de Paris un intérêt d'un genre tout nouveau. Il a donc, par suite, organisé un grand système de correspondance sur Turin, sur Rome et sur Naples, nous faisant connaître par l'étude de cent types divers de prêtres, de soldats, d'orateurs et de brigands, cette société latine qui a gardé encore quelques-unes de ses allures pittoresques, mais qui, demain, après s'être abaissée sous le niveau du régime constitutionnel, sera uniforme et prosaïque comme une agglomération d'origine saxonne. Très-fin observateur, il excelle à bien dessiner de face et de profil la physionomie à deux visages des prélats retors, et la tête altière des princes-banquiers qui vivent dans les palais du Tibre ou sur les bords de la mer Tyrrhénienne. La chronique veut qu'il ait été admis dans l'intimité du cardinal d'Andréa, cet archevêque de Naples, qui s'est rallié au mouvement de Garibaldi et que, pendant quelque temps, dans deux ou trois chancelleries et chez les fortes têtes du parti libéral, on a désigné comme devant être le successeur de Pie IX, au cas où le Souverain Pontife viendrait à décéder. Est-ce parce que deux ou trois lettres, publiées par *le Temps*, ont donné de jolis détails sur la table du prélat? En tout cas, le correspondant a laissé la rumeur courir où elle voulait, s'inquiétant peu

du qu'en dira-t-on, et il a continué à nous raconter par le menu ce qui se passe de l'autre côté des Alpes. On l'avait pareillement désigné, mais à faux, comme étant l'auteur du *Maudit* et de deux ou trois autres livres du même genre, livres dont les titres seuls avaient fait le succès. Un désaveu net et absolu n'a pas permis à la supposition injurieuse de prendre la moindre consistance.

Il serait injuste de terminer cette galerie des rédacteurs de *l'Événement* sans y comprendre Adolphe Gaïffe, le plus jeune, mais aussi le plus phosphorescent de tous. Dès ce temps-là, Théophile Gautier l'avait surnommé « le bel éphèbe. » Beau, il l'était, en effet, et il l'est resté longtemps, mais ce n'était pas pour cela, bien entendu, qu'il attirait l'attention. Au *Dix-Décembre,* journal né à la suite de l'élection présidentielle, on avait fait paraître, un jour, des feuilletons de science, écrits d'une main sûre et conçus dans une forme excessivement agréable. Ces essais de critique étaient l'œuvre d'un novice, presque d'un enfant. Mais le temps n'était guère à la physique ni aux autres sciences exactes. Adolphe Gaïffe le comprit vite. Pareil au soldat, qui, pour mieux marcher, change son fusil d'épaule, il laissa là sa plume d'analyste grave pour prendre celle de critique de théâtre. Voilà comment on le vit venir au journal de Victor Hugo où Auguste Vacquerie, passant homme politique, lui céda son feuilleton. La fougue romantique qui animait le jeune homme rappelait les beaux jours passés, le

temps des grandes batailles littéraires. Nul n'avait plus de foi romantique. A tout propos, pour un oui, pour un non, il faisait sortir de son écritoire comme d'une boutique d'orfévre tous les diamants, toutes les pierres précieuses et toutes les ciselures du dictionnaire de 1830. Sa manière de juger ce qui s'éloignait de l'école, rappelait l'espiéglerie d'un lycéen en vacances. Ainsi, lorsque F. Ponsard fit jouer *Charlotte Corday*, l'endiablé critique se prit à écrire ces mots que je copie textuellement dans le journal : « Un très-grand reproche à faire à M. F. Ponsard, c'est que son vers n'est jamais choquant. » Imaginez vingt-cinq opinions formulées de cette manière dans neuf colonnes, et voyez ce que les yeux du lecteur, habitués à la platitude du langage usuel, devaient éprouver en une demi-heure de temps. Gaïffe faisait hurler les uns ; il charmait les autres. Quant à lui-même, il se montrait toujours souriant. Au palais de l'Assemblée nationale où il ne venait d'ailleurs qu'à intervalles éloignés, l'éloquence bourgeoise, alors en usage, lui donnait des nausées et le portait à sortir au plus vite. Un des petits travers de cet excellent garçon était, dès cette date-là, de jouer à l'aristocrate et de vouloir poser en marquis dans un compartiment de notre XIXe siècle où l'on n'ose déjà plus avouer qu'on est un comte. Au reste, ses sentiments politiques paraissaient être peu conformes à ceux du dieu poétique dont il desservait le temple. En toute occasion, il déclarait nettement, sans emphase et sans hésitation, qu'il était un blanc, décoré

de la pure couleur des lis. Mais, pour mieux dire, jeune, ardent, paradoxal, ami du plaisir, il ne plaçait que fort rarement la politique dans le cercle de ses prédilections. Le temps a passé, l'enfant a grandi ; les propositions extrêmes se sont quelque peu effacées. N'est-ce pas l'usage? Gaïffe, qui ne dit plus descendre d'un personnage historique de nos légendes, a vécu en heureux du jour. Il s'est frotté à un petit groupe de Mondors ; il a même été un peu persécuté, une fois, à cause de ses affinités avec les hommes de la finance, et bientôt rendu à la liberté qu'on aurait mieux fait de ne pas lui ravir. Au milieu de sa vie nonchalante, entre un voyage et une aventure, il a oublié, peut-être, qu'il avait commencé par être journaliste, mais il n'a pas voulu perdre de vue qu'il était homme de lettres. Il s'est donc épris d'un sujet de comédie. On a su, un peu par moi, qu'il a fait une grande comédie, pendant et contre-partie d'une pièce de Molière, intitulée *Madame Don Juan*. — Le titre est piquant, comme vous voyez, mais quand l'œuvre viendra-t-elle? En attendant que l'auteur se fasse ouvrir les portes du Théâtre-Français, il écrit d'excellents bulletins à *l'Avenir national*, journal jacobin où les lis disparaissent sous l'ampleur d'un très-beau bonnet phrygien.

— « Ils sont ennuyeux comme la pluie, avec leur poli-
» tique de Gérontes! » — s'écriait invariablement Auguste Vacquerie à l'ouverture de chaque séance. — Ces paroles devenaient en quelques sorte un signal. Dès que la tribune aux harangues était occupée par un de ces Mira-

beau obscurs que la province nous envoyait par centaines, nous nous formions en petit cercle et nous nous mettions à causer. En général, il s'agissait de la menue chronique du jour, des mots en vogue, du quatrain en faveur. Cependant la littérature, à peu près proscrite, montrait peu à peu le bout de l'oreille. Les deux fils de Victor Hugo, Vacquerie, Paul Meurice et quelques autres aidant, elle faisait taire les préoccupations du jour, qui devenaient véritablement trop monotones.

« — Savez-vous comment viendra définitivement la » révolution? nous disait le futur auteur de *Tragaldabas*.

» — Eh bien, comment viendra-t-elle? demandait M. de la Guéronnière.

» — Par le théâtre. »

Cette opinion a déjà été émise, on le sait, par Bocage; — mais la manière dont Auguste Vacquerie s'y prenait pour lancer sa réponse donnait à sa formule quelque chose de neuf et de bizarre qui faisait tout à la fois penser et sourire.

Dans les derniers temps de la Législative, M. Eugène Pelletan se présentait au moment des séances solennelles. Un des points de l'extrême gauche se trouvant au-dessous de notre tribune, il profitait de cette proximité pour transmettre à quelques-uns de ses amis, notamment à M. de Flotte, des faits ou des arguments dont il était possible de tirer parti. Du reste, suivant un vieil usage, deux huissiers se tenaient constamment à notre disposition, prêts à porter nos lettres dans l'inté-

rieur de la salle et à nous transmettre les réponses, s'il y avait lieu.

A côté de M. Arthur de la Guéronnière, dont il était la doublure et auquel il allait prochainement succéder, s'asseyait un Breton assez original et souvent spirituel, ce qui est rare pour les fils du terroir armoricain. J'ai nommé M. A. de Toulgouët, ancien officier du génie, journaliste de circonstance, véritable oiseau de passage. De Strasbourg, où il se mêlait au mouvement d'alors, M. Émile de Girardin l'avait fait venir, non pour être suisse, mais pour écrire des aperçus d'impressions parlementaires. Le hasard ayant fait de lui mon voisin le plus immédiat, des relations assez intimes s'étaient vite établies entre nous. Il ne m'avait pas fallu grand temps pour comprendre qu'il était un algébriste enragé, un mangeur d'X, comme on dit à l'école, un sceptique fieffé, et, d'ailleurs, il n'en faisait pas mystère. — « Je » fais mon métier d'écrivain grave comme un chien » qu'on fouette, me disait-il à chaque instant. J'aimerais » bien mieux, à beaucoup près, avoir à m'occuper d'un » vaudeville des Variétés ou des tableaux que M. Biard » expose au Palais-Royal. Mais la politique, les gros » discours, les grosses phrases, comment croire à ces » sornettes ? Cela n'est bon qu'à faire des lignes. » — Une chose l'enchantait : c'était la *manière* de Gaïffe, qui débutait alors à *l'Événement*. Il ne m'abordait jamais sans me dire : « Avez-vous lu le dernier feuil- » leton de Gaïffe ? » — Sur ma réponse presque tou-

jours négative (Gaïffe sait pourtant si je le tiens pour un garçon d'esprit), — M. de Toulgouët feignait une colère tonnante, et, par forme de conclusion, il fourrait le feuilleton en question au fond de mon pupitre ou dans la poche de mon paletot. — « Lisez donc Gaïffe, » reprenait-il; je vous dis que Gaïffe est la loi et les pro- » phètes. Ils sont dix ou douze petits *fruits secs*, réa- » listes et fantaisistes, qui ne lui viennent pas à la che- » ville; Gaïffe attache des grelots, des pompons, des » rubans et des fleurettes à toutes ses phrases. Il est le » premier à faire aimer la critique aux femmes. Il » marche sur la tête, il boit avec le coude, il fait la ca- » briole, il nous prend pour un peuple d'insensés ou » de clowns. Lisez-le ! » Il est presque superflu d'ajouter qu'il ne savait presque rien en matière d'art, de littérature et d'histoire; — mais il était très-fort sur la cuisine. « Ce qui m'ennuie d'être avec la gauche, me disait-il, » c'est qu'elle a eu l'ineptie de créer les banquets démo- » cratiques, où l'on dîne d'un demi-plat et d'un dis- » cours ! »

Du temps des arbres verts, en juillet et en août, quand il n'y avait rien d'intéressant à l'ordre du jour, nous nous échappions, lui et moi, pour aller faire, pendant une demi-heure, l'école buissonnière au jardin des Tuileries. Il me serait difficile de donner une idée des nombreux paradoxes qu'il débitait alors sous la feuillée. Les statues en bronze et en marbre devenaient pour lui un grand sujet d'étonnement. « — A quoi cela peut-il ser-

» vir, demandait-il, de faire ainsi des bonshommes et
» tant de bonnes femmes immobiles? »

Là-dessus, longue dissertation entre nous sur l'utilité de la statuaire. Il ne voulait pas comprendre que ce peuple de demi-dieux fût beau à voir au double point de vue de la pensée et de la forme.

« — Qu'est-ce que c'est que ce monsieur ridicule,
» qui élève son bouclier au-dessus de sa tête?

» — Eh! disais-je, ce monsieur est Alexandre-le-
» Grand, montant le premier à l'assaut de la ville des
» Oxidraques. Lisez Quinte-Curce.

» — Je m'en garderai bien! répondait-il avec un vio-
» lent éclat de rire. Les voilà! c'est bien eux! toujours
» les mêmes! Et qu'est-ce que ça peut nous faire, que le
» Macédonien ait pris la ville des Oxidraques? Rois,
» républiques, législateurs, artistes, sont-ce les bali-
» vernes du passé que le peuple vous demande? Don-
» nez lui donc le moyen d'avoir du drap, du pain, du vin,
» et de l'amour! Voilà le seul art que je reconnaisse! »

J'avais beau m'égosiller à lui dire que tirer des figures héroïques du marbre ou du bronze, c'était un des procédés à l'aide desquels on s'acheminait vers son utopie, il haussait les épaules; il me disait:

« — Allons, soyez plus franc, dites donc que vous
» voulez abrutir les masses! »

Ce qu'il ne voyait qu'avec un souverain déplaisir, c'était l'admirable groupe du Laocoon et de ses fils enlacés par les deux serpents de la déesse.

« — Qu'est-ce que c'est que celui-là avec ses deux » anguilles ?

» — Laissez donc ! la plaisanterie est vieille ; elle a » déjà été faite, il y a vingt ans, par un paysan illettré.

» — Illettré ! Eh bien ! je suis enchanté de votre ré» ponse : cela me prouve que je suis dans le vrai. Com» ment voulez-vous que le peuple, qui n'a pas étudié la » mythologie, puisse entendre vos fables? Vous me » direz que c'est beau. D'abord, je le nie. Jamais un » père et ses deux fils ne se sont tenus embrassés de » cette manière-là. Laocoon était un gaillard ; il était » armé d'une hache au moment de l'action ; c'est Virgile » qui le raconte ; ses fils et lui se seraient défendus con» tre les serpents, et dans le groupe, ils se laissent » prendre : ça n'a pas le sens commun. »

Quelques-unes de ces objections pourraient être admises : celle, par exemple, qui se rapporte à l'ignorance de la foule. Au fait, pourquoi s'obstiner à ne mettre sous les yeux des multitudes que des héros de vieux peuples, qui ont disparu depuis trois mille ans ? La France moderne, la France d'autrefois, la France d'hier ont assez de réalités poétiques à mettre en relief pour user le marbre de toute l'Italie et de toute la Grèce. Pourquoi la merveilleuse pléïade des jeunes et brillants généraux de la Révolution n'apparaît-elle pas tout à coup au milieu de nos jardins, entourée de fleurs et d'arbres verts? Lazare Hoche, Marceau, Kléber, Joubert, Championnet, Desaix, vingt autres, rappelleraient au

peuple comment on peut devenir grand en sortant du peuple.

Je reviens à mon excentrique.

Après le 2 décembre, M. de Toulgouët a été sous-préfet d'une petite ville de l'Agenois, la même, je crois, où Capo de Feuillide a exercé les mêmes fonctions que lui, après la révolution de Juillet. Il a été ensuite préfet de Constantine, pendant une dizaine d'années, ce qui lui a permis d'étudier à fond toutes les grandes questions qui se rattachent à la colonisation africaine. Un jour, ce semble, il a été l'objet d'une disgrâce, et nous l'avons vu revenir tout à coup à Paris, où il s'est remis bravement au métier de journaliste, toujours auprès de M. Émile de Girardin. Cependant à l'heure où *la Presse* lui paraissait entrer dans une voie d'opposition un peu trop téméraire, il envoyait sa démission et se prenait à vivre de la vie inoccupée du bourgeois de Paris; mais comme il est né actif, comme il aime à ne pas être inutile, je m'attends tous les jours à le voir sortir des coulisses pour reparaître sur la scène du monde avec un rôle d'administrateur ou de publiciste. En tout cas, ce sera toujours un homme précieux à connaître.

II

Les représentants du peuple faiseurs de quatrains. — De quelques inconnus. — A propos du premier bal de M. Armand Marrast. — M. d'Argout. — M. Dupin aîné. — Quelques anciens pairs de France. — Mobiles et gardes-marines. — Une puce. — M. de Vatimesnil. — M. de Lamartine et le gouvernement parlementaire.

J'ai parlé des deux huissiers à l'aide desquels les journalistes communiquaient avec les représentants du peuple. Ces derniers, grands écrivailleurs pour la plupart, aimaient beaucoup à nous envoyer, sous pli, des échantillons de leur prose ou de leurs vers. De leur prose, je n'ai rien à dire; on a pu la lire cent fois dans tels et tels journaux; on a même trouvé (et je suis assez de ce sentiment) qu'elle ne valait pas toujours les cocottes et les dessins à la plume qu'il était de mode autrefois de faire entre deux scrutins. Quant à leurs vers, c'est

autre chose. Il arrivait quelquefois à ces messieurs de faire d'assez bons quatrains. Dans le cours de cette publication, j'aurai, je l'espère, l'occasion d'en citer quelques-uns. En général, c'étaient des mots de M. Dupin aîné, le président de l'Assemblée, qu'on aiguisait tant bien que mal après les avoir enchâssés dans quatre rimes. — Il m'en vient un en ce momant, qui n'est pas très-merveilleux, mais qui donne néanmoins comme un *spécimen* du genre.

Dans le sein de la droite et de la gauche mitigée, plusieurs financiers de province, voulant parer au malaise des temps, s'étaient entendus sur une grosse affaire : il s'agissait de créer des bons hypothécaires qui devaient rivaliser avec les billets de la Banque de France. Un tel projet ne pouvait manquer de mettre tout le monde en l'air. Au nombre de ceux qui soutenaient la proposition se trouvait un homme excentrique, très-savant, mais n'entendant point avoir le dernier mot; c'était un représentant de la Lorraine, M. le docteur Turck, ancien médecin des eaux de Plombières. Vainement le vote lui avait donné tort, il ne consentait pas à être vaincu. A ce sujet, M. R... m'avait envoyé les quatre vers que voici :

— Vivat! criait au milieu du scrutin
Le député de Toul qui n'en voulait démordre.
— Tout beau! s'est exclamé Dupin,
Turck! n'aboyez pas avant l'ordre.

Il n'y avait pas que des journalistes dans la Tribune

les journalistes. En France, les intrus, toujours très-fins, trouvent moyen de se faufiler partout. Il s'en glissait bien quelques-uns parmi nous, malgré l'active vigilance de M. Louis, le doyen de nos syndics. Deux ou trois personnages étrangers à la presse avaient même fini par avoir sur nos banquettes un droit de cité fondé sur l'habitude ou sur l'habileté, comme on voudra. Ceux-là me rappelaient cet étudiant d'il y a quinze ans, qui avait trouvé un passe-port facile pour le plus beau des jardins publics du temps, en disant au contrôle : « Je suis Tivoli fils. » Ils entraient toujours, même dans les grands jours, même quand il n'y avait de place pour personne.

Toutefois, il faut bien avouer qu'on faisait souvent [illegible] mine aux inconnus. Le sentiment de défiance, [illegible] naturel au caractère français, s'était singulièrement développé au milieu des drames soudains dont nous étions journellement témoins. Une parole de M. Carlier, préfet de police, parole spirituelle, mais plus [illegible] que vraie, je suppose, donnait un nouvel aiguillon à l'envie qu'on éprouvait de n'avoir autour de soi que des visages de connaissance. « Aujourd'hui, — avait dit le Préfet, — quand trois personnes causent ensemble, il y en a au moins une qui est à moi. » Cette saillie était tombée sur Paris comme une mèche allumée sur une traînée de poudre ; elle faisait qu'on se tenait [illegible] sur ses gardes et que tout le monde brillait de [illegible].

Au milieu d'une séance, au moment où l'on avait

l'oreille tendue pour écouter une harangue, la porte s'ouvrait. Un monsieur bien mis, avec une cravate irréprochable, des gants frais, un lorgnon d'or, avait déjà pris place à côté de l'un de nous. En dépit du règlement qui nous obligeait à garder le silence, nous faisions tous, à voix basse, entendre le cri des Écossais de la *Dame Blanche* à l'aspect du lieutenant : « Quel est, quel » est cet étranger? » — Mais l'étranger, raisonnablement distrait, lorgnait les notabilités parlementaires ou les belles dames qui venaient montrer leurs toilettes dans les loges voisines. On recommençait alors une nouvelle chanson. — « Si c'est un attaché d'ambassade, qu'il aille » à la tribune diplomatique. — Si c'est un officier en » bourgeois, qu'il aille à la tribune de l'état-major. — Si » c'est un personnage consulaire, qu'il aille à la tribune » des anciens députés. — Si c'est simplement un homme » du monde, qu'il aille dans les tribunes publiques, avec » tout le monde. » Quelquefois c'était un parent ou un ami auquel un collègue avait prêté sa carte, et, dans ce cas-là, il n'y avait rien à dire, — quoique les cartes ne dussent pas être prêtées.

Une fois, un de ces inconnus m'avait salué de la main; — je me mis à méditer. — « Ah çà, où ai-je donc vu ce » monsieur-là? » — Au bout de cinq minutes, j'arrivais à me rappeler que je l'avais rencontré, en effet, au premier bal d'Armand Marrast, où il avait figuré avec un grand cordon au bout duquel il y avait un léopard d'ivoire ou bien un éléphant d'or, je ne sais plus lequel.

Puisque l'occasion y pousse et que l'herbe tendre me tente, je demanderai la permission de faire ici une légère digression sur les soirées de la Présidence, inaugurées par Armand Marrast. Pendant deux années consécutives, de 1848 à 1850, l'ancien rédacteur en chef du *National* a été en butte aux accusations les plus saugrenues, à cause de ses bals. Personne n'a été plus homme d'esprit, personne n'a été plus injustement ridiculisé. Ceux qui ont eu l'honneur d'être dans son intimité savent merveilleusement combien de fois il était supérieur aux sots sans talent et sans style qui se sont groupés pour le poursuivre de froides épigrammes. Mais dans la circonstance, l'écrivain d'élite et l'homme d'esprit n'ont point à m'occuper : je ne veux envisager Armand Marrast qu'à travers la qualification de *Marquis de la République*, qui lui a été faussement donnée et qui lui restera, quoi qu'on dise.

Ces épithètes ironiques avaient commencé sous le Gouvernement provisoire. Je les trouve pour la première fois dans la feuille volante que Louis-Auguste Blanqui faisait crier à un sou dans les rues, afin de faire disparaître l'effet qu'avait produit une récente livraison de la *Revue rétrospective* de M. J. Taschereau. « Je les ai vus, ces marquis de la République, ces Tuffières du *National*, avec des gants blancs. » Il suffisait d'avoir des gants blancs pour être un marquis ! — Dans un mouvement de critique irréfléchie, *le Corsaire*, (alors très-grand ami du Gouvernement provisoire, mais depuis...) s'empara de

ce lambeau de phrase et l'appliqua à Armand Marrast. Cette rubrique eut, — on s'en souvient, — un prodigieux succès, — le succès de tous les paradoxes et de toutes les impossibilités. — Je n'ai rien à ajouter sur ce point, si ce n'est que l'auteur s'est repenti mille et une fois de sa déplorable invention et qu'il s'en repent encore.

Pour en revenir à la première soirée de la Présidence, c'était un mois environ après les sanglantes journées de juin; Paris commençait à reprendre haleine; mais ce n'était encore que le prélude d'une convalescence. Les industries de luxe, qui sont l'âme de la grande ville, étaient dans un état de souffrance dont on ne saurait exprimer l'idée. Ce fut alors qu'Armand Marrast, président de la Constituante, eut la pensée très-ingénieuse et très-patriotique de donner le signal du réveil social. Il ouvrait les salons de l'ancien palais des Condés aux membres de la représentation nationale, au corps diplomatique, aux artistes et aux gens du monde. Mais quoi! la stoïque Montagne l'accusait de déployer à cette occasion « un luxe royal. » — Des peintures dans le style de Boucher et de Watteau, de l'or courant en arabesques sur toutes les murailles, des vases étrusques chargés de fleurs, des tapis, de la musique d'opéra, tel était, en effet, le programme de la fête; mais pouvait-on faire moins au temps où nous sommes? Le brouet noir de Sparte n'est plus de saison chez nous ni ailleurs. — L'extrémité de l'extrême gauche, celle dont P.-J. Proudhon disait : « Cette Montagne-là n'ac-

» couchera de rien, — pas même d'une souris; » — eh bien ! cette Montagne-là murmurait. J'ai entendu, moi qui vous parle, cet étrange cantique : « On ressuscite » les mœurs douces, la circulation opulente, l'amour » des belles toilettes; on veut manger des glaces à la » framboise; on va boire du punch de la Jamaïque; on » conduira par la main des femmes ayant dans les che- » veux des grappes de diamant; c'est de la république » rose, c'est de la réaction. »

Il fallait laisser dire et se taire.

Un soir, en sortant du Palais-Bourbon, j'avais rencontré Ch. de Ribeyrolles, alors rédacteur en chef de *la Réforme*. Je le vis tout d'un coup tirer un petit papier de sa poche. — « Croirais-tu, me dit-il, que Marrast m'a » fait l'injure de m'inviter à sa soirée? — Mais, où » vois-tu donc l'injure? — Comment! il va me faire » entendre de la musique fade; — il me fera verser de » l'eau sucrée dans des verres de cristal par des laquais » en livrée; — tu ne trouves pas cela insultant, toi? — » Ma foi, non. Tiens, voilà un papier pareil au tien, » c'est une lettre d'invitation en tout semblable à la » tienne; je t'avoue que j'irai à la soirée. — Tu iras! » tu iras! Seras-tu bien assez j.... f..... pour çà ! » — Et, sans attendre aucune réplique, il se retira, — en ne me tendant de la main droite que le petit doigt, — ce qui est un signe de mésestime momentanée.

Presque tous les représentants de la gauche avaient

fait comme Ribeyrolles, ils s'écartaient du palais des Condés. Il est bon de dire pourquoi. Cela venait de ce que la fête se donnait à l'issue de cette orageuse séance où la commission d'enquête, présidée par M. Odilon Barrot, venait de tonner contre MM. Ledru-Rollin, Marc Caussidière et Louis Blanc. Ainsi la Montagne entendait protester par son absence. Cela n'empêchait pas qu'il n'y eût une brillante réunion au palais. Là se trouvaient, pêle-mêle, des hommes de toutes les conditions et de toutes les cocardes : le général Cavaignac, chef du pouvoir exécutif; les ministres, M. Ducoux, préfet de police; lord Normanby, ambassadeur de la Grande-Bretagne, M. de Brignoles-Salles, ambassadeur du roi de Sardaigne; les plénipotentiaires de tous les autres gouvernements; MM. Vivien, de La Rochejaquelein, Corbon, Bérard, de Falloux, de Heeckeren; M. Dupin aîné, procureur-général de la Cour de cassation, et non loin de lui M. le comte d'Argout, gouverneur de la Banque de France. — Ces deux derniers devaient ressembler un peu au doge de Gênes à Versailles, devant Louis XIV : « Ce qui m'étonne le plus ici, c'est de m'y voir. »

Comme il y avait eu quatre mille invités, le contenu paraissait plus grand que le contenant. — On avait disposé le concert dans le grand salon carré, tout resplendissant de miroirs et de trumeaux. Il y eut d'assez bonne musique, des fragments de Rossini, de Bellini, de Sacchini, d'Auber, de Weber et de Félicien David. J'ai oublié de dire qu'Armand Marrast, artiste jusqu'au

bout des doigts comme le fils d'Agrippine, était un dilettante des plus distingués. —Poultier et Alizard chantaient en compagnie de mesdames Dameron et Grimm. Ils étaient secondés par des choristes et des instrumentistes du Théâtre de la Nation, aujourd'hui l'Académie Impériale de musique. Mais quelle chaleur!—On cuisait littéralement dans cette pièce. — Les becs à gaz, condensés avec l'électricité humaine, produisaient sur les assistants l'effet d'un bain russe. On n'éteignait cette effervescence qu'à grand renfort de glaces. M. Athanase Coquerel, le pasteur protestant, tombait surtout sur les sirops; M. Fromental Halévy, l'auteur de *la Juive*, arrêtait les sorbets au passage. — On voyait aussi un académicien en grand costume, — habit bleu entouré de ramages verts, — uniforme de brochet enveloppé de persil; — celui-là ne faisait jamais grâce à l'orgeat.

Parlons un peu, s'il vous plaît, de la salle de jeu. Il s'y trouvait, causant sur des canapés, quatre anciens pairs de France, M. Sauvaire-Barthélemy, entre autres; plus une demi-douzaine de représentants du peuple. A quelques pas, une table verte. Devant cette table, un garde-mobile décoré faisant une impériale avec un garde-marine aussi décoré. Le garde-marine avait posé son chapeau de cuir près du *talon*, et sur ce même chapeau deux verres à patte remplis de punch. A chaque instant, les deux verres se vidaient au grand ébahissement des anciens pairs et des représentants, et l'on entendait les champions crier :

« — Atout! c'est du trèfle, ou du cœur, ou du carreau ou du pique! »

Une fois le garde-mobile se mit à dire : — « Impériale de rois!

» — Il n'y a plus de rois, animal! s'écria le garde-» marine. Dis-donc : *Impériale de présidents.* »

Le mot fut jugé très-spirituel par la galerie.

Je n'ai pas parlé des femmes; — le sujet est toujours très-délicat. — Beaucoup de ces dames, — et des plus huppées, — comme dit M. Dupin dans ses *Mémoires*, — entouraient les *petits Mobiles* (style du temps), et leur faisaient mille compliments.

Tout à coup un plaisant (il y en a toujours partout en France), se mit à dire en regardant un des jeunes héros: — « Tiens, en voilà un, — (un petit Mobile), — » qui a une croix, mais il a aussi une puce! »

Il n'en fallait pas davantage. Toutes les femmes se sauvèrent dans le salon voisin. Madame de Lamoricière, qui était présente, avait été la première à s'échapper. — Au fond, je pense que la puce n'est pas authentique; ce n'était qu'histoire de rire.

MM. Timothée Dehay, collaborateur de Frédéric Soulié, fondateur de *la Semaine,* lieutenant-colonel de la garde nationale, et M. Louis Perrée, directeur du *Siècle*, chargés de faire une quête pour les victimes de l'insurrection, avaient recueilli de quatre à cinq mille francs dans cette première soirée.

D'autres fêtes ont suivi; — j'ai assisté à trois autres,

mais je ne parlerai plus d'aucune. Je ne veux que citer un fait, qui est relatif à M. de Vatimesnil, ancien ministre de Charles X et ancien représentant du peuple. — Sous la Législative, lorsqu'il fut question de voter des fonds pour faire face à quelques-unes des dépenses occasionnées par ces fêtes d'Armand Marrast, l'orateur dit :

« — Je ne partage pas le sentiment général sur ces » fêtes; — je trouve que ça été une très-bonne chose. » Cela a ressuscité le commerce parisien et, en particu- » lier, le commerce des bouquets de violettes. »

Sur cette observation, le crédit contesté fut adopté et même applaudi par les représentants de la droite.

En 1849, au plus fort de la réaction, à propos de ces fêtes données par Armand Marrast, un gentilhomme, qui tranchait du publiciste, avait l'air de dire qu'à tout prendre le système parlementaire n'avait rien produit de grand en France. Un peu plus tard, M. de Lamartine a répondu à cette étrange assertion par cette énumération magnifique :

« Dans les trente dernières années de ce siècle, la » littérature, presque sortie des livres, était entrée tout » entière dans les tribunes et dans les journaux. Penser » n'était plus un loisir, c'était un travail; la société en » ébullition jetait toutes ses flammes dans le même » foyer. Depuis Chateaubriand dans *le Conservateur*, » jusqu'au *Globe*, jusqu'à M. Thiers dans *le Constitu-* » *tionnel*, et jusqu'à Carrel et Armand Marrast dans *le* » *National*, à M. Chambolle dans *le Siècle*, à M. de Gi-

» rardin seul contre tous dans *la Presse;* nommer les
» écrivains de la presse politique, ce serait nommer tous
» les hommes de lettres. Tout ce qui avait une pensée,
» une passion et un rêve avait une plume. On ne dira
» rien de trop en disant qu'un recueil de tous les arti-
» cles de revues ou de journaux de ces trente années
» serait sans contredit le plus beau livre du siècle.

» Mais quel démenti plus éclatant aux dénigreurs
» de notre âge que la *tribune* de ces trente années?
» Toute vanité de temps ou de nation à part, voyez-
» vous en Europe, entrevoyez-vous dans l'antiquité,
» des tribunes à comparer à celle qui vit passer en un
» si court espace de lieu et de temps, dans l'éloquence
» de M. Lainé, le civisme? dans l'éloquence de M. de
» Serres la grande polémique? dans l'éloquence du gé-
» néral Foy le patriotisme? dans l'éloquence de Casimir
» Périer le courage? dans l'éloquence de M. Royer-Col-
» lard les oracles? dans l'éloquence de M. Guizot la
» volonté? dans l'éloquence de M. Dupin l'explosion?
» dans l'éloquence de M. Barrot l'universalité? dans
» l'éloquence de M. Passy la science? dans l'éloquence
» de M. Dufaure la dialectique? dans l'éloquence de
» M. Jules Favre le talent? dans l'éloquence de Michel
» de Bourges la révolution? dans l'éloquence de M. de
» Montalembert la colère civique ou l'invective sacrée?
» dans l'éloquence de Victor Hugo la poésie jetant ses
» lambeaux de pourpre à la prose? dans l'éloquence de
» M. Sauzet l'abondance? dans l'éloquence de M. de

» Tracy, le *Wilberforce* de la France, la magnanimité?
» dans l'éloquence de M. Berryer le grandiose et le pa-
» thétique? dans l'éloquence de M. Thiers le pro-
» dige?... »

III

M. de Genoude. — La plume du 15 Août. — M. Benjamin Laroche. — Un tronçon de Shakespeare. — M. Aubry Foucault. — Trop de travail. — De quelques écrivains fatidiques. — M. le comte Sosthènes de La Rochefoucauldt. — M. Charles de Beauregard. — Un épagneul qui mange de la prose. — Les Lettres de la Voisine à Louis-Philippe. — Un épisode de 1840. — Un cri de Chateaubriand. — M. de La Rochejaquelein. — Une lettre à Louis-Philippe. — Les *Nombres d'or*.

Je continue à passer en revue les divers personnages de ma petite galerie historique.

Dès le lendemain de la chute de la monarchie, les incidents avaient été si dramatiques et si nombreux qu'on ne s'était plus préoccupé des hommes qui, la veille encore, jouaient un certain rôle. Il serait très-long de compter les personnalités qu'avait emportées

pour toujours le flot de la démocratie. —M. l'abbé de Genoude, rédacteur en chef de *la Gazette de France*, était du nombre des naufragés. — Au 24 février, au moment de l'invasion de la Chambre des députés par des ouvriers en chemise, il exultait de joie; il entrevoyait, m'a-t-on dit, l'heure où il pourrait enfin ouvrir la bouche à la tribune, suivant les secrètes espérances de sa pensée; — trois heures après, il était plein de stupeur. — Il venait d'acquérir la preuve désolante que ce peuple qui se répandait tout à coup à travers les rues jusque sous le péristyle de l'Hôtel-de-Ville, ne savait même pas la première syllabe de son nom. A un ami qui l'accompagnait, il disait d'un air empreint de la plus amère mélancolie : — « Mais, c'est étrange! Tous » ces gens-là ignorent qui je suis! Ils ont donc perdu » la mémoire? » — Non, ils n'avaient pas perdu la faculté de se souvenir. Mais que pouvait faire, au milieu de la grande immersion des masses, le nom d'un écrivain d'élite, mais qui n'avait rien de tribunitien et qui était prêtre par-dessus le marché?

En revenant de la place de Grève pour regagner la rue du Doyenné, où se faisait alors son journal, M. de Genoude se consolait par une parole d'une naïveté enfantine : — « Heureusement que le suffrage universel » me dédommagera; —le suffrage universel va se rap- » peler que c'est moi qui l'ai inventé. »

En ce qui touche le second terme de l'assertion, le rédacteur en chef de *la Gazette de France* disait vrai ou à

peu près. Pendant les dix-huit années du règne de Louis-Philippe, il ne se donnait à cet égard ni trêve ni relâche. — Aristote s'attachait aux pieds des boules de cuivre, pour ne pas trop sacrifier au sommeil; — le grand Arnauld, l'aïeul de M. Sainte-Beuve, disait : « Le » jour est une provocation constante au travail; » — Saint-Just écrivait à Maximilien Robespierre : « Un ré- » volutionnaire ne doit se reposer que dans la tombe. » Le dernier Saint-Simon, l'utopiste, se faisait réveiller tous les jours par un valet qui avait mission de lui dire : « Monsieur le marquis, souvenez-vous que vous avez » aujourd'hui de grandes choses à faire. » — M. de Genoude, lui, se levait chaque matin avec l'unique et infrangible idée de substituer au cens électoral la formidable et magnifique action du suffrage universel. Il ne cherchait rien autre chose que le renversement absolu du système électoral inauguré en 1815 et en 1830 par la Charte au profit d'une bourgeoisie sans cœur et sans esprit qui voulait d'abord qu'un candidat fût riche et qui, le plus souvent, ne lui demandait que d'être riche.

Tout Français doit déposer son vote dans l'urne. Pour l'abbé journaliste, c'était devenu non plus un rêve, mais une fièvre. — Cette pensée fatale, sa robe de Nessus, ne le quittait plus; il la traduisait en causerie intime ; il l'allongeait en *premier-Paris;* il la découpait en entrefilets; il l'égrenait en épigraphes; il se suscitait des procès pour avoir la facilité de l'exposer en Cour d'as-

sises, devant un jury, et de la faire reproduire ainsi par les feuilles officielles elles-mêmes. Cela ne lui suffisait pas : il avait discipliné la presse blanche des provinces, de manière à ce que toute petite feuille légitimiste fût un reflet de sa *Gazette*, réimprimant toute sa prose. Comment ne pas voir là-dedans une opiniâtreté héroïque ?

Ce qu'il y a de plus curieux, c'est que toute cette énergie tirait son origine d'un fait fourni par le hasard. L'événement a presque la tournure d'une légende. — Au lendemain de la révolution de Juillet, c'est-à-dire après l'intronisation du 9 août, le nouveau Roi des Français passait dans le Champ-de-Mars une revue de l'armée et de la garde nationale ; — M. de Genoude, qui avait alors un pied-à-terre à Passy, près de la butte du Trocadéro, contemplait ce spectacle de sa fenêtre. — Quatre ou cinq de ses collaborateurs étaient là, ayant le front triste et l'oreille basse. — Tout à coup, Louis-Philippe se présente, à cheval, sur le plateau de la revue, — le clairon sonne, le tambour bat aux champs, les drapeaux s'agitent. — « Il est définitivement roi ! » — dit un des assistants. — « Il est roi ! riposte de M. Genoude ; — eh » bien ! voilà un misérable outil qui ne vaut pas un sou » et qui le détrônera. » En même temps il montre une plume d'oie fraîchement taillée (on ne se servait pas encore de plumes en fer). — « Oui, reprend-il, cette » plume le renversera, et avec ces deux seuls mots : » *Suffrage universel.* » — On ajoute qu'un de ceux qui

étaient là, s'emparant de l'outil sacré, l'introduisit dans un riche étui et y ajouta cet écriteau :

Plume avec laquelle a été commencé le renversement de Louis-Philippe d'Orléans.

Cette anecdote nous a été contée vingt fois par un ancien collaborateur de M. de Genoude, aujourd'hui rédacteur de *l'Union*. J'ai nommé M. J. Neychens, très-grand enthousiaste de son ancien patron. — A l'entendre, pendant dix-huit années, sans en omettre une seconde, la scène de Passy était vivante dans l'esprit de son principal auteur. Une telle préoccupation dégénérait en monomanie. Galérien de l'écritoire (M. de Genoude détestait l'usage du crayon, peut-être à cause de l'histoire de la plume), il écrivait ses deux mots jusque sur le strapontin des voitures publiques pour les voyageurs et pour les postillons, — au besoin même pour les oiseaux. Dans la tiède saison des fleurs et des feuilles vertes, quand il est de mode d'aller respirer l'air de la campagne, il se rendait au Plessis-aux-Tournelles, un ancien château de roi qu'il avait acheté ; — mais ce n'étaient ni les souvenirs historiques, ni le lierre des vieux murs, ni les roses sauvages du parc qui le préoccupaient ; c'était de faire entrer son utopie dans la boîte osseuse de deux ou trois paysans du canton.

Au milieu de tout cela, il recevait une correspondance à faire dresser les cheveux sur la tête. D'anciens officiers de l'armée de Condé lui disaient sur de la pelure d'oi-

gnon passée au benjoin : « Où allez-vous, monsieur » l'abbé? Mais vous êtes la fleur des jacobins ! » — Les hobereaux à manoir lui envoyaient une missive tendre où il s'écriaient : « Vous nous menez à l'abîme ! » Des curés, brochant sur le tout, multipliaient des missives non moins terribles : « Le suffrage universel ! le suffrage » universel ! c'est la grande bête de l'Apocalypse à sept » têtes et à sept queues; il nous dévorera. » — Il n'en voulait pas démordre; il répliquait : « — Je ne donne » pas dans toutes ces épîtres ; — ce sont des lettres sup- » posées; c'est Louis-Philippe qui s'amuse à me faire » écrire toutes ces fariboles pour me détourner de » mon œuvre. Redoublons d'énergie. Ma plume ! ma » plume ! »

A côté de lui cependant, ses proches et ses amis essayaient de tempérer cette ardeur qui tenait de l'i- vresse. Un traducteur de Shakespeare, M. Benjamin Laroche, lui citait même un fragment de l'adorable comédie intitulée : *Beaucoup de bruit pour rien.* — « Lais- » sez-moi donc, — ripostait le prêtre tenace, — toute » poésie est une tête folle. » — « Mais, reprenait le tra- » ducteur, les temps rêvés par la Béatrice de Shakes- » peare ne viendront pas. Écoutez ce dialogue :

» Léonato. — Vous ne deviendrez jamais folle, ma nièce.

» Béatrice. — Non, non, jusqu'à ce que nous ayons un chaud mois de janvier.

» — Eh bien! s'écria en 1847 M. de Genoude, le » mois de janvier va venir. »

Il ne se trompait que de quelques jours, nous le savons tous. Mais, pour ce qui était de lui-même, en quoi cela pouvait-il lui profiter? Il avait médité, rêvé, étudié, remué la poussière de mille volumes, noirci des montagnes de papier, payé 300,000 francs d'amende, fait ou fait faire vingt ans de prison, laissé vendre ses meubles à l'encan sur la place publique, — pour protester; — il s'était brouillé avec ses meilleurs amis et rapproché de ses plus ardents adversaires; il avait pris une soutane pour être moins au monde et plus à sa solitaire pensée. — Il avait passé des nuits à dresser ses plans, il avait formé à grand'peine des disciples. Supputez tous ces efforts. — Eh bien, ce n'était qu'un château de cartes, que le premier souffle du vent révolutionnaire devait emporter. Persée avait enfin atteint la Chimère; — il commençait à délier les bras de son Andromède; — mais quoi! Andromède détournait dédaigneusement la tête et ne le connaissait pas. — Tandis que tant d'illettrés blancs et rouges étaient envoyés à la Constituante et à la Législative, M. de Genoude était méconnu par le suffrage universel. L'enfant n'avait pas l'air de savoir le nom de son père.

Il n'y a rien de bien neuf là-dedans; — nous avons tous, au collége, traduit le vers de Virgile et ses variantes. — Ce n'est pas pour vous, brebis, que vous portez de la laine; — ce n'est pas pour vous, oiseaux, que

vous faites un nid; — ce n'est pas pour vous, abeilles, que vous destillez le miel; — ce n'est pas pour toi, Raton, que tu tires les marrons du feu.

A côté de M. de Genoude se trouvait une figure épisodique, celle de M. Aubry Foucault; c'était Sancho-Pança près du seigneur de la Triste-Figure. — Homme fort honorable, M. Aubry-Foucault a été, sous la dernière monarchie, le type le plus complet de ce qu'on appelait *ad libitum* « le gérant responsable » et « l'homme de paille. » — Tranchons le mot: il était le bouc émissaire de tous les péchés du journal; il signait et endossait tout, — selon l'usage.

A Dieu ne plaise que je veuille rien dire contre l'ancienne loi qui consacrait l'existence du gérant; — cet homme de paille a été emporté par la loi Laboulie-Tinguy, qu'on peut ne pas aimer, mais qu'il faut respecter, puisqu'elle est la loi. Néanmoins, je demande à émettre un très-fugitif témoignage de regret à l'adresse de « l'homme de paille » qui n'est plus.

Soit dit sans vouloir entrer en rien dans les secrets toujours respectables de la vie privée, M. Aubry-Foucault était avant tout pour M. de Genoude une manière d'intendant, un familier, ce que l'on appelait un Officieux, — du temps de la première République; — ce n'était qu'accessoirement qu'il s'occupait d'un des détails du journal de son maître. De là cette scène, rapportée autrefois par la *Gazette des Tribunaux* : — Un magistrat interrogeait publiquement le gérant de la *Gazette*

de France. — « Aubry-Foucault, reconnaissez-vous
» être l'auteur de l'article incriminé? — Oui, monsieur
» le président, c'est moi *que* je l'ai signée, cette petite
» article. — Asseyez-vous; nous savons à quoi nous en
» tenir là-dessus. »

Il est juste d'ajouter que nul n'a pris ce métier de fiction plus au sérieux que M. Aubry-Foucault. Il allait en prison sans broncher et il y allait souvent. Il y a bien passé neuf ans sur dix-huit. Il s'y plaisait presque. Il disait : — « C'est quasi mon domicile légal. » D'ailleurs, comme il y avait alors beaucoup de personnages considérables et d'écrivains distingués mis en état d'arrestation, il disait encore : « Après tout, on y voit bonne
» compagnie; — et puis on me paie mon appointement
» double. »

Moi-même qui vous parle, j'étais allé à la Conciergerie, en 1857, purger quelques jours de condamnation pour délit de presse. Tout en rédigeant mon écrou, un des employés me disait : « Des délits de presse! ah! nous
» en voyions beaucoup autrefois, sous Louis-Philippe;
» c'étaient de bons vivants, et, par exemple, M. Aubry-
» Foucault. Connaissez-vous le père Aubry-Foucault,
» monsieur? — Mais certainement. — Parlez-moi de ce
» gérant-là! En voilà un qui ne se faisait jamais tirer
» l'oreille pour venir nous voir, — ce n'était pas comme
» vous. Il entrait tout à coup, posait son chapeau sur
» le bureau et murmurait : — « Bonjour! bonjour! —
» Ah! c'est vous, monsieur Aubry-Foucault? — Mon

» dieu, oui. J'étais ici il y a quinze jours ; j'y reviens.
» — Eh bien, que voulez-vous encore? — Mais, dites
» donc, vous n'êtes pas très-poli, vous avec votre : encore.
» Je viens vous rendre une petite visite, donc. — Pour
» combien de temps ? — Pour presque rien, pour trois
» mois. Je me suis dit ce matin : « — Tiens, je m'en-
» nuie, je ne sais pas ce que j'ai ; c'est peut-être le temps.
» Eh bien, puisqu'il en est ainsi, je m'en vais aller ac-
» quitter trois mois de prison que je leur dois. Il ne
» faut pas laisser traîner ça en longueur, d'autant plus
» que, pendant que je serai en train de faire ces trois
» mois-là, j'en encourrai probablement, — sans m'en
» douter, — trois autres mois. Allons, rédigez mon
» écrou, mon petit, et preste. » — L'employé de la pri-
son ajoutait : — « Il y en avait deux ou trois comme le
» père Aubry-Foucault, mais le temps des gérants res-
» ponsables est passé. »

A la longue, l'habitude de fréquenter les personnages éminents du parti légitimiste avait déteint sur le langage du gérant de la *Gazette de France*. M. Aubry-Foucault disait sans prendre de mitaines : « — J'ai rencontré » Berryer, ce matin ; — j'ai dit ma façon de penser à » La Rochejaquelein. » — Il n'y avait qu'un nom devant lequel il fléchît volontiers la tête ; c'était celui de l'illustre auteur des *Martyrs*. — Une fois, chez un écrivain de la presse radicale, son ancien compagnon de captivité à Sainte-Pélagie, mon excellent ami Ber*****, je lui disais : « — Monsieur Aubry, connaissez-vous Chateaubriand?

» — Monsieur de Chateaubriand ! mais sans aucun » doute ! Il m'a parlé deux fois. La premiere, c'était » pour me dire : — « Aubry, tenez, mettez ma canne » dans un coin. » — Eh la seconde ? — Ah ! la seconde, » c'était pour me dire : « M. de Genoude est-il chez lui? » — Oui, monsieur le vicomte. — Eh bien, ne vous » dérangez pas, Aubry, j'entrerai tout droit. » — Je n'ou » blierai jamais cette parole-là, » ajoutait l'excellent et honnête gérant.

Très-grand, très-fort, encore vert, quoique déjà fort âgé, M. Aubry-Foucault m'a fait l'effet de ressembler aux gravures anglaises qu'on vendait, il y a vingt ans, à Paris, comme étant le portrait de Daniel O'Connell, le grand agitateur de l'Irlande ; — mais le brave homme n'a rien du tout d'un agitateur, je vous prie de le croire; c'est un très-honnête père de famille que les caprices du hasard ont jeté un jour dans la politique et qui n'y a pas apporté une bien grande passion.

Il fallait bien de toute nécessité passer par le défilé de cette parenthèse pour revenir aux derniers moments de M. de Genoude.

Un jour, au milieu de nos orages, l'huissier ouvre la porte de la Tribune ; — un vieillard paraît ; — c'était l'homme à la plume de Passy, l'irréconciliable forgeron du suffrage universel ; mais on ne pouvait s'empêcher de dire de lui ce que Laocoon avait dit d'Hector qu'il avait vu dans un rêve : « Comme il est changé ! » — Cette phrase terrible, on ne la prononce pas des lèvres ;

hélas! on est bien plus cruel, on la laisse éclater dans les yeux, dans le geste, dans tout le jeu de la physionomie, mais surtout dans l'expression d'un étonnement soudain qui signifie : « Je vous ai vu, il y a trois mois, » plein de vie, et je n'ai plus devant moi qu'un spectre. » — Il y avait, non trois mois, mais neuf que j'avais rencontré l'infatigable rédacteur en chef de la *Gazette de France* au palais du Luxembourg, en descendant le grand escalier de la Chambre des pairs ; c'était à l'époque où finissait ce dramatique procès des mines de Gouhenans, qui était un premier tintement de cloche pour l'agonie de la royauté. En ce temps-là, le polémiste était encore droit sur ses jambes ; il marchait sans l'aide du bras d'un autre ; il ne ressentait pas les premières atteintes de cette angine qui est le prélude sinistre de tant d'autres maladies; il se croyait fort, presque invulnérable. A cette même époque, on venait à peine de voir condamner des familiers, d'anciens ministres et des amis du Roi. Un grand crime, l'affaire Praslin, paraissait déjà planer en l'air, plus sombre qu'une tragédie grecque. — « Eh bien, disait M. de Genoude, après avoir cité le mot de Tacite sur les quinze ans, grand espace de temps, durée d'un règne. « Eh bien, » voilà le commencement de la fin. Ils n'en ont plus » pour longtemps. »

Il disait cela, le pauvre astrologue qui se flattait de lire dans les astres et qui ne voyait pas que ses pieds étaient déjà sur la marge du puits; il disait cela, et,

comme l'écrit Burns, le poëte écossais, il ne savait pas que son suaire à lui-même était cueilli, roué, filé, tissé, et peut-être tout prêt. Les événements s'avançaient pareils à ces trois Furies de la légende, qui font un si grand bruit en l'air, et qui ne doivent laisser aucun repos à l'oreille ni à l'œil du spectateur. Vous savez l'hiver de 1847 à 1848. Par un étrange phénomène, il s'était annoncé par des coups de tonnerre. La révolution éclate. Il faut parler, veiller, écrire, gourmander, aiguillonner, ralentir, se multiplier : l'angine paraît. Après l'angine, une consomption abdominale. Les traits du visage s'appauvrissent, le sang est décoloré; il survient une perte d'appétit et, par suite, de l'amaigrissement. — A tout cela vient se joindre la défaite électorale; M. de Genoude, ô ironie ! n'est pas élu, même dans le Midi exubérant où il a semé à profusion depuis dix-huit années la théorie que portent en eux les trois grands mots de Passy : le suffrage universel. — Nous autres feuillistes, nous nous imaginons naïvement que les cent lignes de journal que nous écrivons chaque jour vont germer, fleurir et fructifier dans la caboche si facile des masses. Beaucoup sont très-fiers d'un peu de style et de quelques idées hardies heureusement exprimées. Les trois quarts croient que leur seule signature est armée d'un prestige vainqueur. Vienne un mouvement populaire, le plus vain comprend que sa gloire s'en va en fumée. — Têtes couronnées d'auréoles, on ne sait plus qui vous êtes; — le club est ouvert, c'est un avocat de village,

figuier stérile, mais grand moulin à paroles, qui a retenu toutes vos belles phrases, qui les récite devant vous, comme étant siennes, et qui se fait applaudir à votre barbe, — pendant que vous vous morfondez au milieu de la foule.

Mon Dieu ! M. de Genoude, qui n'était pourtant pas un sot, a vu se réaliser pour lui cette reproduction de la fable de La Fontaine : *le Renard et le Corbeau.* — Cette déconvenue a-t-elle été pour quelque chose dans son mal ou du moins dans l'aggravation de son mal ? Entre nous, je serais assez tenté à le supposer. Qu'on y songe : cela devait être bien dur d'avoir été pour le suffrage universel triomphant une sorte de Précurseur et de se voir abandonné par lui. — On a gagné la jaunisse pour moins que cela. — Le jour dont je parle, M. de Genoude, tristement accoudé sur un des rebords de la Tribune des Journalistes, disait d'une voix déjà mal sonnante : « Je suis comme Moïse ; — j'aurai entrevu, — » de loin, — la Terre Promise, mais je serai mort au » moment d'y mettre le pied. » Paroles douloureuses et qui devaient promptement se réaliser.

Ainsi la maladie s'était emparée de l'écrivain ; — elle ne devait plus lâcher sa proie. On convoquait les grands médecins (il y en a qui croient encore aux grands médecins !), on interpellait donc l'Art et la Science, et la Science et l'Art chantèrent leur simpiternelle complainte : « Du repos, des viandes noires, du vin de » Bordeaux. » — L'estomac ne voulait pas travailler. —

« Eh bien, du bouillon de poulet, du vin mouillé, des » œufs à la coque. » — L'affaiblissement redoublait. — « Un air balsamique ! du soleil ! du soleil ! Qu'on mène » le malade à Hyères ou sous les orangers de Nice. » — On ne sait que trop ce que cela signifie ; cela veut dire qu'il n'y a plus de remède.

Le journaliste est mort, et comme si rien ne devait le consoler à ses derniers moments, indépendamment de ses plus beaux rêves politiques déçus, il a eu à endosser mille chagrins bien faits pour torturer une âme généreuse. — Son nom était presque oublié, — la fortune conquise par trente ans de travail s'en était allée au vent de la persécution ; — ses adversaires de la veille réglaient la marche de ses amis et de son parti ; ses deux fils, vieillis avant l'âge, mouraient ou allaient mourir. Quel regard imprégné de tristesse et de désenchantement l'athlète cent fois brisé en une heure n'a-t-il pas dû projeter sur la vie qu'il allait quitter !

En tout, M. de Genoude aura été une grande anomalie sociale. Enfant du peuple, fils d'un cafetier, il a voulu devenir gentilhomme et un roi lui a donné le privilége de mettre un de devant son nom. Écrivain de distinction, il a fait dans le monde beaucoup de bruit, mais un bruit infécond pour les autres et pour lui-même, puisqu'il n'a pas laissé d'œuvre qui lui ait survécu. Fils de ses efforts, il avait, par un labeur opiniâtre, amassé de quoi s'acheter un château historique, allongé d'un beau parc, étayé sur la richesse ; mais, avant de des-

cendre dans la tombe, il a pu voir que son opulence avait pris les devants. Il s'était marié et était devenu veuf, il avait souhaité d'être prêtre, mais prêtre comme on ne l'est pas, c'est-à-dire avec de la famille, avec l'attirail mondain d'un journal, dégagé du soin de porter la soutane et exonéré du devoir de dire la messe. — Royaliste, il ne se sentait à l'aise qu'avec les gens qui n'étaient point de son parti. — N'ayant pas le don de la parole, il ne cherchait qu'à être représentant du peuple, homme de tribune, orateur écouté, et, bien entendu, il n'y est jamais parvenu. Enfin, à l'aide de son journal, très-courageux et très-vigilant, il avait cent fois appelé, attiré et fait éclore la révolution du 24 février, et cette révolution ne le connaissant pas, l'âpreté des temps nouveaux devait, concurremment avec l'ingratitude de ses amis, contribuer à le faire mourir.

M. de Genoude était du pays de Mounier, de Barnave et de Stendhal (H. Beyle), l'auteur *de Rouge et Noir*.

On vient de le voir, l'abbé de Genoude était un écrivain fatidique. L'espèce a toujours abondé chez nous, depuis Nostradamus jusqu'à M. Eugène Bareste, son arrière-petit-fils. Il est à remarquer toutefois que les journalistes de la presse blanche ont plus particulièrement semé la graine de ces faiseurs de centuries. Sur la fin du règne de Louis XVI, on les comptait déjà par dizaines. Depuis 1815, ils ont pullulé. Les dix ou douze faux dauphins, qui ont tour à tour comparu devant la Cour d'assises, étaient d'ordinaire précédés d'un prophète, qui

interpellait les contemporains en s'écriant : « Voilà le » vrai Louis XVII. Malheur à cette génération, s'il arrive » qu'elle le méconnaisse! » On n'a pas oublié la persistance de M. le comte Sosthènes de La Rochefoucauld (duc de La Rochefoucauld-Doudeauville) à pronostiquer l'intronisation de M. le comte de Richemond. Je parle des dix dernières années de la monarchie de 1830. Sous le titre de : *La Justice* un journal spécial avait même été fondé à l'effet de vaticiner chaque matin le brillant avenir du prince méconnu. Quand cette feuille est morte d'inanition, après le procès du prétendant, on l'a remplacée par une autre intitulée : *Le Véridique,* cahier mensuel, tout parsemé de versets terribles.

Si je ne me trompe, le comte Sosthènes de La Rochefoucauld était un des collaborateurs assidus de la *Gazette de France*. Dans le vieil organe du droit national, comme il aime encore à se nommer, on a toujours eu un grand faible pour l'art des devins. Sous ce rapport, M. l'abbé de Genoude était passé maître. J'ai déjà dit par le menu l'histoire de sa plume de Passy, qu'il taillait tout en lorgnant la première revue que Louis-Philippe passait en 1830, sur l'échiquier du Champ-de-Mars : *Roi citoyen, cette plume te renversera.* —Le même système de chiromancie politique était placé fort avant dans les sympathies de la plupart des écrivains qui coopéraient à son œuvre.

Parmi les quatre ou cinq coadjuteurs de M. de Genoude, il n'est que juste de nommer un intrépide arti-

san d'entre-filets. Je veux parler de M. Charles de Beauregard. Après 1848, au temps où il venait se montrer, à de rares intervalles, au Palais-Bourbon, c'était un vieillard déjà usé par l'âge et par le travail, le chef branlant, le dos un peu courbé vers la terre, le pas tardif. On ne pouvait le voir sans songer immédiatement à ce que les rhétoriciens appellent l'antiphrase : M. de Beauregard n'avait pas un beau regard, tout au contraire. Aussi, des besicles à branches d'argent défendaient-elles son œil un peu torve contre toute ironie un peu indiscrète. Était-ce d'ailleurs à cause de la faiblesse de sa vue qu'il était toujours mené en laisse par un épagneul aux longues oreilles? Je ne saurais le dire; mais l'épagneul était aussi inséparable du journaliste que Thésée de Pirithoüs, qu'Oreste de Pylade, que Nisus d'Euryale, que Cicéron de Pomponius Atticus, ou que M. Duvert de M. Luzanne. Au palais, on remisait le chien, très-docile, au milieu des cannes et des manteaux, ou bien on le plaçait pendant un discours ou deux, au fond de quelque placard. Plus d'une fois il a trouvé les harangues un peu longues. En chien bien élevé, il n'a jamais murmuré. Comme son maître, il a aimé les lettres et la tribune. — Ces races s'en vont!

Tailler une plume d'oie (la plume de fer lui agaçait les nerfs), couper une demi-main de papier blanc en petits carrés, dessécher une écritoire, imaginer deux cents lignes sur le fait du jour, amuser, analyser, défendre, répliquer, telle était la tâche quotidienne de

M. Charles de Beauregard. Ce type du vieux journaliste ne faisant que du journal devient de plus en plus rare. La polémique courante était son unique souci. Pour rien au monde il n'aurait sacrifié au Moloch du vaudeville ni au Mammon du roman. La seule chose un peu étendue à laquelle il ait prêté les mains a été une longue série de lettres à l'adresse de Louis-Philippe, *Lettres de la Voisine au Voisin.* La Voisine, vous le devinez, c'était la *Gazette de France*, qui résidait alors dans cette rue du Doyenné, petite Cour des Miracles du quartier du Louvre, illustrée par le séjour de Gérard de Nerval, d'Édouard Ourliac et de quatre ou cinq autres bohêmes de l'art et de la poésie. Tout le monde a lu ces monologues épistolaires, flèches empennées, vives, rapides, acérées, aiguës, impitoyables, et qui ont fait souvent de sanglantes blessures au cœur du vieux prince. Mais, chose bizarre, qui confirme ce que je dis en commençant, la Voisine ne pouvait s'empêcher de terminer sa mission par une prophétie, variée dans la forme, toujours la même dans le fond : — *Voisin, vous ne m'aurez pas toujours pour voisine. Hélas! vous déménagerez de force un de ces quatre matins!* Ce thème a été répété invariablement pendant dix-huit années consécutives, jusqu'à l'heure fatale du déménagement forcé.

Une fois ou deux, par hasard, il m'a été donné de voir M. Charles de Beauregard dans les bureaux de la *Gazette de France*, jetant ses pattes de mouches sur ses feuilles volantes. Rien de plus curieux que ce spectacle.

On avait donné à l'écrivain une table de petite dimension, mais exclusivement consacrée à son bagage de Notes, de Brochures, de Journaux et de Correspondances. L'inévitable épagneul, mélancoliquement attaché à l'un des quatre pieds du meuble, se couchait d'un air résigné ou plongeait son museau jaune dans une corbeille à rognures. — *Il a l'air de manger de la prose*, disais-je. — *Il en mange effectivement, monsieur, mais de la prose bien pensante. Si c'était de la prose révolutionnaire, ça l'étranglerait.* — Tout en causant, le journaliste allait son train, poussant sa plume d'une main tremblante. Mon Dieu, tout tremblait en lui, la main, la tête, l'œil, tout, hormis la pensée sans doute. — Cent lignes étaient improvisées en vingt minutes.

Dans ces cent lignes, je le parierais, l'amour de la prophétie se révélait sans cesse avec une constante ténacité. Prophétiser contre la branche cadette était devenu pour le rédacteur de la *Gazette de France* une habitude si opiniâtre qu'elle survivait même à la chute du roi des barricades. — En 1853, très peu de temps avant sa mort, le vieux polémiste revenait encore et comme malgré lui à ce vieux refrain des dix-huit ans. Cela se retrouvait même dans le caractère intime de sa causerie. Il mettait la prophétie dans ses apostrophes ; il la faisait entrer dans ses anecdotes. — Voilà, par exemple, ce qu'il racontait à H***.

« C'était vers 1840. Un jour du mois de juillet, je

» rencontrais sur le boulevard des Capucines, le géné-
» ral F..., aide-de-camp de Louis-Philippe : je l'avais
» connu dans ma jeunesse. Nous nous mîmes à parler
» *peri politicon,* comme dit Aristote. Entre gens qui
» savent vivre, cela se passe poliment, bien qu'on dif-
» fère d'avis. Nous étions arrivés à la hauteur de la rue
» Neuve-Saint-Augustin, lorqu'un homme, ayant la che-
» mise débraillée, avec les manches retroussées, laissant
» voir sa poitrine velue, et noir comme un cyclope, sort
» du cabaret des *Trois-Bornes* en chancelant, car il était
» ivre ; en descendant une marche, il perd l'équilibre,
» tombe et s'en vient rouler à nos pieds sur le boule-
» vard. F... le regarde avec un air railleur, et, se tour-
» nant vers moi, me dit : *Mon cher, voilà pourtant ce qui*
» *nous a mis sur le trône! — Eh bien! général,* lui répon-
» dis-je, *voilà ce qui vous en fera descendre.* — Et nous
» ne causâmes pas davantage.

» Que vous dirai-je? Je crois à la loi du talion. Elle
» s'est révélée d'une manière bien remarquable. Prison
» pour prison, échafaud pour échafaud, exil pour exil.
» N'était-ce pas dent pour dent et œil pour œil? Comme
» Louis XVI! comme le dauphin! comme Charles X! Je
» le disais à mon auguste voisin au temps de sa prospé-
» rité : *laissez passer la justice de Dieu.* »

Je laisse de côté la prédiction (ces messieurs de la droite n'étaient pas les seuls à la faire) ; mais à propos de l'homme ivre, du cyclope roulant dans le ruisseau, il serait bien temps qu'on s'entendît enfin sur le mot et

sur l'idée du peuple. A l'époque de la première Constituante, dans l'intervalle d'une lutte oratoire, deux hommes illustres d'alors, Barnave et Cazalès, échangeaient là-dessus quelques paroles.

— « Vous autres, gens d'en haut, disait le premier, » vous affectez trop de confondre le peuple avec ce qui » n'est pas lui. Ici comme à Rome, il y a des grada- » tions : la plébécaille, la plèbe, le peuple, et en défi- » nitive, la nation. » — Pour toute réponse, Cazalès répliquait : « Vous avez raison. »

Incidemment, je dirai que rien ne saurait se comparer, pour l'énergie de l'expression, à la haine que faisait naître dans l'esprit du parti légitimiste la seule idée de ce gouvernement de juillet que M. le comte Molé appelait : « le jeune établissement de 1830. » Qui n'a présente à la mémoire l'apostrophe de l'auteur de *René* au successeur de Charles X : *Philippe! Philippe! vous avez volé une couronne sur le berceau d'un enfant!* — Après l'incarcération de madame la duchesse de Berri au fort de Blaye, le marquis de La Rochejaquelein, depuis sénateur, ne pouvait se défendre de s'écrier tout haut, en public : *C'est fini! c'est fini! Tout plutôt que ce Philippot!* — Un des plus beaux et des plus braves officiers de l'armée d'Afrique, le colonel d'Épinay, mort il y a dix-sept ans, causait un jour avec le duc d'Aumale : — *Monseigneur*, lui disait-il assez brusquement, *on peut s'entendre avec vous, et, ma foi, dans un moment pressant, je serais tout disposé à m'exposer*

pour votre personne ; mais quant à monsieur votre père, c'est autre chose. — Après la mort du duc d'Orléans, entraîné violemment par ses chevaux sur la route, non de Trézènes, mais de Neuilly, et fracassé pourtant comme Hippolyte, dans le récit de Théramène, un homme ordinairement doux, un ancien rédacteur du *Brid'Oison,* de *la France* et de *la Mode*, F. M. décédé il y a dix ans, rentrait chez lui, s'asseyait devant son bureau et jetait sur le papier ces mots : *Philippe, le sang versé par Louvel est vengé! Voilà le doigt de la colère divine!* — La lettre pliée et cachetée, il l'envoyait aux Tuileries avec cette suscription : *Au roi. — En main propre.*

C'est du fanatisme, dira-t-on; cela résulte de circonstances passagères; cela passe vite. Eh bien, non; ces frénésies sont de tous les temps. Au 24 février, j'ai vu dix ou douze hommes très-délicats, écrivains et artistes, royalistes et républicains, être en butte à une espèce de danse de Saint-Guy en apprenant la chute de la monarchie, et moi-même je cédais au même mouvement. — Sthendal appelle ces caprices la *furia francese.* — Seulement, plus tard, quand le bon sens envahit toutes les forces de la volonté, quand la calme raison se fait entendre, on s'étonne d'avoir pu se laisser aller à de tels emportements; mais toute passion politique ou religieuse est une cavale qui brise comme verre les freins d'acier ou de diamant qu'on entreprend de lui mettre. Blancs, Rouges et Bleus, de quelles colères irréfléchies

tous nos petits grands hommes ne nous ont-ils pas donné le spectacle, notamment depuis quinze années! Sous le rapport de l'intolérance, ils n'ont rien à se reprocher, je vous jure. Lorsque du sommet de l'histoire un esprit appliqué les voit à l'œuvre, il se rappelle involontairement un de ces apophthegmes connus dans la science sous le nom de *Nombres d'or* de Pythagore : — *Si tu veux voir des monstres, ne va pas en Afrique: voyage chez un peuple en révolution.*

Beaucoup d'autres écrivains de la couleur de M. Ch. de Beauregard se sont évertués à prédire «les choses qui viendront. » Un honorable historien, d'une autre cocarde, mon ami Charles Romey, a rassemblé dans un intéressant opuscule plusieurs passages des œuvres d'un des grands esprits de ce temps. La brochure a paru au lendemain de 1848, sous le titre de : *Chateaubriand, prophète.* Tous les jours on pouvait lire dans *l'Univers*. « Voici ce qu'a prédit M. de Maistre. » — Un fougueux critique du *Nain Jaune*, M. J. Barbey d'Aurevilly, a publié jadis, dans une feuille légitimiste, de longs articles où Chateaubriand, de Maistre et Lamennais sont présentés comme les Isaïe de la société actuelle. (Voir les *Prophètes du passé*.)

IV

De quelques prédictions de Voltaire, en 1765. — Le marquis de La Gervaisais. — Un roman d'amour sous l'ancien régime. — Mademoiselle de Bourbon. — *Un prophète inconnu* et M. Damas-Hinard. — On trouve moyen de tout prédire. — La première brochure. — Démophile. — Mariage de M. de la Gervaisais. — Encore la princesse de Bourbon. — Rapport à Napoléon. — Séjour à Versailles. — Reproches aux amis. — L'oligarchie de 1830. — Les prédictions. — Contre les Économistes. — Dernier amour. — Maria Stella.

Mais quoi donc! tirer l'horoscope d'un règne ou déduire les conséquences probables d'un fait, cela s'est fait de tout temps, surtout à la veille de 1789. — En 1765, Voltaire écrivait à d'Alembert : « Le monde se » déniaise furieusement. Une grande révolution dans » les esprits s'annonce de tous côtés. » Un peu avant, il mandait au marquis de Chauvelin : « Tout ce que

« je vois jette les semences d'une révolution qui arri-
» vera immanquablement, et dont je n'aurai pas le
» plaisir d'être le témoin. On éclatera à la première oc-
» casion, et ce sera un beau tapage ! » —Il écrivait cela, Voltaire, et il ne se croyait pas prophète pour si peu.
« En vous disant ces choses, je ne suis, notez-le bien,
» qu'un enfonceur de portes ouvertes : je vois tout ce
» que chacun voit; voilà tout. »

Mais des derniers jours de Voltaire aux premières années du règne de Louis-Philippe, sur le long parcours de la fin de l'ancien régime, de la première République, du Consulat, du premier Empire, des Cent-Jours, des deux Restaurations et de la monarchie de Juillet, il a existé un homme, un Breton de la Bretagne bretonnante, un marquis d'une vraie souche nobiliaire, soldat, cavalier d'amour, rêveur, philosophe, écrivain, économiste, qui a rempli notre France d'un amas énorme de prophéties. Ni la sybille de Cumes, ni le devin Tirésias, ni la pythonisse de Delphes, ni les prêtresses, ni les druidesses, ni les devineresses, ni les tireuses de cartes, ni mademoiselle Lenormant, ni les somnambules lucides, ni l'astrologie, ni les tables tournantes, ni les esprits frappeurs, ni l'éternel marc de café, ni aucune force humaine, ni Henri Delaage, et son hydroscopie, ni les petits diables qui sautillent, dit-on, sur la flamme folle et vacillante des bougies, n'ont jamais pronostiqué le quart de ce qu'a prédit le marquis Nicolas-Louis-Marie Magon de La Gervaisais

de l'ancienne et illustre famille des Labourdonnaye-Montluc.

Durant cinquante-cinq ans, sans s'arrêter, il a fait le métier de prophète. Un jour, on l'a vu sortir des landes de la Bretagne; il venait à la cour de Louis XVI. Pareil à Amos, l'un des bergers de Thécué, il disait presque au roi : « Je ne suis ni prophète, ni fils de prophète; » mais je mène paître les bœufs, et je me nourris de » mûres sauvages et du fruit des sycomores. Le Sei- » gneur m'a pris lorsque je menais mes bêtes, et il m'a » dit : *Allez et parlez comme mon prophète à mon peu- » ple d'Israël.* » — Comme ce même Amos, il a parlé aux grands, aux petits, aux peuples, aux princes, aux prêtres, aux puissants, et tous ont fait la sourde oreille.

Plus de trois cents brochures fatidiques ont été publiées par lui, sous son nom. — Hélas! les prophètes ne prêchent plus à l'ombre des figuiers comme Ézéchiel ni sur la marge d'un fleuve frangée d'argent comme Daniel : ils font de la *copie*, ils publient des feuilles à couverture ventre-de-biche. — On a calculé que les œuvres du marquis de La Gervaisais, réunies, formeraient au moins vingt-cinq volumes in-octavo; mais, par malheur, tout est éparpillé à la rose des vents : la collection complète des Prédictions, Jugements et Conseils n'existe, je crois, nulle part. La plus complète serait celle de la Bibliothèque impériale, mais très-peu de chercheurs pourraient en approcher.

De cette masse énorme de prose, on a fait pourtant

un *Épitome*; c'est un résumé de 147 pages et conséquemment très-succinct, mutilé, trop concis. Tel qu'il est, il a encore assez de volume pour donner une idée exacte de ce gentilhomme, tête inspirée, selon les uns ; excentrique, suivant les autres.

Avant d'être prophète, dans les heures de sa jeunesse, le marquis de La Gervaisais a été le héros d'un roman d'amour assez ignoré : il a aimé la dernière princesse du sang des Condé et il a été aimé d'elle. Je ne sais pas de plus belle ni de plus touchante histoire.

Dès ce début, j'ai besoin de déclarer que, pour mener à bonne fin cette Étude, j'ai été puissamment aidé non-seulement par les œuvres du Prophète, mais encore par un opuscule fort rare que M. Damas-Hinard a fait paraître, il y a six ans. Un peu plus tard, j'aurai à parler d'une communication non moins curieuse que je dois à la bienveillance de madame O... C..., femme d'élite et esprit délicat, qui a vécu dans l'intimité du marquis.

Saint-Servan, où il naquit, en 1765, est, comme on sait, dans le voisinage de Saint-Malo. Là commence la Bretagne militante. C'est par là qu'a vécu et souffert La Chalotais. Sur ces mêmes grèves, toujours pleines d'harmonies poétiques, devaient apparaître, peu d'années après, Chateaubriand, Lamennais, Bernard (de Rennes), Emile Souvestre, Edouard Turquéty et tant d'autres organisations littéraires. La terre y est pauvre, la mer toujours tourmentée. Le paysage, presque nu, mais plein de grandeur, y pousse incessamment à la rêverie.

On dit que les vieilles Fois s'en vont de partout, mais elles ont conservé un dernier refuge sur ce sol qui ne se lasse pas d'aimer les grandes lyres et les épées héroïques, à travers ces landes, où le nom de Beaumanoir n'est pas moins neuf dans la mémoire du peuple que celui du chantre des *Martyrs*.

Quinze ans encore avant la grande guerre des Bleus et des Blancs, tout le pays était parsemé de petites gentilhommières auxquelles on donnait communément le nom de châteaux. Une maison à deux étages, exhaussée d'un perron ; — une petite cour, qui portait au fronton de sa porte cochère un écusson naïvement brodé dans la pierre ; — un pigeonnier et une écurie, voilà le manoir breton. Il n'y avait rien de plus dans ce nid de petits seigneurs terriens, si semblables en tout aux lairds de Walter Scott. — Dans la résidence où le jeune marquis de La Gervaisais passait ses premières années, il se trouvait une ample bibliothèque. On ne sait pas assez que, sur la fin du dix-huitième siècle, les livres étaient les hôtes préférés des demeures aristocratiques. Par exemple, les cent cinquante premiers souscripteurs à l'Encyclopédie étaient des nobles du temps. En tête de la liste, on aperçoit deux noms, celui de la favorite du roi et celui du premier ministre. — Pour en revenir au marquis, tous les ans, aux vacances, en revenant du collége, il se mettait de planton dans la bibliothèque et il n'en sortait plus. Passionné pour l'étude, il dévorait indistinctement tout ce qu'elle renfermait, sans en ex-

cepter, bien entendu, les ouvrages si friands des philosophes du jour. — Jean-Jacques Rousseau était en pleine vogue. Point de page de lui qui ne fût tenue pour un oracle. L'enfant le lisait et le relisait. On verra par la suite combien cette habitude avait exercé d'influence sur son esprit.

C'était en vain que les Nestors prévoyaient une prochaine tourmente; c'était inutilement que Louis XV, cette copie réduite de Sardanapale, avait dit en parlant de l'ancien régime : *Cela durera toujours bien autant que moi ;* on ne pouvait pas se décider à vivre en serre chaude; on se laissait le temps d'être jeune. Par sa naissance, M. de La Gervaisais était destiné à être soldat. A vingt ans, il entrait en qualité de lieutenant dans les carabiniers de Monsieur (depuis Louis XVIII). C'était à peu près dans le même temps qu'André Chénier occupait une position semblable.

Je n'ai pas à m'étendre sur la vie de garnison telle qu'elle se comportait à cette époque-là. Les petits peintres mignards d'alors nous ont laissé de charmantes esquisses qui suffisent et au delà à ce qu'on aurait à dire à ce sujet. — Mais, chose bizarre, au moment même où j'écris ces lignes, j'ai près de moi un numéro du *Journal de Monsieur,* par l'abbé Royou, chapelain de l'ordre de Saint-Lazare, à la date de 1782. — Dans le cours d'un article sur Voisenon, autre abbé pour rire, le journaliste y dit, en parlant d'un officier de province : « Ce qu'il fait d'un bout de l'année à l'au-

» tre? Il fait sa toilette, il fait des vers pour l'*Almanach*
» *des Muses*, il fait de la tapisserie, il fait l'amour. »
La tapisserie exceptée, le jeune marquis n'avait pas d'autre existence. Il « faisait l'amour » surtout. A quoi aurait-on pu mieux dépenser son temps dans les carabiniers de Monsieur?

Dans la province, je ne sais laquelle, où il frisait sa moustache naissante, il s'était laissé prendre aux beaux airs d'une coquette. L'apprentissage était dur pour un esprit imprégné de la phraséologie sentimentale de Jean-Jacques Rousseau. Chacun des caprices de la dame *mettait son cœur à la torture.* — « Mais, dit M. Damas-
» Hinard, le sort réservait à ses ennuis un glorieux dé-
» dommagement. Le jeune officier, assez maladroit, à
» ce qu'il paraît, aux exercices du corps, ayant eu le
» bonheur de se fouler le pied en tombant de cheval,
» obtint un congé et, sur l'avis des médecins, se rendit
» aux eaux thermales d'une petite ville du Bourbon-
» nais. » — Une ordonnance de médecin, il n'en fallut pas davantage pour rompre une liaison.

Cela se passait au printemps de 1786; avril était tout en fleurs; M. de La Gervaisais, ayant rejeté une passion indigne, se sentait renaître. — « Je ne veux plus aimer aucune femme, » disait-il, en frappant ses bottes à revers de sa cravache. — Il allait être épris d'une nouvelle venue, et pour toute sa vie, ou à peu près.

Cet incident touche de près à ce qu'on appelle la grande histoire. Il y avait à peine dix jours que le mar-

quis cherchait à guérir de front la foulure de son pied et la blessure de son cœur, quand le prince de Condé vint aux eaux. Il n'y était pas venu seul. Il amenait avec lui la princesse Louise-Adélaïde de Bourbon, sa fille. Bien qu'elle n'eût plus quinze ans, comme elle le dit elle-même quelque part, mademoiselle de Bourbon était grande et de la figure la plus aimable. Mais la fierté héréditaire de sa famille n'éclatait pas sur son front. Les qualités exquises de la princesse étaient difficiles à pénétrer. — Mademoiselle de Bourbon, privée de sa mère presque en naissant, avait passé son enfance et sa jeunesse au couvent de Beaumont-les-Tours, et, en quittant cette retraite, elle en avait rapporté dans le monde, non-seulement la modestie, mais encore la réserve craintive d'une blanche colombe échappée du cloître.

Parmi les buveurs d'eau, on prêtait à la fille des Condé un caractère sauvage et même un peu farouche. — « Me présenterai-je à cette tigresse d'Hyrcanie?... » pensait M. de La Gervaisais. — Attiré par un secret aimant, il demanda à être introduit auprès du prince; il y vit mademoiselle de Bourbon et l'adora. De son côté, la princesse ne pouvait remarquer sans quelque bienveillance ce jeune officier breton, si peu pareil aux éventés et aux libertins de la cour. Il avait le cœur si agreste et les manières si polies! Il manifestait un trouble si flatteur à la vue de celle qu'il aimait! Un jour, il eut ses entrées chez le prince; — un autre jour, grâce à la

liberté qu'autorisait le séjour des eaux, on lui donna la permission d'accompagner la princesse dans ses promenades. (Il n'était plus question de la foulure, cela se devine.) Ils allaient donc ensemble dans la ville et hors de la ville, le marquis se tenant presque toujours chapeau bas.

Ainsi, tout en marchant sur les sentiers verts, le long des gorges ou sur la lisière des bois, ce timide Amadis ne pouvait s'empêcher de mesurer des yeux la distance qui le séparait de celle dont il devenait le cavalier servant. Pour bien comprendre cette situation, il faut se rappeler la vieille France, ses mœurs, ses lois, ses préjugés. Si amoureux qu'il fût, le lieutenant n'osait envoyer ses soupirs qu'aux nuages qui passaient ou à la brise qui soulevait les longs cheveux de sa brillante Chimène. Aimer une princesse d'une si grande famille pouvait passer alors pour une témérité coupable. C'était chaque jour pour M. de La Gervaisais le cri que Victor Hugo a placé sur les tremblantes lèvres de Ruy-Blas, si épris de la blonde reine d'Espagne :

.... Un ver amoureux d'une étoile.

Pour un mince officier des carabiniers de Monsieur, il y avait là-dedans un péril de toutes les heures. Une lettre de cachet, marquée d'un sceau de cire verte, pouvait faire lever tout à coup le pont de bois de la Bastille ou bien ouvrir le fort mystérieux de Pignerol.

Il est vrai que la crainte de la prison ou de la mort n'aurait rien changé à l'amour du jeune Breton; mais ne plus voir mademoiselle de Bourbon, même de loin, était une conjecture à laquelle il ne pouvait se faire. Est-ce pour cela que cet amour n'a été qu'un petit roman en l'air? Est-ce à cause d'une disposition naturelle des deux amants que cette tendresse n'est pas allée au-delà d'un petit voyage dans l'éther? On ne sait pas au juste. En revenant de leurs courses, chargés de violettes et de pervenches, ils se disaient mille mots tendres. *Verba et voces!* Ce n'étaient que des mots! Une fois pourtant, à la déclivité d'une montagne, sur le bord d'une ravine, quand ils ne pouvaient être vus ni entendus d'âme qui vive, la princesse lui dit d'une voix émue : — « Marquis, j'éprouve un grand dédain pour » les vanités du monde : je ressens le dégoût le plus » profond pour les grandeurs. » — Le lieutenant comprit dès lors qu'il était aimé.

Dès ce moment, ils se mettent de concert à dessiner leur avenir sur des rêves. C'est comme cela depuis que le premier homme a rencontré la première femme. — Ils n'entrevoyaient pas le serpent caché sous l'herbe. — Combinant *Estelle et Némorin* avec Julie et Saint-Preux, ils se construisaient un bonheur facile, le château de cartes que chacun doit faire. C'était d'abord un mariage régulier, religieux, qui ne fît pas trop jaser les gazettes, mais un mariage de la main gauche. Hélas! l'histoire de Lauzun ne pouvait recommencer tous les jours! On

s'exilerait dans un nid, loin des villes. Il s'agissait, non de Chantilly, si royal, mais d'une humble maison, sous les pampres, entourée de vignes, de trembles et de haies de jasmin. Le marquis sentait une larme de joie se suspendre à ses longs cils. Cinquante ans avant M. Scribe, il s'écriait comme l'affiche du Gymnase : *Une chaumière et son cœur!*

En attendant, le temps fixé pour résider aux eaux venait de s'écouler. Il fallait se séparer. Une seule chose put adoucir pour M. de La Gervaisais l'amertume de ce moment. En montant en berline, la princesse, se penchant à son oreille, lui dit : — « Monsieur le marquis, » donnez-moi de vos nouvelles; je vous promets de » vous répondre. » — Mademoiselle de Bourbon était une femme épistolaire. Vous savez que le dix-huitième siècle en regorgeait. S'envoyer soixante lignes chaque jour, entre amis, même de l'un et de l'autre sexe, cela ne tirait pas à conséquence. On ne comprend plus ces mœurs au milieu du bourbier social où nous sommes.

Les *Lettres de mademoiselle de Bourbon*, écrites en 1786 et en 1787, forment un in-dix-huit qui a été publié en 1834, chez Renouard, par le mythique M. Ballanche. En les passant en revue, on croirait que la princesse a arraché une plume à l'aile d'un des anges de l'Albane pour faire cette correspondance. Tout y est vaporeux, céleste, ascétique, séraphique; tous les alinéas y flamboient sous des ardeurs qui ne sont pas de ce monde.

— J'avoue que cela m'a paru contraster assez vivement avec cette époque où Denis Diderot racontait à mademoiselle Voland ce qui se passait chez le baron d'Holbach, et où Louvet de Couvray matérialisait le plus possible les sentiments tendres en faisant paraître *Faublas.*
— Ce n'est pas un rapprochement que j'entends faire, c'est une dissonance que je veux noter.

Au reçu de ces épîtres, si brûlantes et si chastes, M. de La Gervaisais avait beau faire, il sentait se révolter ses vingt-deux ans. Comme il s'était nourri de mythologie grecque au collége, il n'était chrétien que par échappées. Tout ce bonheur paradisiaque, cette félicité d'anges, ces guirlandes de Trônes et de Séraphins n'empèchaient pas sa mémoire d'invoquer un peu d'ambroisie. Mais tout à coup un *post-scriptum* de la princesse, qui parlait des yeux bleus de la Vierge et de la candeur des lis, le faisait rentrer dans la soumission. — Il aimait pour l'amour comme certains joueurs bénévoles jouent pour l'honneur, — sans jamais mettre une fiche ni un jeton d'or sur le tapis.

Un incident dramatique devait cependant traverser cette idylle sacrée. Quand on parcourt ces lettres, on voit se dérouler cette soudaine péripétie. — Mademoiselle de Bourbon vivait à Paris, à Chantilly ou à Versailles, et M. de La Gervaisais se trouvait en garnison à Rennes. C'était bien loin! Afin de se rapprocher de la princesse, il témoigna le désir de quitter son régiment pour entrer dans les Gardes-Françaises, qui faisaient

leur service autour de la personne du roi, à Versailles ou à Paris. — « Venez ! » lui écrivait la princesse. — Le prince de Condé, consulté, avait consenti. Il n'ignorait pas les sentiments secrets de sa fille ; — mais, sûr d'elle, il ne redoutait rien.

Il y avait un autre obstacle, un autre opposant ; c'était le père de l'officier, le marquis de La Gervaisais, vieux gentilhomme, plein de sens et d'honneur, qui redoutait pour son fils des amours si disproportionnées ; mais le chevalier de la Bourdonnaye-Montluc, oncle maternel du soupirant, intervint comme c'était son devoir d'oncle pour son neveu, et l'officier vint. — Le rêve va se réaliser, — pensez-vous. — Non, les mauvaises langues n'y consentiront pas. Il y a à la cour quatre ou cinq duchesses d'antichambre, vipères en robes de soie, qui se mettent à faire des conjectures indignes. On était à la veille des grandes secousses. Les pamphlets pleuvaient, vers, prose, dessins, peintures à secret, satires de toute sorte. Mademoiselle de Bourbon eut peur. — « Partez ! retirez-vous ! » dit-elle au marquis. — Et il obéit. — Ce sacrifice avait touché la princesse. Elle rappelle le jeune officier ; mais bientôt, jugeant de sang-froid sa position et ses sentiments, elle craint de succomber. En pressant sa tête à deux mains, en pleurant à chaudes larmes, en s'imposant une constance héroïque comme une Condé devait le faire, elle formule une dernière lettre : *Adieu, marquis, nous ne nous reverrons plus.*

Il faut lire cette lettre pour entrer dans l'esprit d'une pareille situation. A chaque ligne, on y voit des mots tels que celui-ci : *Ah! ne me haïssez pas, mais ne m'aimez plus!* — On ne peut donner une idée de la douleur de M. de La Gervaisais. Il aimait la princesse d'un amour que ni le temps, ni l'absence ne devaient jamais altérer, et qui, cinquante ans encore après, était resté comme aux jours de sa jeunesse, la première pensée et le premier sentiment sérieux de sa vie. — A la suite de dénouements semblables, on se tuait beaucoup alors, — dans les romans. — Saint-Preux allait faire naître Werther. Mais le pauvre marquis voulait vivre encore. Ayant donné sa démission, il se mettait à parcourir la Suisse à pied. Dans ce temps-là, cette vieille Helvétie passait pour avoir des baumes invisibles qui cicatrisaient les blessures du cœur.

Mais sur ces rochers d'une république, une voix étrange résonne un beau matin à l'oreille du proscrit volontaire. La Révolution française fait entendre ses premiers vagissements. Adieu, souvenirs jetés à la pâquerette des lacs! Adieu, chansons des bergers écoutées sous des chalets! Le marquis coupe une branche de houx sur un mamelon des Alpes; il en fait un bâton de voyage et revient à Paris. A peine entré, il voit Camille Desmoulins mettre à son chapeau, en guise de cocarde, une feuille verte cueillie aux arbres du jardin du Palais-Royal. Il voit le peuple se précipiter sur les pas du tribun et démolir en deux heures la Bastille comme

un enfant mutin romprait en se jouant les parois d'un pâté de Chartres. Il voit les superbes d'hier trembler. Il voit à côté de lui, dans la foule, des centaines de nobles applaudir à cette renaissance de la patrie française; il voit et il coudoie le duc d'Orléans, le comte de Mirabeau, le marquis de La Fayette, le duc de Montmorency, le vicomte de Toulongeon, le prince de Poix, le comte de Crillon, le comte de Castellane, le duc de Liancourt, le marquis de Lusignan, le comte de Lévis, le marquis d'Aoust, le marquis de Rostaing, le marquis de Gaillon, le chevalier de Boufflers, le vicomte de Noailles, le comte de Mirepoix, le marquis de Montesquiou-Fezensac, les deux Lameth, le duc de Luynes, le marquis Dubois de Crancé; il voit cent autres gentilhommes applaudir à ce mouvement. Il voit Target, Mounier, Barnave, Le Chapelier, Bailly, Pétion, Rabaut Saint-Étienne, les deux Chénier, Louis David et mille autres bourgeois illustres aider à l'éclosion de cette ère nouvelle. Il a souffert cruellement du fait des disproportions sociales : il sent, malgré lui, son cœur remuer aux mots que la foule murmure.

Il serait allé aussi loin que possible, il l'a écrit, s'il n'eût vu le peuple faire tout ce qu'il fallait pour se *dépopulariser*. On pend des hommes à la lanterne, — sans jugement. — On précipite des masses aveugles dans des excès, — et le jeune marquis recule d'effroi. En même temps, il apprend que mademoiselle de Bourbon vient de quitter la France avec son père et son frère, —

ils vont planter le drapeau blanc de l'autre côté du Rhin; ils vont dire aux Prussiens : « Prêtez-nous vos armes et marchez avec nous sur Paris. » Il entend des gentilshommes, plus royalistes que le roi, crier contre le roi et vouer sa tête à tous les périls. — Tant de crimes et tant de contradictions refoulent au fond de lui-même et son naissant amour pour le mouvement nouveau et ses vieilles faiblesses pour l'aristocratie, des entrailles de laquelle il est sorti. — Il prend une plume, il écrit la première de ses trois cents brochures.

Il est devenu prophète.

Le lendemain de la prise de la Bastille, en 1790, les amis incorrigibles du passé n'avaient pas la sagesse ni l'esprit de regarder leur défaite comme difinitive. Ils croyaient, hélas ! ils croient encore aujourd'hui qu'on peut supprimer un fait. Dans ces temps-là, un écrivain royaliste, une plume réactionnaire, comme on disait hier, faisait paraître une brochure qu'on répandait à profusion dans les quartiers populaires. Cela était intitulé : *Mes amis, voilà pourquoi tout va mal.* On s'adressait surtout à la misère, aux privations quotidiennes de la mansarde, à la faim, « mauvaise conseillère. » Qui avait composé ce pamphlet ? On l'a attribué à tour de rôle à Rivarol, à Peltier, à Champcenetz, les trois rédacteurs des *Actes des Apôtres;* on en a surchargé la mémoire de l'abbé Royou ; on en a accusé Du Rosoy. Au fond, peu importe. Tout allait mal parce qu'on avait aboli la dîme. Tout allait mal parce qu'un

homme du Tiers était désormais l'égal d'un homme à particule. Tout allait mal parce qu'on voulait mettre en pratique la devise de Philippe de Commines : *Celui qui ne travaille pas ne doit pas manger.* — Royaliste issu d'une vieille souche nobiliaire, le marquis de La Gervaisais ne pouvait taire son indignation à la lecture de ce manifeste. Dans la semaine même, il y répondait par un petit ouvrage, également anonyme, qu'il intitula : *Mes amis, voici comment tout irait bien.* Dans cet écrit, il prend son rôle de médiateur entre les monarchistes obstinés et les amis trop ardents de la Révolution. Il essaie de persuader aux royalistes que leur opposition maladroite sera infailliblement fatale à la cause qu'ils défendent. Il cherche à convaincre les autres que leurs prétentions exagérées, loin de servir les idées nouvelles, auront pour résultat immanquable de les déshonorer et de les perdre. Un médiateur ! un homme du juste-milieu ! un modéré ! Hé ! c'est toujours Laocoon, honni par les Troyens et piqué par les serpents de la déesse amie de Grecs ; c'est saint Jean prêchant dans le désert ; mieux que cela, c'est le grain de froment écrasé entre la meule et la base du moulin.

Cette première brochure du jeune marquis n'eut pas le moindre succès ; on n'en aimait ni la pensée, ni la formule. Le style est celui d'un officier peu habile à affiner des périodes. « J'ignore son nom, a écrit Rivarol, mais c'est un cancre : il a mis la syntaxe à la lanterne. » Dans ces temps-là comme aux jours où nous

sommes, on répondait à toute chose par une plaisanterie. Mal écrit, cet opuscule l'était; point de doute à cet égard; mais il renfermait de belles pages et des passages très-hardis. Dès ce moment, par exemple, le marquis se montrait, non démocrate, mais démophile, et il ne cessait pas de l'être.

Qu'on en juge.

« Ce malheureux peuple, tour à tour dévoué à l'oppression et à la » licence, avili sous l'une, plus vil encore au jour des flatteurs, al- » ternativement le martyr et l'instrument de l'ambition, toujours le » jouet des autres, est l'objet *unique* de ma pitié et de ma sollicitude. »

Mais la mode, pour les nobles, étant de passer la frontière, le marquis émigrait en Angleterre. Il y vécut deux ans. En 1794, on lui écrit de Saint-Servan qu'il doit revenir afin de rassembler les débris de la fortune paternelle. Il revient de plus en plus mûri par son voyage. Ici se place un épisode touchant de ses amours. En rompant avec lui, mademoiselle de Condé avait dit à ses proches : *Aussitôt que vous le pourrez, vous le marierez avec une femme digne de lui.* On lui faisait épouser une cousine. Hoche avait pacifié la Bretagne; les poëtes chantaient la vie des champs; le besoin du repos était partout. Voilà le marquis de La Gervaisais qui se fait agronome, poussant lui-même la charrue dans les landes, s'occupant de cheptel, greffant des arbres à fruit, amoureux des marcottes de fleurs, prenant goût à croiser des oiseaux. Durant vingt années,

il se faisait ainsi une existence de paysan des *Géorgiques*.

La princesse était-elle oubliée? Il n'y a pas lieu de le croire. Mais comme tous les membres de la maison de Bourbon, elle n'avait plus le loisir de rester à la même place. — Rois, princes, princesses, ils avaient beau s'écarter de la France, à chaque instant, le matin, en s'éveillant, ils apercevaient à l'horizon la flamme du drapeau tricolore. Quand ils se réfugiaient en Allemagne, Masséna et Kellermann apparaissaient. S'ils se sauvaient en Italie, toute une pléïade de généraux républicains s'y montrait. La princesse, qui s'était vouée à la vie religieuse, avait ainsi visité les cloîtres de plusieurs soleils; ceux des provinces rhénanes, ceux de la Suisse, ceux des États du pape, ceux de Naples. On lui criait, à peine arrivée : *Partez, voilà les Français!* Avec l'Empire, c'était bien autre chose; Bonaparte, pareil à un boulet de canon, « fracassait vingt trônes à la fois. » Où aller? Où ne pas aller? En définitive, la vestale catholique, vêtue d'une robe de bure, un rosaire au côté, dut mettre le pied en suppliante sur le sol de l'hérétique et dédaigneuse Angleterre, le dernier refuge de ceux de sa race. Habitant le comté de Norfolk, elle y passa vingt ans à prier, comme le marquis passa, à Saint-Servan, vingt ans à labourer.

Une fois, par extraordinaire, en 1811, M. de La Gervaisais interrompit sa vie rustique pour écrire un Rapport. Napoléon, sacré par un pape, ayant pour beau-père le chef de la maison des Hapsbourg, des

Altesses pour chambellans, de vieux ducs pour le servir à table, des légions de nobles pour tenir l'étrier à ses frères et sœurs ; Napoléon, qui venait de nommer son fils roi, dès la première minute de sa naissance, était cependant tendu toujours sur l'idée de la guerre. Le hobereau breton lui écrivait : *Sire, faites la paix ! Si vous brûlez une cartouche de plus, vous êtes perdu : c'est un paysan qui vous le dit.*

Monseigneur le ministre de la police, qui avait la prélibation de ces sortes d'envois, trouva, cela se conçoit, que cet écrit était l'œuvre d'un visionnaire. On jeta le Rapport parmi les paperasses à brûler et il n'en devait plus être question pour le moment.

Le marquis de La Gervaisais se remit à conduire aux champs ses petits bœufs roux et noirs.

En 1814, mademoiselle de Bourbon était rentrée une première fois à Paris. Expulsée par le 20 mars, elle y était revenue avec la seconde invasion, mais cette fois pour n'en plus sortir. Louis XVIII la nommait grande prieure du Temple sous le nom de Marie-Joseph de la Miséricorde. Dans le même temps, le marquis de La Gervaisais, quittant la Bretagne, venait résider à Versailles. Il éprouvait le besoin de respirer l'air des villes où il avait été heureux ; il voulait entrevoir, de loin, la princesse. Discret jusqu'à l'héroïsme, il ne confiait ses souvenirs à personne. Ce ne fut qu'en 1824, au moment où la recluse exhalait le dernier souffle, qu'il faisait paraître sa seconde brochure : *Une âme de Bourbon.*

Mais dès ce moment-là aussi la monomanie des opuscules politiques se mettait à souffler sur lui. N'ayant plus de charrue à diriger, tourmenté du besoin d'agir, altéré de célébrité, il ne faisait plus qu'écrire. J'ai déjà parlé de l'énorme bagage de ses Œuvres complètes. Il s'est pourtant mis à publier ses vingt-cinq volumes à cinquante-neuf ans ! Mon Dieu ! c'était neuf ans de plus que Francaleu, le poëte de la *Métromanie !* Mais après plus de trente années, le reproche de Rivarol n'avait rien perdu de sa force, et le marquis le reconnaissait le premier. — *Ah ! il faudrait une autre plume !* s'écriait-il avec tristesse, expliquant à ceux qui l'entouraient pourquoi il n'obtenait aucun succès.

En 1827 comme en 1790, il interpelle ses amis les royalistes, et il se montre impitoyable pour eux. Dans sa colère, il les accuse de s'aveugler à plaisir. Jean-Paul Richter, un grand penseur allemand, écrit d'eux : « Il » existe en France une tribu d'endormis pour lesquels » le temps ne marche jamais. » Un satiriste de nos jours, H. Beyle, avait dit à son tour : « Ils sont ren» fermés dans leurs châteaux et dans leurs idées comme » Robinson Crusoë dans son île. » Le marquis de La Gervaisais ne les raillait pas ; il les blâmait, il leur disait :

« Qui ne voit comment la cause royale a été compromise, a été » perdue à jamais, peut-être, par la vanité, par l'immoralité et la dé» loyauté de ses souteneurs ostensibles ? Qui ne voit comment, absor-

» bés du soin de flatter les passions du parti, ils ont irrité les pas-
» sions du parti adverse? De leur part, il y a sottise et forfait. »

Il s'adresse à M. de Villèle, et il le poursuit d'apostrophes que les écrivains libéraux n'avaient jamais hasardées. Il fait voir dans l'avenir de demain la révolution de juillet; il répète : *Mais quelle rage avez-vous donc toujours de vouloir refaire le passé ? Le passé est un casse-tête chinois dont les trois quarts des pièces ont été emportées par un vent d'orage !*

On le traite de fou, c'est l'usage ; on dit : « Chassez donc cet importun qui nous empêche de digérer ; » c'est encore plus l'usage.

Sans se décourager, il entasse brochures sur brochures comme de plus belle.

Charles X tombe : « Roi, j'avais prévu ta chute, » s'écrie M. de La Gervaisais. Voilà Louis-Philippe passant des pavés sur le trône. Le Breton salue naturellement le monarque par une brochure. « Vous avez fait choir » votre cousin. Un homme en blouse vous fera tomber.» Il s'attache à lui; il le prend de face et de profil ; il l'analyse dans sa personne et dans celle des siens ; il étudie les institutions nouvelles pour les trouver mauvaises; il ne lâche plus le système du juste-milieu, lui qui a été juste-milieu en 1790. C'est le taon de la déesse à la poursuite d'une rivale changée en vache. Il le pique, il le mord, il ne lui laisse ni paix ni trêve : *Tout cela sera emporté par le vent de la Révolution comme un fétu de*

paille. Après le roi des Trois-Jours, ce qu'il déteste le plus, ce sont ses adhérents; c'est l'aristocratie bourgeoise, l'oligarchie financière. Il lui dit : « Attendez ! » attendez ! vous avez fait une révolution contre les » autres, on en fera une contre vous. Vous adorez l'ar- » gent, votre seul mot, votre seule Charte, votre unique » souci, votre Dieu ! On ne vous coupera pas la tête. A » quoi bon ? *Ils guillotineront* votre argent ! » Cela n'a pas eu lieu, mais il y a eu des bouches pour le conseiller.

Louis-Philippe, roi bourgeois, voulant avoir une chambre de grands seigneurs, cela lui paraît être une idée bouffonne. Il ne peut retenir une plainte, une élégie aristocratique.

« Allez, nobles pairs ! allez, illustres seigneurs ! Faites courte vie, » mais bonne. Sera-ce demain ? après-demain ? Il n'y a de doute » qu'entre ces deux termes. »

(*De la Pairie*. — 1831.)

En ce qui touche les républicains, il n'y va pas non plus de main morte. Il leur dit à peu près ce que leur disait Chateaubriand, c'est-à-dire une flatterie : « Votre » forme de gouvernement sera la reine de l'avenir; » mais, en même temps, il leur prodigue les gros mots, presque les injures; il s'écrie : « Vous nous menez à » l'abîme, mais vous y tomberez les premiers. »

Voyez aussi ce qu'il dit des économistes, ces grands

savants qui ne savent rien, si ce n'est l'art de bien vivre en parlant des souffrances des autres.

« Dès longtemps les Économistes brûlent leur chandelle à s'éclairer » sur la création des richesses. Au premier jour, les commentateurs » de la rue, las de n'y voir goutte, s'en vont trancher et ouvrir la » matrice sociale où s'opère le travail, fort ébahis, ainsi que le maî- » tre de la poule aux œufs d or, de ne rencontrer qu'une poule dé- » sormais stérile. »

(*La Société à l'état de paix.* — 1834.)

Voyez encore ce qu'il dit des masses :

« Le peuple, en ses douleurs aiguës, tâte de divers docteurs. Qu'on » n'aille pas se mettre en tête ici que l'amour l'attache à tel méde- » cin et qu'il porte foi en telle ordonnance. Il tâte, il tâte, c'est tout. »

(*De l'œuvre sociale*, page 12. — 1834.)

Il voit toute l'époque en noir, il prend le ton de Jérémie, et parlant aux Ninivites de l'Occident, en 1836, à la veille de sa mort, il écrit :

« Le siècle venu à la suite de l'âge de fer et, au mieux dénommé, » de l'âge de plomb, est tout à fait inapte à aimer, incapable » d'apprécier, est à peine apte à haïr, capable d'improuver. Dégra » dation des esprits, dégradation des mœurs vont à l'unisson et à » l'extrême. Boue façonnée en borne : voilà le siècle. Il deviendra » pire, sous peu de jours. »

(*Premières ombres de la Barbarie.* — 1836.)

Le marquis de La Gervaisais est sans pitié pour les partis. Il les met sur la sellette; il les juge sans faiblesse; il leur impute à tous les maux du temps depuis 1789. Il leur dit : « Vous avez tous tort. » — Mais est-ce là faire le métier de sorcier?

« Les partis, la fausse mère du jugement de Salomon, qui préfère » voir l'enfant partagé par le sabre plutôt qu'il ne soit remis à la » mère véritable. Les matelots grossiers d'un vaisseau démâté qui, » de ses débris se font une arme pour se battre entre eux plutôt » qu'une aide pour se sauver tous. Telle est l'image parlante des » partis! »

(*La Crise.* — 1833.)

Mais je m'arrête. En fouillant avec patience dans ces opuscules voués à l'oubli et déjà rongés par la dent du temps, je n'ai voulu que donner l'idée d'un produit anormal et étrange de l'ancien régime enté sur les temps nouveaux. Il a dit à l'ancienne Monarchie : « Tu » vas tomber; la république viendra après toi. » Il a dit » à la République : « Tu es trop violente; un soldat te » bridera. » Il a dit à l'Empire : « Tu te bats trop; la » paix va te renverser. » Il a dit aux Bourbons revenus : « Vous songez trop au passé; l'avenir se débarras- » sera de vous. » Il a dit au roi de la bourgeoisie : « Tu » matérialises trop les cœurs et les esprits; les masses » broyeront ton trône sous leurs pieds. » Il a prédit la seconde République douze années avant son avénement, et il lui dit : « Tu auras trop de bavards, trop de clubs,

» trop de promenades dans les rues, trop de brouillons » et trop d'agitations stériles. On se jettera de nouveau » entre les bras des princes. » Il a dit autre chose encore, mais je ne puis tout répéter.

Ce gentilhomme breton, qui voyait l'avenir et qui critiquait sans cesse le présent ; ce marquis qui partageait sa vie entre un roman d'amour, des philippiques contre les rois et les peuples, des loisirs agronomiques et la flânerie parisienne; ce penseur inoffensif, si peu écouté de son vivant, à peine analysé après sa mort, m'a paru être une curiosité historique assez intéressante, et c'est pour cela que je lui ai donné une place dans ce kaléidoscope, où j'ai déjà mis tant de petites figures.

Il avait commencé sa vie en aimant ; c'est en aimant qu'il l'a terminée. — Mademoiselle de Bourbon morte, il a rendu des soins à une autre femme, jeune, belle et distinguée, et il avait alors soixante-dix-huit ans. — Des lettres inédites, en grand nombre, qu'on a bien voulu mettre à ma disposition, le font voir sous un jour romanesque, fort curieux encore. — Un amoureux de soixante-dix-huit ans, un entêté qui persiste en 1836 dans l'envoi du billet doux d'avant 1786, c'est pour le coup une singularité capable d'étonner notre génération, qui ne fait plus de billets doux d'aucun genre.

Pour en revenir aux prophètes, jamais, on le sait, ils n'auront été plus nombreux que sous Louis-Philippe. On en compte une centaine de 1830 à 1848 et tous sont du parti légitimiste. L'imprécation sacrée coule à flots

de leurs plumes, armées en Némesis vengeresses. Si l'espace ne me manquait pas, j'ajouterais à ce que j'ai dit là-dessus le portrait d'une femme qui, elle aussi, a suscité au roi des barricades les plus grands embarras. Paris se rappelle encore une aventurière allemande, disent les uns, anglaise, disent les autres, du nom de Maria Stella. Dans un libelle, qui a été répandu à plus de cent mille exemplaires, cette prophétesse d'un nouveau genre produisait une histoire de laquelle il résultait que le roi de Juillet n'était ni Bourbon ni d'Orléans, mais le fils d'un aubergiste d'Italie, et que c'était elle-même qui était la fille de Philippe-Égalité. Suivant ce conte, il y aurait eu supposition d'enfant à l'heure de sa naissance ; le duc d'Orléans, l'ayant fait élever à part et s'étant emparé d'un inconnu dans un voyage, pour en faire son héritier. Cette imagination, le roi des Français n'a pas pu empêcher qu'on l'imprimât à Paris, qu'on l'annonçât, qu'on la vendît à bas prix et qu'elle n'entrât peu à peu dans l'esprit des masses. «L'usurpateur a pris ma place, » disait Maria Stella dans sa brochure, mais attendez : le » doigt de Dieu l'a atteint ; il va tomber. » Toujours le doigt de Dieu, toujours la chute promise ! — L'aventurière ne se contentait pas de faire paraître sa brochure ; elle se promenait du matin au soir dans le jardin des Tuileries, où, tout en ayant l'air de jeter de la mie de pain aux oiseaux, elle lançait ses prophéties à l'oreille des passants :

« — L'usurpateur tombera ! répétait-elle du ton d'une

» Pythonisse. Je vois déjà le peuple se précipiter sur
» son palais maudit ! »

Deux ou trois fois, on l'a arrêtée et déférée à la justice; mais que faire à une monomane? Maria Stella est morte, il y a une quinzaine d'années, obscure et misérable, dans une mansarde de la rue de Rivoli.

V

Le père Courtois. — Un sceptique. — A propos des papiers de Robespierre. — Les cheveux de Marie-Antoinette. — Les rasoirs de Louis XVI. — La dent de Maximilien. — Le poignard d'Aréna. — Négrophobie. — L'expédition de Saint-Domingue. — Le bataillon de la Moselle. — Toussaint-Louverture. — Le sabre du général Leclerc. — Une cassette. — Monologue sur les Journalistes. — Point de réclames. — Procès et condamnation en Cour d'assises. — M. H. de La Rochejaquelein. — Supplique au président de la République. — Souvenir sur Fréron fils. — Négrophiles. — Mot de M. de Granier de Cassagnac. — Mot de H. de Balzac. — Les Alarmistes. — M. Mazulime. — La Sonnette. — Shakespeare. — M. Louisy Mathieu. — Les Attroupements. — M. de Greslan. — Un Habit vert-pomme. — Un Duel. — Une Romance. — Sortie contre Victor Hugo. — Un dernier chapitre sur les hommes de couleur. — M. Bissette. — Une brochure abolitioniste de 1823. — Trois Sangs-Mêlés. — Les galères et la marque. — Pourvoi. — Exécution de l'arrêt. — Terreur blanche. — Les trois condamnés au fort de Brest. — M. Isambert. — La presse libérale. — Cassation de l'arrêt. — Déification de M. Isambert. — Vers créoles. — 200,000 foulards honorifiques. — Une audience de Charles X. — L'imposition des mains. — 1830. — Les grades. — Rapport de M. Horace Sébastiani à Louis-Philippe. — La *Revue des Colonies*. —

Brochures. — Démêlés avec M. V. Schœlcher. — 1848. — M. Bissette conciliateur. — Marche triomphale à la Martinique. — La légende du Coq.

On discutait à la Législative je ne sais quelle loi relative au régime des colonies. Un journaliste septuagénaire, un homme issu d'un vieux sang régicide, comme dit la chanson de Béranger, demandait à venir passer deux ou trois heures dans la Tribune. L'homme avait fait grand bruit autrefois, notamment depuis la publication d'un *Mémoire contre M. Decazes, ancien ministre.* On a sans doute deviné que je veux désigner M. Courtois, le fils du conventionnel qui a été chargé d'inventorier les papiers trouvés après le 9 thermidor chez Maximilien Robespierre. C'était, dans toute la force du mot, un classique entêté, un ami féroce du bon sens. Par suite d'une toquade commune à tout le monde aujourd'hui, il s'était mêlé de faire de la critique picturale. Sous ce rapport, il n'entendait bien que l'histoire de l'art, mais il y était ferré à glace, comme on dit. A première vue, il disait le pays, l'école, l'auteur et la généalogie d'un tableau sans se tromper jamais. Quant à ce qui se faisait dans les temps actuels, il ne l'admettait que sous bénéfice d'inventaire. L'invention, le mouvement et la couleur de l'école moderne brouillaient les forces de sa pensée. Il suffisait qu'il aperçût une œuvre d'Eugène Delacroix pour qu'il eût l'entendement para-

lysé pendant plusieurs jours : il ne comprenait plus.

Au *Corsaire-Satan*, où je l'avais vu pour la première fois, il y a vingt ans, ceux que le père Lepoitevin Saint-Alme nommait alors ses *petits crétins*, essayaient de faire souffrir mort et passion à ce vieillard, qui avait écrit le premier : « Eugène Delacroix fait des chevaux » roses. » Quoiqu'il fût célibataire, en raison seulement de son âge, on l'appelait le *père* Courtois. — Comme il était sourd, toujours armé d'un cornet acoustique, cet ustensile devenait l'objet de mille brocards. — Baudelaire l'avait dessiné à la plume ; — Champfleury avait mis l'homme lui-même en scène, dans une pochade intitulée : *Monsieur Prudhomme au musæum ;* Vitu, Murger, Théodore de Banville, Busquet et tous les autres s'ingéniaient à des farces d'écoliers pour le faire battre en retraite, et, à la fin, en effet, il disparaissait jusqu'au jour où le journal devenait moins fantaisiste.

N'en déplaise à ceux que le *père* Lepoitevin Saint-Alme appelait ses *petits crétins*, le *père* Courtois était très-intéressant à entendre. Comme le héros errant de l'Odyssée, il avait remué beaucoup de choses, vu beaucoup d'hommes, traversé beaucoup de villes. Quand il se mettait à parler de la première révolution, il ne tarissait pas. Ceux qui l'ont un peu écouté ont pu ainsi apprendre bien des particularités inconnues sur la plupart des membres de la Convention nationale. — « Je » me suis mis à cheval sur les genoux de Danton ; — » j'ai joué vingt fois avec Camille Desmoulins. » — Il par-

tait de là pour arriver aux révélations les plus piquantes. Au reste, il ne faisait aucune difficulté de professer l'athéisme politique le plus absolu. En agitant cette matière, il s'exprimait avec une naïveté qu'on était toujours tenté de prendre pour du cynisme; mais je suis fondé à croire qu'on se méprenait. « Républicain, disait-il, je » devrais l'être, mais ce serait me condamner à l'isole- » ment au milieu d'une nation qui n'en est encore qu'à » l'A B C de la liberté; — légitimiste, ce serait fort de » la part du fils d'un de ceux qui ont condamné un roi » à avoir la tête coupée en place publique; — orléaniste, » non, c'est une affaire d'antipathie; j'ai un tableau de » chevalet peint par le régent Philippe d'Orléans. La » chose vaut mille écus comme un liard. Pour Louis- » Philippe, elle valait 10,000 francs. Or, ce pingre cou- » ronné n'a pas craint de m'en offrir 1,500 francs : j'ai » jugé toute la dynastie de Juillet là-dessus; — bona- » partiste, c'est ce qui me conviendrait le mieux, at- » tendu que cela peut aider à beaucoup sculpter, à » beaucoup peindre et à empêcher la multiplication des » avocats; mais entre nous, ce que je sais par excellence, » c'est être nihiliste. »

Très-peu d'observateurs se rappellent les longs démêlés du fils du conventionnel avec le duc Decazes. Pendant dix années consécutives, sous la Restauration, le *père* Courtois a constamment répété l'expression de ses griefs à propos de la saisie des papiers de son père. *Dans* l'origine, le roi lui-même s'était vivement préoc-

cupé de ces débats au fond desquels il avait, supposait-on, un intérêt caché. « Mais, disait Louis XVIII, de quoi » se plaint donc Courtois? On ne prend pas ses papiers, » on les reprend. Personne n'ignore qu'ils ont été pri- » mitivement saisis par son père chez M. de Robespierre, » le lendemain du 9 thermidor. Il y a beau temps qu'ils » auraient dû être déposés aux archives du royaume. » — De son côté, le *père* Courtois affirmait que ce n'était point pour les conserver, mais bien pour les anéantir qu'on avait mis la main sur les dossiers du conventionnel. Il a été longtemps accrédité à Paris que M. le comte de Provence (depuis Louis XVIII) avait été en correspondance avec le député d'Arras. Je ne fais que revenir sur une rumeur qui a eu cours, je n'y ajoute aucunement foi. Cependant, certains détails de la conspiration de Favras et des mots énigmatiques des gazettes anglaises avaient très-fortement enraciné ce préjugé, tout ensemble dans la conviction des vieux émigrés et des républicains de la nuance girondine. Le *père* Courtois me paraissait placé de manière à jeter quelque lueur sur ce mystère. Un jour que je le pressais de questions à ce sujet : « Pour Louis XVIII, taisons-nous, répondait-il; » en conscience, il y aurait trop à en dire. Mon petit » doigt sait bien des secrets, mais il a promis de garder » le silence. »

Toutefois, Robespierre et le duc Decazes étaient l'objet incessant de ses récriminations. — « Sans le 9 ther- » midor, disait-il, mon père aurait eu le cou coupé ; —

» sans le ministère du fils de *lou couqui*, j'aurais doté » l'histoire d'une foule de documents précieux, qui ne » verront jamais le jour, et, par suite, j'aurais refait ma » fortune. » De toutes les choses sur lesquelles la Convention avait fait main basse chez l'ancien président du Comité de salut public, il ne lui restait presque rien : — quelques liasses d'autographes, qu'il faisait vendre de palais en palais ou mettre en gage, des cheveux de Marie-Antoinette et une paire de rasoirs fleurdelysés qui avaient appartenu à Louis XVI. (Il est au moins étrange que ces deux objets se soient trouvés chez Robespierre.) Il avait, en outre, très-soigneusement conservé, dans une petite boîte de carton, la dent que ce dernier s'était enlevée en se fracassant la mâchoire d'un coup de pistolet, à l'Hôtel-de-Ville. — Amateur de vieilleries historiques, il m'a montré aussi un pauvre petit couteau qu'il affirmait être le poignard avec lequel Aréna avait eu l'intention d'immoler Bonaparte au milieu de l'orangerie de Saint-Cloud, dans la journée du 18 brumaire; — mais quant à cette autre relique, j'invoquais le témoignage des historiens pour la révoquer en doute. Il n'y a guère que deux écrivains qui croient à l'authenticité du fait. — Pour en finir sur ce point, j'ajouterai qu'il y a douze ans, lorsque le *père* Courtois est mort, rue de la Michodière, ses rasoirs fleurdelysés ont été achetés un bon prix, par ordre du comte de Chambord.

J'ai déjà dit, je crois, que cet homme bizarre était un

inépuisable réservoir d'anecdotes, de faits inédits, de révélations piquantes, un indicateur certain de sources inconnues où l'histoire contemporaine aurait à se retremper. Il avait tout vu depuis cinquante ans, et quoique sourd, presque tout entendu. Où il était très-curieux à écouter, c'était lorsqu'on venait à mettre sur le tapis la question des noirs, l'abolition de l'esclavage et l'émancipation politique des hommes de couleur. Dans nos promenades, il me disait à ce sujet : « Certes, je connais » sur le bout du doigt tous les grands et admirables » principes de la fraternité humaine; j'ai appris à lire » dans l'abbé Raynal ; j'ai sucé le lait de l'Encyclopé- » die; j'ai entendu Condorcet, le prince des rêveurs; » j'ai coudoyé cent membres de cette terrible assemblée » qui se serait fait écharper en masse plutôt que de ne » pas proclamer qu'un homme noir vaut un homme » blanc. Tant qu'on voudra. Mais j'ai été à Haïti, j'ai » vu de près les nègres. Ceux-là sont dans une éter- » nelle enfance. Ils ne savent pas distinguer leur main » droite de leur main gauche. Ils ne savent pas tenir » une cuiller pour manger la soupe. Ils ne savent pas » dix mots d'une langue humaine. Qu'on leur donne la » liberté, — sans transition, — c'est déjà fort; mais » qu'on en fasse des électeurs, ayant charge de nommer » ceux qui font les lois ! » Il n'y pouvait tenir, il s'échappait dans une hilarité sénile très-bruyante, et terminait toujours par ces mots : « Voltaire a raison, il n'y a rien » de sérieux dans le monde, — mais absolument rien. »

Par intervalles, son goût pour l'histoire le reprenait, et, à propos des noirs, il avait mille choses intéressantes à narrer. C'est ainsi que j'ai soigneusement conservé dans ma mémoire deux faits qu'il m'a contés, faits qui ne se trouvent nulle part, j'en suis certain. En plein consulat, comme on le sait, Bonaparte s'était mis en tête de réduire d'un seul coup Haïti et ce Toussaint-Louverture, qui s'intitulait : *le Bonaparte des noirs.* — Les historiens amis de la Révolution voyaient dans l'entreprise une troisième pensée, celle de se défaire de ce qui restait des premiers volontaires de la République, de ces héroïques soldats en cadenettes et en sabots qui avaient suivi Marceau et Lazare Hoche de victoire en victoire. On attribue même à Joséphine Beauharnais un très-beau mot à ce sujet : « Un jour viendra peut-» être où vous regretterez ces soldats qui vont mourir » sur le sable des Antilles. » — Mais, quoi qu'il en soit de la réalité du fait et de la vérité du mot, passons. — Dans ce temps-là, Courtois fils, qui ne trouvait rien de bon à faire à Paris, prenait la détermination d'aller planter sa tente à Saint-Domingue, et d'y exercer la profession d'avocat.

Comme le premier consul avait mis à la tête de l'expédition un révolutionnaire de vieille roche, le général Leclerc, son beau-frère, le jeune stagiaire obtenait aisément son passage gratuit à la suite de l'armée. On s'embarquait à Brest. Fréron fils, tour à tour jacobin et thermidorien redoutable, était de la partie. Au milieu

de l'état-major, qu'elle émerveillait par la majesté de son attitude, se voyait aussi cette belle Pauline Bonaparte, femme du général en chef, depuis princesse Borghèse et modèle d'une des statues les plus parfaites de Canova. Ce qui charmait le plus le futur avocat, c'était cette poignée de héros inconnus, restes du fier bataillon de la Moselle, dernier fragment de l'admirable armée de Sambre-et-Meuse. Ils se tenaient là, maigres, basanés, avec de longs cheveux, presque sans moustaches, mais pleins de vie, montrant un visage martial et convaincu; tels enfin que nous les ont crayonnés depuis Charlet et Raffet. Ils chantaient les vers de Marie-Joseph Chénier sur la musique du vieux Méhul. — « Tout cela » sera pourtant mangé par les caïmans ! » disait Fréron fils, qui n'était pas moins méchante langue que mauvais cœur.

Très-peu de temps après l'abordage, Toussaint-Louverture ne pouvant plus tenir, envoyait un parlementaire avec ces mots : « Le général Toussaint croit qu'il » est plus noble de se rendre lui-même : il va venir en » personne. » — Le *père* Courtois, qui avait assisté à ces scènes, belles comme celles de l'Iliade, insistait, non sans raison, sur cet épisode. « Tout à coup on signale » un petit nègre, une figure de singe, la tète couverte » d'un madras; il était ruisselant de sueur, nu-bras, » presque nu-pieds. Dès qu'il fut à portée de l'état- » major, le général Leclerc fit un pas en avant et lui » cria : « Eh bien, général Toussaint, vous faites bien

» de vous rendre. Une plus longue résistance était im-
» possible, puisque vous n'aviez plus d'armes. — Ah!
» répondait Toussaint-Louverture dans un mauvais
» français créole, en supprimant les *r*, — ah! des armes,
» ça ne manque jamais. » — Et, appuyant sa main
» noire sur la poignée d'or du sabre du général en chef:
» Au besoin, général, nous serions venus prendre les
» vôtres. » — En ce moment, un sourire d'incrédulité
» se dessinant sur les lèvres du beau-frère du premier
» consul: — « Eh bien, reprenait le noir, oui, pour
» cela, s'il l'eût fallu, nous aurions rampé comme des
» serpents, nous nous serions jetés comme des tigres
» aux naseaux de vos cavales; nous aurions arraché
» avec les dents les fusils à vos soldats. » (Arracher ses fusils au bataillon de la Moselle!) — A dater de cette scène, on avait eu mille égards pour l'ancien chef de la république noire.

Si le *père* Courtois disait vrai, il y aurait eu mieux que des égards. Madame Pauline Bonaparte n'était pas la seule belle femme qui fît partie de l'expédition; il y avait, en outre, dans l'armée vingt ou trente dames du nombre de celles qui ont daté dans la phase athénienne du Directoire. Comment dire ce que j'ai à exprimer? Ce noir, remis en possession de ses insignes, rendu à ses titres, cousu d'or, traité d'abord d'égal à égal par le commandant en chef; ce singe à l'œil de diamant, qui pouvait encore être promis à de grandes destinées, fascina aisément des femmes pour qui la forme n'était

qu'une question subsidiaire. Suivant mon narrateur, Toussaint-Louverture aurait eu, non-seulement à Haïti, mais plus tard même en France, un instant, des succès à désespérer Lauzun. Il montrait très-discrètement une petite caisse de bois de Sainte-Lucie, encombrée de billets doux passés à l'ambre, d'épingles d'or et de boucles de cheveux. — Encore une fois, je ne fais que rapporter ce qui m'a été conté. Si cela n'est pas un mensonge historique ou une légende, comme on voudra, je ne puis m'empêcher de mettre le fait en regard d'une autre cassette, de celle du surintendant Fouquet, au fond de laquelle se trouvaient, disent les Mémoires du temps, un reçu de mademoiselle de La Vallière et bien d'autres péchés révélés de telles et telles. On veut que la cassette du seigneur de Vaux ait été la première cause de sa disgrâce ; je ne puis néanmoins pas admettre que Toussaint-Louverture ait été condamné, pour la sienne, à mourir de faim sur la paille du château de Joux.

En dehors de ces confidences, ce qui m'avait le plus frappé dans les causeries du *père* Courtois sur l'ancien chef d'Haïti, c'était un drame horrible et impitoyable, une histoire de trésor. — Huit ou dix jours avant de se rendre, le chef de la république noire aurait fait mettre en sacs tout ce qui restait dans les caisses de l'État, c'est-à-dire vingt-cinq millions en or. Pour soustraire cette somme à la main des vainqueurs, il envoyait ensuite en dehors de la ville, dans les mornes, en un endroit connu de lui, une nombreuse escouade. Ceux-là

avaient creusé le sol et jeté l'or à quatre pieds de profondeur dans le trou. Après avoir recouvert le fossé avec de la terre, les travailleurs revenaient par une gorge assez étroite; mais, en même temps, un bruit étrange se faisait entendre. Des soldats apostés derrière les broussailles, obéissant à une consigne dont ils ignoraient le sens, les mettaient en joue et les couchaient tout sanglants sur la route. — Toussaint-Louverture arrivait ainsi à être seul à connaître l'endroit où étaient enfouis les 25 millions. — Après sa mort, on a fouillé, creusé, retourné le sol de l'île en tout sens, mais sans jamais rien découvrir.

En appuyant sur ce fait, qui passe pour irréfragable dans toutes les colonies, le *père* Courtois ajoutait : « Il » y a loin de là, convenez-en, au Toussaint-Louverture » des poëtes, bon, sensible, sorte de Domingo en cha- » peau à panaches. Mais qu'y faire? les poëtes et la » réalité ne marcheront jamais de front. »

Mais, j'y pense, le *Scarabée d'or* d'Edgard Poë ne viendrait-il pas un peu de là?

Sceptique comme tous les hommes de la génération à laquelle il appartenait, le *père* Courtois ne faisait du journalisme qu'à son corps défendant, pour en vivre. (Je n'ai pas besoin de noter qu'il en vivait très-mal.) Au *Pilote*, vieille feuille libérale; au *Commerce*, tribune changeante; au *Capitole*, journal bonapartiste; au *Globe*, journal négrophobe; au *Corsaire*, tour à tour républicain et monarchiste, il ne se prêtait au fond qu'à une

théorie, celle de se moquer de toute chose et de tout le monde. « Quels grands sots nous sommes! disait-il.
» C'est par nous que se font toutes les réputations, tou-
» tes les élections, toutes les nominations, toutes les
» fortunes. Nous disons d'une mince comédienne,
» après mille cajoleries : *Cette Lucinde a du talent et de*
» *jolis yeux.* Dès le lendemain, elle se promène en car-
» rosse avec des alezans, mais c'est pour nous écla-
» bousser quand nous passons dans la rue. Nous disons
» d'un pauvre avocat, orateur ânonnant qui nous ob-
» sède : *Il étudie, il a du talent, c'est un homme d'État.*
» Sur cette affirmation, voilà qu'on en fait un ministre.
» En déjeunant, chaque matin, l'homme nous lit, mais
» avec défiance ; il nous suit des yeux à peu près comme
» le chat guette la souris ; il murmure, tout en poussant
» une sardine avec sa fourchette : *Ah! quant à toi, mon*
» *gaillard, faiseur de jeux de mots, si jamais je te pince,*
» *je te fais aller en prison!* Cela est arrivé cent fois.
» Nous disons d'un industriel : *Il vivifie le capital, c'est*
» *un inventeur de problèmes : on peut lui confier de l'ar-*
» *gent ; il le décuplera.* Le lendemain, on lui donne des
» millions à remuer à la pelle ; l'homme passe demi-
» dieu. Il nous toise du regard, après nous avoir tant
» salués, tant flattés, tant dit de fois : *Venez donc dîner*
» *chez moi à la fortune du pot!* Il nous voit toujours
» pauvres, il fait la moue : *Qu'est-ce que c'est que cette*
» *espèce? Des va-nu-pieds, des meurt-de-faim, des uto-*
» *pistes, des brigands, des gens à pendre, tous! tous!*

» *tous!* Et les peintres! et tous les artistes! On écrit: » *Voilà un nouveau Michel-Ange.* On l'écrit si souvent » que la chose a l'air d'être vraie. Eux ainsi anoblis ne » vous connaissent plus: *Des gazetiers! des folliculai-* » *res! des critiques! Belle engeance! famille de figuiers* » *stériles! Cela n'a jamais rien fait. Une armée d'eunu-* » *ques, qui mourra sans lignée!* »

Sous forme de conclusion, il demandait, et je serais assez de son avis, que chacun de nous se montrât un peu plus avare de réclames en faveur des historiens, des musiciens, des hommes d'État, des artistes, des financiers, du tiers et du quart, de cet immense et éternel serpent de la sollicitation qui nous enserre de ses anneaux, du matin au soir et du soir au matin. « Plus de » réclames pour personne, pas une ligne, et vous verrez » comme le journal redeviendra fort et les imbéciles » peu de chose. »

Un jour, sans y mettre aucune intention, il avait offensé les susceptibilités du parquet. Dans un article trop vif, — exempt de réclames, — il trouvait un passe-port, un papier timbré pour la Cour d'assises, et de là pour Sainte-Pélagie. Il venait d'être condamné à six mois de prison et à deux mille francs d'amende. — « Si je vais en prison, je n'en reviendrai pas, » me disait-il. « Être en cellule serait mortel pour moi; — ou » je me couperai la gorge avec un rasoir, ou j'avalerai » un verre cassé, mais je ne ferai jamais six mois de » prison: ce serait trop au-dessus de mes forces. » —

Il n'y avait aucune réplique à opposer à de tels arguments. — Mais un sceptique trouve toujours à se tirer d'affaire.

Cela se passait en avril 1851. — En traversant le jardin des Tuileries pour aller au Palais-Bourbon, je venais de rencontrer le fils du conventionnel, bras dessus, bras dessous, avec le marquis H. de La Rochejaquelein. Deux minutes après, il venait à moi.

« — Eh! que faisiez-vous donc avec M. de la Roche-
» jaquelin? lui demandai-je.

» — Une bonne chose. Mais d'abord, lui et moi, nous
» sommes une vieille paire d'amis. Pourtant devinez ce
» que nous faisions ?

» — Comment voulez-vous que je le sache?

» — Ah! mon Dieu, c'est très-simple : le marquis est
» au mieux avec le président de la République. Eh bien,
» je viens de le prier de remettre au prince en main
» propre une requête.

» — Quelle requête?

» — Celle que je vais vous lire. Tenez, j'en ai là le
» double. »

Il tira, en effet, un morceau de papier de sa poche, et me lut la pièce assez originale que voici, — dans laquelle il faisait une allusion directe à l'évasion de Ham.

« *Au président de la République.*

» Prince,

» J'ai été condamné, il y a quelque temps, pour la

» publication d'un article de journal, à six mois de pri-
» son et à deux mille francs d'amende. Pour ce qui est
» de l'amende, il n'y a pas grand mal : on peut sacrifier
» son dernier écu à la payer. Pour ce qui est de la pri-
» son, c'est bien autre chose ; on fait tout afin de s'en
» affranchir ; on va même pour cela, vous le savez,
» jusqu'à endosser la veste d'un ouvrier et à porter une
» planche de maçon sur ses épaules.

» Prince, je vous rappellerai un fait qui ne peut
» manquer de vous toucher profondément.

» Sous la première République, le conventionnel
» Fréron, qui n'était pas moins sarcastique ni moins
» piquant que son père, avait critiqué vivement votre
» oncle, le citoyen premier consul. Toutefois, le géné-
» ral Bonaparte, appréciant ce qu'il y avait de bon
» dans le journaliste républicain, le nommait sous-
» préfet de Saint-Domingue, et, au préalable, payait
» ses dettes qui s'élevaient à la somme assez ronde de
» 30,000 francs.

» Prince, je ne vous en demande pas tant ; je me
» borne à vous prier de me laisser la liberté d'aller et
» de venir sous votre gouvernement.

» *Signé :* COURTOIS. »

Deux heures après, M. H. de La Rochejaquelein revenait de l'Élysée avec la grâce entière, c'est-à-dire avec la remise de la prison et de l'amende. — Seule-

ment, au bout de huit jours, lorsque je revis le *père* Courtois, il me conta l'affaire avec cette annexe : « J'ou-» bliais de vous dire qu'au département de la justice, » on m'a engagé à signer un petit papier par lequel je » promets de ne plus m'occuper de politique, ce à quoi » j'ai accédé avec enthousiasme. »

Depuis le 2 décembre, en effet, il n'avait plus écrit de politique ni d'autre chose. Pour vivre, il ne s'occupait que de deux spécialités : je veux parler de l'expertise des tableaux de famille dans les ventes publiques et du placement de ses autographes.

Il est mort, en 1854, à la suite d'une affection vésicale.

Ceux qui, comme le *père* Courtois, s'élevaient contre l'émancipation trop rapide des noirs, ne pouvaient plus s'opposer à l'avénement de cette théorie. Déjà vers les derniers jours du règne de Louis-Philippe, le préjugé de la couleur avait à peu près complétement disparu à Paris. Je n'ai pas oublié qu'en 1842, cédant à la vivacité gasconne de son esprit, M. Granier de Cassagnac s'était vanté de faire renaître, à force de grande prose, la vieille antipathie du sang français pour le sang noir; mais tous les efforts qu'il avait tentés à cet égard avaient été dépensés en pure perte. Il y a pourtant un trait à citer à cette occasion. C'était en plein hiver. On le rencontre. On lui adresse la question qu'on fait d'ordinaire aux écrivains en renom : « Eh bien, que faites-vous » maintenant? — Un grand travail. — Mais sur quoi?

» — Sur les colonies. Cependant j'y étudierai si bien la » question des noirs, que le comité du Théâtre-Français » se lèvera d'effroi en masse, toutes les fois qu'Alexan-» dre Dumas viendra pour lire un drame devant lui. » — C'était à la même époque, si je ne me trompe, que Balzac se servait d'expressions non moins dédaigneuses, dans une discussion avec M. Louis Perrée, directeur du *Siècle*. — « Mais de quoi vous plaignez-vous? disait » M. Perrée à l'auteur d'*Ursule Mirouet*, nous vous » payons la ligne soixante-cinq centimes comme à » Alexandre Dumas. » — Et Balzac, furieux, reprenant son manuscrit : « — Du moment que vous me comparez » à ce *nègre-là*, je ne puis plus avoir rien de commun » avec votre journal. »

Toutefois ces mots contre la race africaine ne comptaient guère que comme des boutades sans conséquences. Quand il prenait fantaisie à l'auteur des *Demoiselles de Saint-Cyr* de présenter une pièce à la Comédie-Française, on la recevait avec acclamation, sans la lire. D'un autre côté, il était considéré, par tous les entrepreneurs de journaux, comme l'artisan par excellence du roman-feuilleton.

Il est juste de constater qu'en 1848 le vent était aux noirs, comme il y est encore aujourd'hui. Deux partis puissants y poussaient. Il y avait d'abord les héritiers de ces brillants philosophes du siècle de Louis XV, qui ont jeté en terre la semence de toutes les idées qui germent aujourd'hui. Par une anomalie étrange, ils

n'auraient pu vivre sans le sucre de canne et la crème des Barbades. Toute l'Encyclopédie déjeunait chaque matin d'une tasse de chocolat faite par les noirs, en pleurant sur les noirs. Les catholiques ultramontains arrivaient ensuite ayant pour programme la parole de saint François de Salles : « Il y a une âme dans l'homme » noir comme dans l'homme blanc. » Un personnage considérable, décoré d'un beau nom historique, servait de trait d'union à ces deux groupes : on a nommé avec moi M. le duc de Broglie, dès lors si profondément imbu des idées anglaises. Jugez de ce qu'un pareil assemblage devait produire de résultats quand on le jetait avec résolution au milieu de toutes les avenues du monde social, dans la presse, à la tribune, dans la chaire, sur les bancs des écoles, partout où la parole éclaire et subjugue.

Au moment où paraissait le décret du Gouvernement Provisoire, cette grande mesure n'étonnait donc que médiocrement. Je parle du continent européen. Il n'en était pas de même au delà des mers ; mais la magnifique parole d'il y a soixante ans : *Périssent les colonies plutôt qu'un principe!* était encore fixe aux oreilles des colons. La race blanche frémissait à la Martinique, à la Guadeloupe, à Bourbon et au Sénégal. On se plaignait, mais seulement sous la forme de l'élégie ; on rappelait la parabole des grains de maïs blanc mêlés aux grains de maïs noir ; on écrivait : « Voilà les esclaves émancipés, » c'est très-bien ; voilà les noirs électeurs, c'est formida-

» ble ! » — On revoyait alors dans un effrayant mirage, les sanglantes journées de Saint-Domingue, les habitations brûlées, les sucreries détruites, les planteurs mis à la broche.

Dans la première semaine de la Constituante, un gabarrier de la Guadeloupe nous disait, tout en arpentant avec nous la salle des Pas-Perdus : « Vous allez voir » quelque chose d'analogue à ce qui s'est passé dans » cette fameuse nuit rouge où les Numides de Jugurtha » ont tué, tout le long de l'Afrique, 80,000 citoyens » romains. Toute la race blanche y passera. Et quels » chenapans vont-ils envoyer pour les représenter ! Une » doublure de Dessalines ou des boucaniers de l'île de » la Tortue ! »

Tant de sinistres prophéties ne devaient pas s'accomplir, nous le savons. Pour ne parler que des derniers termes de cette plainte, il ne sera pas hors de propos, j'imagine, de faire voir quels représentants les émancipés avaient envoyés au Palais-Bourbon. Un certain jour, en octobre, Paris fut à même d'apprendre que deux noirs allaient prendre place parmi les élus du peuple. Deux nègres dans une assemblée européenne ! Ni la chevaleresque Constituante de 1789, ni l'imperturbable Convention, ni le premier conseil d'État de Bonaparte, si brillant et si enclin à enfanter des merveilles, n'ont rêvé rien de plus inouï. Jamais non plus encore l'Amérique du Nord, si sympathique aux opprimés, n'avait eu une si grande audace. Jamais la philanthropique mais superbe

Grande-Bretagne n'aurait conçu même la pensée d'une telle nouveauté. L'ombre de l'illustre Wilberforce a dû en sourire de joie. — Quant à moi, je m'attendais à un spectacle des plus imposants. Ce jour-là, Armand Marrast présidait l'Assemblée. — Après la lecture du procès-verbal, M. Duponceau, le chef des huissiers, remorquait plutôt qu'il ne conduisait un noir à tête grisonnante et penchée. L'homme avait l'œil presque éteint. Il portait aux oreilles des boucles en or. On le fit asseoir au centre gauche. Au bout d'une demi-heure, comme M. le baron Charles Dupin avait commencé un discours, le nègre croisa les deux bras sur son pupitre, y laissa tomber sa tête et s'endormit. — « Mais, dis-je à demi- » voix à ceux qui m'entouraient, voilà donc un de ces » terribles marrons de l'île de la Tortue que l'on nous » envoie des Antilles? — Monsieur, répondit une sorte » de dandy, journaliste amateur, il ne vient pas des » Antilles ; il y a vingt ans qu'il est à Paris. Je le connais » comme ma poche. C'est l'ancien valet de chambre et » maintenant l'homme de confiance du général Per- » netty, mon parent.»—En ce moment, comme le baron Charles Dupin avait fini son discours, le noir se frottait les yeux et se réveillait. Nous le vîmes prendre une bille de chocolat dans une bonbonnière de corne. — « Ah ! c'est bien lui, reprit mon fashionable, il a en- » tendu la sonnette du président; il a cru qu'on l'appe- » lait, il s'est réveillé. — Parbleu, repris-je, cela lui » arrivera souvent. Eh ! comment l'appelez-vous ? —

» Mazulime. — Je ne comprends toujours pas par » quelle série de faits, Mazulime, valet de chambre de » votre oncle, étant à Paris depuis vingt ans, a pu se » faire élire par les noirs? — Ah! je vais vous le dire : » il a rendu et rend encore de grands services à ceux » de sa race; c'est lui qui porte les suppliques, les re- » quêtes, les lettres que l'on envoie; c'est lui qui trouve » des places à ceux qui viennent en France. » — Il y avait à côté de nous un des correspondants du *Times*, l'honorable M. Barker. — « N'importe, murmurait-il, » un homme qui battait, hier encore, les habits et qui » cirait les bottes d'un pair de France, et qui est aujour- » d'hui représentant du peuple, voilà une chose que je » ne puis concevoir. —Mon cher monsieur, répliquai-je, » Shakespeare a tenu les chevaux à la porte d'une au- » berge, en qualité de garçon d'écurie; vous ne refuse- » riez probablement pas de le recevoir au Parlement. — » Vous avez raison, répliquait M. Barker avec beaucoup » de bon sens, mais Shakespeare serait Shakespeare. »

Une parenthèse en passant.

Le temps dont je parle était celui où se produisaient sur la scène du Vaudeville d'assez mauvaises pièces, sans beaucoup d'esprit, mais d'un sentiment réactionnaire immodéré. Dans une de ces parodies, *la Foire aux Idées*, je crois, Lecourt figurait un représentant noir, pirouettant sur lui-même comme un derviche tourneur et chantant des vers madécasses. — La licence était très-aristophanique, mais en bonne con-

science, l'élection de Mazulime ne l'avait-elle pas légitimée ?

Cependant le second noir, le noir annoncé et non encore venu, était devenu une préoccupation pour beaucoup d'esprits curieux. On se disait : « Celui-là est » réellement en mer; il va arriver par l'Océan; ce sera » un véritable enfant de la Guinée, un orateur de la » couleur de la reine de Saba. » — Au bout de quelques jours, en effet, on voyait arriver, au milieu d'une séance, un nègre de haute taille, bien découplé, encore jeune, ayant les yeux grands ouverts et de magnifiques dents blanches, — le type du Bug-Jargal de Victor Hugo. — C'était M. Louisy Mathieu, ouvrier calfat de la Guadeloupe. A peine entré, il recevait deux ou trois envoyés de l'extrême gauche qui l'entraînaient du côté de la Montagne pour le féliciter. Pour le surplus, il prenait place à côté d'un homme de couleur, M. Pory-Papy, avocat distingué de la Martinique, l'un des hommes les plus considérés des Antilles françaises.

Ce noir parlait assez délibérément. On l'a vu monter une fois à la tribune, à propos de la loi sur l'indemnité à accorder aux colons libérateurs d'esclaves. Ce qu'il disait alors était d'une simplicité qui ne manquait pas de noblesse. « Représentants, disait-il, permettez- » moi de vous remercier, au nom de ma race, de tout » ce que vous avez fait pour elle. Vous lui avez rendu » la liberté. Cela vous sera compté un jour auprès du » trône céleste, par Celui devant lequel il n'y a pas de

» couleur. » A l'aide de son subside des vingt-cinq francs par jour, il s'était fait faire une très-belle bague qu'il portait à un doigt de la main gauche comme les chevaliers romains portaient leurs anneaux. L'artiste qui avait fait cet anneau avait gravé sur le chaton cette devise très-significative : *Représentant du peuple; fils de père et de mère esclaves.* — M. Louisy Mathieu avait de l'esprit et du plus vif. Il ne manquait pas non plus d'une certaine énergie de caractère. — Nous étions toujours en pleine bourrasque; la rue ne cessait pas d'être houleuse. Sur les boulevards, notamment du côté de la Porte-Saint-Denis, des attroupements périodiques étaient dissous tous les soirs par la force, après les trois sommations légales; mais le plus souvent des mains invisibles faisaient avec de la craie une croix dans le dos du flâneur, qui était ensuite emporté au dépôt de la Conciergerie ou ailleurs. Il n'était pas rare de voir arrêter ainsi deux ou trois cents personnes d'un seul coup de filet. — M. Louisy Mathieu, qui se promenait un soir de ce côté-là, faisait partie d'une forte prise. — On le conduisait avec cinquante autres passants à un poste voisin.

« — Pourquoi étiez-vous là? » — lui demandait un agent.

Mais lui, obstinément.

« — Monsieur, je suis représentant du peuple.

» — Ce n'est pas une raison; pourquoi vous promener au milieu de groupes turbulents?

» — Je suis représentant du peuple.

» — Il y a une loi sévère contre les attroupements.

» — Je suis représentant du peuple.

» — Je vous enverrai coucher en prison.

» — Je suis représentant du peuple. »

Un commissaire de police en écharpe arriva et l'entendit articuler son unique et opiniâtre réponse.

« — Il a raison, dit le magistrat, il est inviolable.
» Qu'on le relâche ! »

En dépit de sa belle prestance dans cette occasion, j'ai ouï dire qu'il avait toujours beaucoup redouté depuis les croix faites dans le dos avec un morceau de craie.

En regard, et à l'opposite des représentants noirs, il y avait des représentants créoles, conservateurs intraitables des préjugés de la race blanche. Ceux-là venaient notamment de l'Ile-Bourbon (aujourd'hui la Réunion). Les *Mémoires* de la fin du XVIIe siècle racontent comment quelques gentilshommes, qui s'étaient ruinés au jeu ou à mener belle vie en cour, avaient été envoyés par le grand roi pour peupler l'île féconde qui portait le nom de sa famille. De là tant de petites dynasties nobiliaires qui ont pris racine dans cette terre du café et des bananes. On pense bien que le temps n'a pu changer les idées aristocratiques de ces familles habituées au commandement et à des loisirs dorés. On croira sans peine que le jour où ces planteurs ont voulu se faire représenter, ils ont naturellement choisi ceux des leurs qui s'encadraient le mieux dans leurs traditions.

Quinze années environ se sont écoulées depuis la mort de M. de Greslan. Au temps où nous sommes, cela fait quinze siècles. Qui se rappelle ce nom? Presque personne. Le représentant de l'île de la Réunion était pourtant une des individualités les plus bruyantes de la dernière assemblée législative. Un homme de taille moyenne, mais d'une tenue distinguée, maigre, vif, la tête petite, vrai type de marquis contemporain de la Pompadour. Impatient ainsi que tous ceux qui ont été mordus du soleil des tropiques, il était toujours prêt à sauter en l'air comme un de ces petits bouchons de liége dont on coiffe la bouteille de vin de Champagne. — En l'examinant avec une lorgnette d'opéra, j'avais trouvé en lui je ne sais quelles analogies avec les derniers petits-maîtres qui se battaient sous les réverbères et sous l'Arche-Marion, et je l'avais dit. — Mon esquisse n'était pas longue. « C'est un homme élégant, disais-je; il a un » habit vert-pomme, une cravate blanche en dentelle » et un gilet rose. Il ne lui manque plus que la coiffure » à l'oiseau royal pour reproduire un marquis. » — Dès le lendemain, M. de Greslan m'attendait au bureau du journal, mais en habit bleu et en cravate noire. — Moitié riant, moitié se fâchant, il me disait :

« — Mais où donc me voyez-vous un habit vert-pomme?

» — Vous en portiez un hier, mon cher monsieur.

» — Jamais! La cravate en dentelle, passe; le gilet » rose, soit; mais un habit vert-pomme! Ah! l'injure

» est sanglante ! Que ne disiez-vous tout de suite que je » ressemble à un perroquet du Brésil ! Un habit vert » pomme ! »

Il avait le cœur gros, il ne voulait pas admettre ce qui était vrai. Il reprenait :

» — Si cela vous amuse de rire des habits verts, que » ne plaisantez-vous celui du prince Pierre Bonaparte ? » En voilà un qui est incontestable ; mais non, vous avez » une tendance marquée vers la Montagne. Ce n'est » qu'à moi que vous verrez l'habit vert-pomme, — le » plumage d'un perroquet. »

Ces deux ou trois lignes n'avaient pourtant rien que de bien innocent, surtout enchâssées dans une appréciation oratoire ; mais je me suis convaincu à plusieurs reprises « qu'il ne faut pas plaisanter les habits. » — Cela est une sorte de proverbe parmi les typographes ; c'est aussi une très-grande vérité dans le monde. — Pour un mot bien plus anodin encore sur le gilet de M. Cunin-Gridaine fils, fabricant de drap, j'ai vu vingt hommes de la droite en rumeur. — Au reste, Rabelais l'avait déjà dit : « Ne riez pas du manteau. » Mais s'il avait vu le gilet de M. Cunin-Gridaine fils !

M. de Greslan n'était pas toujours si pacifique. On nous contait que, dans la colonie dont il a été le représentant, il mettait flamberge au vent à tout propos. Un de ses duels a fait époque. Il devait se battre avec un homme de couleur, chose inusitée pour un blanc. Mais comment un crâne, toujours habitué à mettre le cha-

peau sur l'oreille, aurait-il refusé une satisfaction à un Sang-Mêlé bien planté, fier et inexorable comme ils le sont presque tous? — Le blanc, à la vérité, avait consenti, mais en répondant avec une magnifique arrogance : — « Je me battrai avec vous, monsieur le mu» lâtre, mais à une condition, c'est que j'aurai un gant » à la main qui tiendra l'épée. — Soit, » avait riposté l'autre. — Le Sang-Mêlé fut blessé.

Ce n'était qu'une excentricité entre mille dans la vie du représentant blanc. — Un jour, nommé chef de bataillon d'une sorte de garde urbaine, on lui demande de faire jouer *la Marseillaise*. — « Y songez-vous? ré» pondit-il; *la Marseillaise* ici, sous notre soleil! tout le » monde serait grisé. Non, j'aurai mieux. »—Là-dessus, il fit arranger pour une marche une romance que toutes les grisettes de Paris ont chantée, de 1832 à 1835 : *Jeune fille aux yeux noirs, tu règnes sur mon âme.* — « Cette musique-là est bien déjà assez colorée pour les » colonies, » disait-il.

A l'Assemblée législative, il avait deux colères violentes, les négrophiles et M. Victor Hugo. — Le grand poëte était son spectre Banquo. Il le voyait partout. Cela venait, je pense, de quelque épigramme mystérieuse. Mais toutes les fois que l'auteur de *Marion Delorme* prenait la parole, M. de Greslan était un des coryphées de ces 250 interrupteurs qui mettaient sans cesse des bâtons dans les roues de la harangue. « Je » suis l'ichneumon de ce crocodile, » disait-il. — On

murmurait autour de lui : « Ah ! le mot est joli ! » — Dès qu'il avait les talons tournés, le refrain changeait; les amis étaient les premiers à rire : les amis se moquent toujours les premiers, nous le savons tous.

Ce qu'il y a de profondément vrai, c'est que jamais orateur n'a été plus classique ni plus encombré d'emphase que le député de la Réunion. Une fois qu'il répondait à je ne sais plus quelle apostrophe du poëte, il disait (c'est le *Moniteur* qui le constate) : *Hier, Apollon m'a percé de ses flèches.* — Toute la salle éclatait. — *Apollon veut transporter l'Hélicon sur la montagne.* — Toute la salle se tordait. *Apollon m'a pris pour un mouton d'Admète.* — On n'y tenait plus : l'hilarité arrivait à sa dernière expression.

L'honorable M. de Greslan est mort en 1852, à la suite d'une apoplexie séreuse.

Il me reste à dire un dernier mot sur les représentants de la France d'outre-mer. Créoles, mulâtres et noirs, cette réunion de législateurs, inouïe jusqu'à ce jour, faisait venir à l'esprit l'idée d'une des œuvres de Shakespeare où il y a tour à tour à rire et à pleurer. Nous venons de passer en revue d'étranges contrastes : — le valet de chambre noir faisant une Constitution à vingt pas d'un des derniers petits marquis de l'Œil-de-Bœuf. Laissez-moi introduire un brusque changement à vue. Tout à côté, je vois poindre sur les mêmes bancs, un grand drame, notez-le bien, un drame social qui remuait, il y a un peu plus de quarante ans, non-seulement

la France, mais encore l'Europe et les deux Amériques. Il s'agit de la sombre histoire qui a fait de M. Bissette un personnage historique.

Faut-il crayonner la figure de M. Bissette? Deux lignes suffiront. En lui, on peut se figurer un homme jaune mais dont les cheveux commencent à être lisses. Les yeux sont vifs, la figure assez ouverte. Quoiqu'il soit de taille moyenne, il a la démarche assurée, je pourrais dire un peu provoquante, de l'homme des colonies. La mise est simple. Il a toujours été pauvre. On prétend qu'il a eu, il y a une trentaine d'années, un certain entraînement dans la parole. A l'Assemblée Législative, où il a siégé presque trois ans, je ne l'ai jamais vu monter une seule fois à la tribune. La seule circonstance où l'on se souvienne de l'avoir entendu parler en public a été une candidature pour un grade d'officier d'état-major de la garde nationale, en 1848, au club de la rue Percier. — Un candidat venait de dire : « Je suis un an» cien détenu. » Un autre: « Je suis un ancien proscrit. » En ce moment, M. Bissette se lève : « Je suis mieux » qu'un ancien détenu, s'écrie-t-il; je suis plus qu'un » proscrit; j'ai été galérien. » — Et faisant un geste pour découvrir ses épaules : « J'ai été marqué par la » main du bourreau, sous les Bourbons. »

Il ne serait guère possible d'imaginer une pareille scène. Pour les Athéniens de Paris, un club était moins une réunion politique qu'un spectacle. Quelques-uns étaient émus; beaucoup souriaient. Le plus grand nom-

bre n'entendait rien à ce qui venait de se passer. C'était tout au plus si deux ou trois vieillards de la génération de 1820 pouvaient secouer avec quelque profit les forces de leur mémoire : « Nous avons un vague » souvenir de ce que veut rappeler ce mulâtre, » disaient ceux-là. Voilà bien Paris ! Emporté jusqu'à la frénésie par l'incident du jour, il s'inocule la fièvre pour toute chose, mais à condition que ce soit une chose actuelle ; il n'entend point que ses cultes durent plus que l'insecte aux ailes d'azur qui sortait des boues de l'Hypanis, insecte merveilleux, naissant le matin pour mourir le soir. Euler, qui comptait les étoiles, serait impuissant à énumérer les grandes idoles, les grands noms, les grandes dates et les grandes tendresses d'un jour, que Paris a consommés depuis un siècle. Aussitôt que les deux aiguilles ont fait le tour du cadran, il ne se rappelle plus ses dieux ni ses démons de la veille.

Nul n'ignore que, vers les dernières années du règne de Louis XVIII, les Négrophiles gagnaient beaucoup de terrain en France : Grégoire, l'ancien évêque constitutionnel de Tours, et le duc de Broglie dirigeaient les vœux et le travail de ces amis de la race opprimée.

Sur la fin de 1823, il avait paru à Paris une brochure contre l'esclavage des noirs ; l'écrit était signé par le marquis de Santo-Domingo. Qu'était-ce que ce marquis ? En général, on le prenait pour un point d'interrogation, pour une plume imaginaire, pour un pseudonyme. En réalité, il était, je crois, directeur d'un petit journal

bonapartiste, déjà célèbre. J'ai nommé le *Nain Jaune*, Ménippée brillante qui comptait parmi ses rédacteurs M. Soulé, qui a été récemment ambassadeur des États-Unis en Espagne, MM. Cauchois-Lemaire, Alphonse Rabbe, Méry et quelques autres. Quoi qu'il en soit, l'opuscule abolitioniste ayant passé les mers, on en avait jeté un ballot sur les côtes de la Martinique. Trois jeunes mulâtres recevaient ce dépôt, trois jeunes gens d'honorables familles de couleur, MM. Volny, Fabien et Bissette. Cédant à un mouvement généreux, ils n'hésitaient pas à faire de la brochure un instrument de propagande en faveur des idées d'émancipation.

On sait que le temps n'était pas aux tentatives de ce genre. Tout ce qui touchait à la philosophie de la Révolution était proscrit, pourchassé, maudit. En France, une loi bannissait les illustres auteurs du Code civil, parce qu'ils s'étaient assis sur les bancs de la Convention. — Un sergent expulsait Manuel de la chambre ; — Béranger et Paul-Louis Courier allaient en Cour d'assises ; — en Espagne, on exécutait le général Riego, condamné au dernier supplice par le tribunal des alcades de la maison royale. Cette Cour ordonnait que son corps serait coupé en quatre morceaux pour être exposés à Séville, à l'île de Léon, à Malaga et à Madrid. — En Italie, Silvio Pellico et Maroncelli commençaient la *prison dure*. — En Russie, le czar faisait, par un ukase, revenir le moyen âge ; il obligeait les juifs des villes de son empire d'habiter un quartier particulier.

Deux ou trois voix, au plus, protestaient. Benjamin Constant, logicien impitoyable, s'écria à l'aide d'une ironie mordante : « Ne vous lassez pas d'être rigoureux ! » Nos idées sont une enclume : plus on frappe dessus, » plus elles se fortifient. » Casimir Périer, apercevant le comte d'Artois dans une cérémonie publique, disait : « Je vois un nouveau Jacques II sur les marches du » trône. » Mais c'était en vain qu'on puisait dans l'histoire d'Angleterre de terribles prédictions à l'usage des princes de la branche aînée, ils marchaient à leur perte avec un aveuglement fatal.

Aux colonies, leurs amis jugèrent à propos de faire du zèle contre les trois propagateurs de la brochure abolitioniste. On arrêta d'un même coup MM. Fabien, Volny et Bissette, tout à la fois comme distribuant des écrits prohibés, et comme ourdissant des complots contre la race blanche.

Un matin, en décachetant les dépêches du dernier paquebot des Antilles, Paris put apprendre une chose étrange. Trois hommes de couleur avaient été arrêtés, jetés en prison, jugés, sans délai, presque sur l'heure, et, finalement, condamnés aux galères et à subir en pleine place publique de Saint-Pierre de la Martinique, la peine afflictive et infamante de la marque sur l'épaule gauche. — Le tout pour une brochure. On s'abordait dans la rue en se disant : « Mais une telle énormité » serait-elle donc encore possible au XIXe siècle ? » — Les légistes répondaient : « C'est le Code noir. —

« Mais la civilisation chrétienne y répugne! — C'est le » Code noir. — Est-ce que le roi le permettra? — C'est » le Code noir. »

A la Martinique, l'affaire avait causé, non pas de l'émotion, mais une véritable terreur. La sentence avait été rendue sous la présidence de M. Perrinelle. Une certaine légalité dominait encore ce drame. Mais un jour, — jour odieux, — la colonie fut à même de voir par ses yeux que l'arrêt allait recevoir son exécution. — « Mais, » s'écriaient les hommes de couleur, il y a encore deux » étapes : le recours en cassation et le recours en » grâce. » — Non, le Code noir était pressé; — on hâta l'exécution. — Le bourreau prit l'un après l'autre ses trois condamnés, et, avec un fer rouge, leur imprima sur l'épaule gauche les deux lettres T F, *travaux forcés*.

Ce jour-là, dès le matin, un long deuil s'étendit sur Saint-Pierre. Toutes les boutiques des mulâtres se fermèrent en même temps. Les hommes mirent des crêpes à leurs chapeaux. Les femmes, dont l'intervention dans les affaires publiques a toujours quelque chose de solennel, prenaient leurs enfants nus entre leurs bras, et, bravant les chevaux et le sabre des gendarmes, elles leur montraient les trois proscrits, qui devenaient dès lors trois martyrs. « N'oublie jamais ce jour-là, » ajoutaient-elles. Une vieille négresse, pareille aux pythonisses de Walter Scott, montait sur une pierre, et, levant les bras au ciel, s'écriait : « Dieu des opprimés, » Dieu qui as été attaché sur un gibet, entre deux vo-

» leurs, avons-nous encore longtemps à souffrir? » — Il se produisait aussi quelque chose d'analogue à ce qu'on a vu parmi les protestants, lors de la révocation de l'Édit de Nantes. Ceux des Sangs-Mêlés qui avaient de la fortune, une industrie libérale ou quelque talent notoire, faisaient leurs diligences pour quitter la colonie. Presque tous s'en allaient à Haïti, où un homme de leur race, le président Boyer, leur donnait un asile.

Cependant MM. Volny, Fabien et Bissette, une fois l'exécution finie, avaient été jetés sur un navire et dirigés sur Brest pour y subir leur peine. Durant la traversée, ils rédigeaient une requête à l'adresse du comte de Clermont-Tonnerre, ministre de la marine et des colonies. Ils y demandaient un sursis à l'exécution du surplus de la peine et un recours en cassation, tant pour le passé que pour le présent. Au moment même où la supplique arrivait, un avocat qu'on ne faisait pas taire aisément, la presse libérale, l'appuyait de ses mille voix réunies. Le ministre envoya immédiatement un ordre par suite duquel les trois condamnés devaient être placés dans le fort de Brest avant d'être vêtus de l'habit des galériens et bouclés au bagne.

Un unanime concert de louanges accueillait cette première mesure. Dans le même moment, un jeune avocat près la Cour suprême, M. Isambert, mort conseiller, à ce que je crois, ne craignait pas de présenter le pourvoi des trois hommes de couleur. Sur la sollicitation de MM. Châtelain et Valentin de la Pelouze, du

Courrier français, il avait épousé cette cause, mais avec ferveur, d'une manière absolue, en prenant les choses sur le ton de la passion, comme la circonstance le voulait. — Ici je ne saurais rendre trop ni trop haut hommage à l'indépendance de la Cour suprême. On sait qu'elle cassa l'arrêt. Ce n'était ni le premier ni le dernier acte de courage de cette admirable agglomération de magistrats et de jurisconsultes éclairés, toujours placés au-dessus des misérables querelles des partis.

Ce pourvoi admis, l'arrêt cassé, MM. Fabien, Volny et Bissette avaient été extraits du fort de Brest et rendus à la liberté. Il est juste de noter, en passant, qu'ils avaient été entourés dans la ville bretonne des soins les plus sympathiques, notamment par M. Dubois, l'un des plus honorables citoyens du pays. On les fit venir à Paris. Ce fut une série de fêtes. Deux années s'étaient écoulées depuis le jour du supplice. Louis XVIII avait un successeur, très-libéral dans l'origine; un autre frère de Louis XVI, contemporain et ancien ami de Turgot, qui, en montant sur le trône, avait associé son nom au souvenir d'un grand acte, à l'abolition de la traite des noirs. Très-certainement le prince avait raison d'être fier de ce fait. L'abolition de la traite des noirs forme, avec la bataille de Navarin et la prise d'Alger, les trois plus belles pages de son règne, trop calomnié et pas assez connu. Un peu négrophile donc, Charles X ne pouvait pas voir passer l'affaire des mulâtres sans y prendre part. On appela les trois condamnés

au palais des Tuileries. Dans une audience spéciale, le prince les approcha, et voulant appliquer un vieil us à une chose nouvelle, il passa sa main royale sur leurs trois flétrissures comme pour en effacer l'empreinte : « Messieurs, vous n'êtes plus marqués, leur dit un gen- » tilhomme de la chambre, le roi vous a touchés ! »

Ces divers épisodes ne pouvaient manquer d'avoir du retentissement dans la France d'outre-mer. A la nouvelle de la cassation de l'arrêt, la Martinique, la Guadeloupe, l'Ile-Bourbon, le Sénégal et la Guyane française poussèrent de longs cris de joie. On tenait les trois mulâtres non-seulement pour trois martyrs, mais encore comme une triple hostie qui avait considérablement fait avancer la cause de l'émancipation des noirs, et l'on ne se trompait pas. Les offrandes commencèrent. Au milieu de ces manifestations, le nom de M. Isambert était invariablement prononcé. Les vers créoles avaient des ailes, et, comme des oiseaux des tropiques, passaient les mers pour le venir trouver. On avait fait fabriquer dans plusieurs villes manufacturières, mais surtout à Rouen, des foulards honorifiques, en demi-soie et en soie, dans le milieu desquels il était représenté en robe et en bonnet d'avocat, avec des lunettes. Ce médaillon d'un nouveau genre avait pour légende, ou, si vous voulez, pour exergue ce vers de facture martiniquaise, et cependant assez beau : *Patron des opprimés, avocat des douleurs*.

M. Victor Cochinat m'a dit qu'on conservait toujours

très-précieusement, à Saint-Pierre, dans sa famille, un de ces foulards politiques.

Une fois redevenus citoyens libres, les trois hommes de couleur se mêlèrent naturellement au mouvement qui les avait réhabilités. M. Volny, esprit distingué, appelé par le président Boyer, s'en alla remplir de hautes fonctions dans la république noire. Quant à MM. Bissette et Fabien, ils écrivaient et publiaient des brochures sur les questions coloniales, et désormais il n'y avait plus danger à le faire.

Tout à coup nouvel orage; 1830 arrive. La branche aînée des Bourbons s'embarque à Cherbourg pour aller dormir dans ce château des Stuarts dont on lui avait si souvent parlé; Guillaume d'Orange, je me trompe, Louis-Philippe d'Orléans devenait roi, — mais roi-citoyen, — roi des barricades, comme on disait. — Dans l'ivresse du triomphe, le parti libéral n'avait pas oublié les hommes de couleur. Ceux des trois qui restaient à Paris étaient spontanément élus officiers de la garde nationale, M. Bissette dans la légion du deuxième arrondissement; M. Fabien dans celle du cinquième.

Ce n'était pas tout. A la date du 9 octobre 1830, le général Horace Sébastiani, ministre de la marine et des colonies, adressait au nouveau roi un Rapport par lequel il demandait « une indemnité sur la caisse de la » Martinique pour deux victimes de la *justice coloniale.* » L'exposé des motifs fait voir quelle différence il y avait déjà entre 1823 et 1830. « Sire, Votre Majesté

» n'ignore pas les malheurs des sieurs Bissette et Fa-
» bien, hommes de couleur libres de la Martinique. Con-
» damnés aux galères perpétuelles en janvier 1824, ils
» ont été flétris dans la colonie, et transportés en France
» pour y subir leur peine. Là, ils ont été détenus pen-
» dant longtemps ; et obligés de soutenir des actions
» judiciaires, ils ont été mis dans la nécessité de ven-
» dre leurs propriétés ; enfin, ils se trouvent dans la si-
» tuation la plus obérée, et à la fois la plus digne d'in-
» térêt. La conduite de MM. Fabien et Bissette est extrê-
» mement recommandable. Ils ont senti que leur re-
» tour à la Martinique pourrait y devenir le prétexte
» de quelques troubles. Ils font à la paix publique le
» sacrifice de leurs intérêts, de leurs affections, de leur
» amour-propre. » Sous forme de conclusion, Louis-Philippe leur accordait à chacun un subside de 12,000 fr. — Cette décision est un des mille et un faits par lesquels la branche cadette se séparait de la branche aînée.

Les hommes de couleur n'en appartenaient pas moins à l'opposition militante. « L'émancipation des noirs! » toujours l'émancipation ! » c'était leur invariable programme. Dans le but de la faire mûrir, M. Bissette fondait la *Revue des Colonies*, publication qui jetait la terreur dans le cœur des blancs. « Juste retour des » choses d'ici-bas! » dit le poëte. — M. Fabien se contentait de faire signer des pétitions. J'ai apposé, en 1840, ma signature au bas d'une de ces requêtes que

lui et M. Mazuline apportaient au *Corsaire,* alors feuille radicale, où je me trouvais.

Pendant les dix-huit années du règne de Louis-Philippe, la *Revue des Colonies* publiait beaucoup de prose colorée. C'est là-dedans, si je ne me trompe, que M. Victor Séjour, autre Sang-Mêlé, a débuté par une Nouvelle dans le goût de 1832, Nouvelle romantique par excellence. — Pour en revenir à M. Bissette, s'il était toujours homme d'opposition, il se trouvait cependant en guerre avec quelques-uns de ses anciens amis, notamment avec M. V. Schœlcher, le plus ardent promoteur de l'émancipation. Je ne veux rien dire de ces querelles personnelles, malgré le soin qu'on a pris, de part et d'autre, de m'envoyer les libelles, Attaques et Ripostes, publiés à cette occasion. — La polémique qui dégénère en injures ou accusations trop violentes n'est pas mon fait.

Ce que je ne puis m'empêcher de constater cependant, c'est que, malgré sa vive adhésion à la Révolution de Février, M. Bissette ne parvenait pas à se faire élire officier de la légion d'artillerie de la garde nationale. Dans une brochure de M. Perrinon, ancien gouverneur de la Martinique pour le gouvernement provisoire, et représentant du peuple, beaucoup de faits sont relatés à cet égard; mais encore une fois ces choses sont d'une nature trop délicate pour qu'il soit permis au premier venu de s'en occuper. — M. Bissette ne rentra dans la vie pu-

blique qu'à dater de 1849, lors de son voyage à la Martinique.

Depuis 1824, il n'avait pas revu cette terre où il avait été flétri. Comme MM. Volny et Fabien étaient morts, il revenait seul dans Saint-Pierre. Mais quel changement! Le martyr n'était déjà plus avec les mulâtres du temps de la Restauration. Dans une pensée qu'il ne m'appartient pas de scruter, il venait de faire alliance avec les représentants de la droite, qu'il avait toujours combattus; il se rendait aux colonies comme « apôtre de la conciliation. » En d'autres termes, il accourait pour mettre d'accord et rapprocher les Blancs et les Noirs, — association impossible avant ce temps-là. — Il tendait la main à ceux qui avaient rédigé l'arrêt. S'il a bien agi, s'il a mal fait, ce n'est pas à moi de le consigner. L'histoire familière n'a point d'autre domaine que celui des faits. — J'ai ouï dire qu'il avait été déterminé à entrer dans cette composition inattendue plus par ressentiment contre d'anciens amis que par sympathie pour d'anciens adversaires; mais je ne saurais aller au delà sans outre-passer les limites que je me suis imposées en commençant ce travail rétrospectif sur les contemporains.

Je raconte donc encore, et sans commentaires.

En 1849, M. Bissette était celui des hommes du jour qui avait le plus de popularité parmi les noirs. *C'est notre Papa!* voilà ce que se disaient les esclaves d'hier, affranchis d'aujourd'hui, et il n'y avait plus rien à ajouter.

Quand l'incendie menaçait les habitations des planteurs, quand la fureur aveugle, d'un côté, et la peur inconsidérée, d'un autre, étaient chez les deux races, il était fort heureux de trouver un homme qui servît de trait d'union aux deux termes de ce vieil antagonisme. M. Bissette aura été cet homme. Aussi le fils d'un grand philosophe négrophile et abolitioniste de vieille date, M. Victor de Tracy, ministre de la marine et des colonies, lui donnait-il mission d'aller pacifier la France tropicale. — M. Bissette acceptait et faisait sa grande tournée.

Je pourrais dire que c'était une marche triomphale. De tous côtés les noirs criaient : *Voilà Papa!* et ils dansaient d'aise. Les blancs se tranquillisaient. Il n'y avait que les mulâtres, de la même nuance que le missionnaire, qui ne fussent pas aussi libres qu'avant. On faisait sur eux des chansons ironiques, que les noirs venaient chanter jusque sous leurs fenêtres. Mais des vers, des couplets, des chansons, y a-t-il lieu de se plaindre de coups d'épingle si inoffensifs?

Tout le long de la colonie, on mettait la nappe en l'honneur de *Papa.* — Chose inouïe, miracle inespéré, vieux solécisme social rompu, Noirs et Blancs s'asseyaient aux mêmes tables en fer à cheval vis-à-vis les uns des autres. — Mais quoi! dira-t-on, était-ce bien sincère? — Pour la millième fois, je ne répondrai rien; c'est un fait, un phénomène anormal, un grand progrès même; — dites-en tout ce qu'il vous plaira. — Au dessert, on se levait, et, en masse, on disait : « A la santé de *Papa!* »

Les Noirs, chargés de fleurs tropicales, et même de la fleur éclatante du balisier, cueillie dans les gorges de la montagne parmi les nègres marrons, les Noirs accouraient au-devant de la calèche qui portait M. Bissette, effeuillant tant de belles corolles sous les pas de ses chevaux. — Et cet homme avait été un jour, sous le même ciel, entre les mains du bourreau ! — Revirements de la Fortune, personne ne vous expliquera jamais !

La canne à sucre jouait un très-grand rôle dans ces ovations. — Les noirs arrivaient au-devant du voyageur, portant à bras des boucauts de sucre, couronnés de fleurs. — Aux Antilles, il n'y a pas de fête sans fleurs. Tout le long du chemin, on chantait un refrain semblable au chœur de la tragédie antique : *Tout cela est pour Papa !* On a parlé d'hommages plus formels que les boucauts de sucre; on a fait allusion à des coqs cravatés et coiffés de pièces d'or; — mais j'incline à penser que ces coqs sont autant de contes et un recueil de fables. — Dans le temps où l'on émettait cette légende à notre Tribune, il y avait une grande abondance de relations sur le coq des noirs de l'Amérique du Nord, *Dieu Vaudoux*, que la race nègre a adoré, adore et adorera sans doute encore. C'est de cette coïncidence que vient probablement la confusion dont je parle. — Pour mon compte, je n'ai pas ajouté foi un seul instant aux coqs chargés de pièces d'or qu'on aurait offerts au *Papa*. Et quand ce serait vrai, pourquoi pas?

Avant et depuis 1830, le drame a toujours abondé dans la vie de M. Bissette. On sait qu'il ne cessait de réclamer l'abolition de l'esclavage et la ruine du préjugé qui a fait si longtemps prendre les hommes de couleur pour des fils de Caïn. Un de ses écrits avait surtout vivement blessé les susceptibilités des colons de la Martinique. Voilà comment, un matin, il vit arriver de Saint-Pierre à Paris un homme de la race blanche, un avocat du nom de Cicéron, qui accourait d'au delà des mers exprès pour le provoquer. Il y eut duel, en effet; on se battit à Vincennes. Les témoins de l'avocat étaient MM. Dufougerais, avocat, rédacteur en chef de *la Mode*, futur représentant du peuple, et M. de la Riffaudière; ceux de M. Bissette appartenaient plus particulièrement aux lettres; j'ai nommé MM. Alexandre Dumas et Charles Romey. — Après deux coups de pistolet, l'honneur fut déclaré satisfait, et, chose qui se présente souvent, les deux adversaires devinrent de fort intimes amis.

Dans ce duel et à l'occasion d'autres rencontres du même genre, M. Bissette avait montré des façons de gentilhomme et s'était comporté presque en mousquetaire du temps de Louis XV. On racontait, au reste, à ce sujet, qu'il était un peu parent de l'impératrice Joséphine, du côté de la main gauche, il est vrai. En effet, il était le petit-fils d'une mulâtresse, qui était une sœur jaune de madame de Beauharnais. C'est même, ajoutait-on, à cause de cette consanguinité que, dans les dernières années de sa vie, il touchait une petite pension

sur la cassette privée de Napoléon III. — A son retour de la Martinique, il n'était plus tout à fait le Bohême de la veille. Pour reconnaître ses servives, les Blancs de la colonie lui avaient fait don d'une maison qui était estimée 20,000 francs, et de valeurs diverses qui s'élevaient à la moitié de cette somme; mais M. Bissette avait un long arriéré et devait mourir dans un état de fortune voisin du dénûment. — Un peu bravache, assez ignorant, il était fort spirituel et avait, par moments, des saillies d'une très-grande originalité. Comme tous ceux de sa race, il ne pouvait parvenir à prononcer proprement les *r*, et il disait à chaque instant, par exemple : *Nègues et mulâtes.* — Et une fois on l'entendait dire : — *Penez-môi pour un blanc, puisque je suis décoé de la coix de la Légion d'honneu.*

M. Bissette est décédé à la suite d'une maladie de cœur, dans l'hiver de 1858. Très-peu d'amis ont escorté sa dépouille mortelle jusqu'au cimetière. S'il fut mort vingt ans plus tôt, au lendemain de la révolution de juillet, par exemple, cent mille hommes auraient fait partie de son convoi. Je rappelle le vieux mot de M. Dupin aîné, à la chambre des députés de 1834 : « Il faut savoir mourir à propos. » M. Bissette est oublié, même des noirs. Ainsi s'effacent les modes politiques.

VI

Journalistes saint-simoniens. — Une parenthèse sur l'école de Saint-Simon. — La sortie de Ménilmontant. — Voyage à la recherche de la Femme Libre. — Les saint-simoniens sont partout. — MM. Joncières, — Broët, — Saint-Chéron, — Gustave Cazavan, — Eugène Bareste, — Adolphe Guéroult. — Tourneux. — Massol. — Laurent (de l'Ardèche). — Louis Jourdan. — Léopold Amail. — Le docteur Yvan. — Un ancien pair de France, journaliste. — M. le comte de Montalembert. — L'*Avenir*. — MM. de Lamennais, Lacordaire et de Cazalès. — Un mot d'Armand Marrast. — Tendances académiques. — Un mot de M. Veuillot. — L'insurrection slave de 1846. — MM. Villemain, de la Moskowa et Victor Hugo. — Le Sonderbund. — M. Antony Thouret. — Un romantique de la vieille roche. — Épisode de Juillet. — Une comédie jouée à l'Odéon. — Les Distiques.

On raconte que d'illustres empoisonneurs du dix-neuvième siècle se couvraient la figure d'un masque de verre lorsqu'ils entraient dans leur laboratoire. Il n'était pas besoin, très-certainement, d'avoir recours à une

précaution analogue quand on entrait dans la Tribune. Pour la plupart, je puis même dire, sans exception, les écrivains qui venaient s'asseoir sur ces banquettes étaient des hommes honorables, pleins de bon ton et parfois d'une certaine élégance. Mais les disparates et les dissonances n'en abondaient pas moins parmi nous. Vingt fois, des spectateurs d'une loge voisine ont pu entrevoir, par le petit bout d'une lunette d'approche, ce bizarre assemblage d'éléments hétérogènes. Cela confondait leur esprit de rencontrer côte à côte, dans l'attitude du calme, des hommes qui se trouvaient ostensiblement en état de constante hostilité les uns avec les autres. Dans une assemblée délibérante, il y a des intervalles, une ligne d'intersection, des frontières, une gauche, une droite, une gauche tempérée, une droite mitigée, un centre, toutes sortes de zones. Rien de semblable dans une tribune encombrée d'écrivains jeunes, ardents, passionnés en sens opposés et que tel ou tel mot inattendu peut faire éclater comme un obus.

Pendant quatre années, quand nous vivions dans le feu comme la salamandre, je ne répondrais pas qu'il ne se fût engagé, à de rares échéances, quelques discussions un peu vives. Rien de bruyant ne s'est cependant produit; on n'a point vu surtout se dérouler de ces scènes scandaleuses, où le poing le plus nerveux joue le principal rôle. Ce n'était pas toujours la même chose en bas, dans l'enceinte sacrée. Qu'un autre le raconte : ce n'est pas mon affaire.

Mais si le public des tribunes voisines manifestait tant d'étonnement à la vue de l'ordre relatif qui régnait parmi nous, je n'étais pas moins surpris moi-même, je l'avoue, en constatant un fait étrange. Neuf ou dix écrivains, sortis de l'école saint-simonienne, représentaient cinq ou six journaux de couleurs différentes. Résignés, blasés ou sages (ces trois mots n'en font peut-être qu'un), ils écoutaient, prenaient des notes, et c'était tout. Jamais un mot, jamais un geste. — Toulgouët me disait : « Sont-ils donc de marbre, ceux-là? » — Non, ils n'étaient pas frappés d'insensibilité; ils étaient revenus de presque toutes les choses du temps; ils avaient déjà beaucoup vécu, et comme en serre chaude.

Quand l'observateur, une lorgnette d'opéra à la main, s'amuse à inspecter les divers compartiments de la mappemonde, il est émerveillé à la vue d'un spectacle étrange : « Les Anglais sont partout! » dit-il. — Même chose pour l'école saint-simonienne, non dans l'univers, j'en conviens, mais en France. Je le dirais volontiers sans courir le risque du moindre démenti : « Les » saint-simoniens sont partout! » Sans doute l'Europe n'est pas encore envahie; mais on conviendra qu'elle est légèrement entamée; les saint-simoniens touchent à la frontière de l'Autriche, ils sont au cœur de l'Espagne. Pour ne parler que de ce qui se passe chez nous, jetez un coup d'œil sur la géographie administrative, dont l'échelle est si étendue : pas un gradin où ils ne se trouvent. Ils sont les puissants seigneurs des

chemins de fer. Ils ont des chaires de professeurs; ils s'asseyent sur les stalles où l'on fait les lois. On les rencontre parmi les barons de la finance. La Bourse est leur domaine, une salle de conversation, qu'on dirait construite exprès pour eux. Ils vivent dans la domesticité du prince; ils tiennent le haut bout dans l'opposition; ils sont dans la presse, quand il leur plaît, dans les arts, au théâtre, dans l'armée, parmi les magistrats. Il n'y a que dans le clergé qu'on ne les aperçoive point, et encore n'est-ce pas bien sûr. Hier, un ministre homme de lettres mourait, encore jeune; c'était un ancien saint-simonien des beaux jours, un disciple d'avant le grand schisme de Bazar.

Ils ont conquis le pays, non à la manière de ce Guillaume aux cheveux roux qui, en abordant dans la Grande-Bretagne, brûlait ses navires en disant à ses Normands : « Voilà la patrie! » Ah! les saint-simoniens ont l'esprit trop délié pour se servir de paroles si absolues. Ceux-là savent comment il convient d'exercer de nos jours le métier d'apôtre. Un matin, on les a vus descendre la colline de Ménilmontant, le Père en tête; c'était la dernière manifestation publique. On riait dans les rues; la foule hébétée faisait des gorges chaudes, comme toujours, lorsqu'elle ne comprend pas. Ils étaient en jaquette bleue, le Père Enfantin, le frère Michel Chevalier, le frère Émile Péreire, le frère Stéphane Flachat, le frère Emile Barrault, le frère Duveyrier, *le poëte de Dieu*, et tous les autres frères.

Les sots disaient : « Il donnent leur démission, ils sont » finis ; vous n'entendrez plus parler d'eux. » — Ils sont partout ! ils dominent tout ! Mais il faut tout dire, ils avaient en eux l'instinct et la volonté d'une grande race. Ils s'étaient promis de ne se donner ni repos ni relâche. Juifs, catholiques, protestants, athées, royalistes, républicains, nihilistes, ils jetaient dans un creuset commun leurs croyances et leurs convictions pour ne faire sortir du précipité qu'un résultat : là Franc-Maçonnerie saint-simonienne. Et que d'efforts ! quels labeurs multiples, inattendus, non interrompus ! Combien de privations, de courses vagabondes, de tâches prises et reprises cent fois ! Ils partaient pour l'Orient, afin d'y trouver la Femme Libre. Il faut une couleur poétique à toute expédition ; la Femme Libre était leur symbole. Mon Dieu ! ils seraient allés à la découverte du phénix qu'ils l'auraient rencontré plus sûrement ; mais qu'importait le prétexte ? Paris disait : « Les saint-simoniens se sont » embarqués à Marseille ; ils voguent du côté de l'Asie- » Mineure. » — Paris ne voyait pas que le noyau était resté dans ses murs, au fond de silencieuses mansardes, travaillant, observant tout, ne soufflant mot. « Les saint- » simoniens sont arrivés en Orient, » reprenait Paris, toujours altéré de nouvelles. Ils y étaient, en effet, mais aux prises avec toutes les réalités de la vie. Ils se faisaient interprètes, scribes ou hommes de peine sur les ports. Savez-vous ce que Félicien David a dû jouer de piano dans les rues de Smyrne pour quelques paras que les

Turcs jetaient à ses pieds? D'autres s'étaient arrêtés à Athènes. Un groupe, ayant le Père en poupe, arrivait au Caire, sollicité par le vice-roi d'Égypte de barrer les eaux du Nil. Il y en avait qui s'improvisaient colons en Algérie. Deux des plus jeunes, je ne dis pas des plus intelligents (ils l'étaient tous), MM. de Cadalvène et de Breuvery, s'aventuraient en Nubie et jusque dans les sables de cette mystérieuse Afrique centrale dont ils nous ont, les premiers, donné la clef.

Pendant ce temps-là, ceux qui étaient restés en France travaillaient d'arrache-pied, comme on dit dans le peuple; les Flachat, ingénieurs distingués, dressaient des plans, creusaient des canaux, ouvrant un premier soupirail à la force industrielle qui nous enveloppe en ce moment; Pierre Leroux, Jean Reynaud et Carnot écrivaient cette *Revue Encyclopédique* qui a mûri tant de têtes qu'on croit à tort frivoles; Michel Chevalier envoyait aux *Revues* ses lettres sur les États-Unis; les Péreire construisaient notre premier chemin de fer; d'autres ne se préoccupaient que de gagner de l'argent, sachant bien, comme l'a dit Montecuculli, qu'on ne peut arriver à rien sans ce nerf de toute chose. — Or, un beau jour, dix ou douze années après la sortie de Ménilmontant, au milieu d'une paix féconde, ils se retrouvaient tous ou presque tous en famille, à table, le verre à la main, causant de leur vie passée, comme Ulysse chez le roi des Phéaciens. — Dès ce moment, le monde était à eux. On dit, et je ne fais nulle difficulté de le croire, on dit

qu'ils se prêtent main-forte à tout bout de champ, plus unis entre eux que les anneaux d'une chaîne, se communiquant tour à tour la séve, le soleil et la fraîcheur comme les diverses feuilles d'un même rameau. Ils sont riches, ils prospèrent, ils réussissent sans cesse. Voilà bien des raisons pour qu'on crie contre eux, et l'on ne s'en fait pas faute; mais c'est l'inévitable loi du succès de voir apparaître constamment l'aiguillon d'une critique salutaire. Un d'entre eux, un des plus considérables, me disait : « Tant de criailleries contre nous sont une bonne » chose : nous devons les prendre, ou comme une ex- » piation, ou comme un avertissement, peut-être même » pour les deux. »

Au nombre des écrivains de l'ancienne école saint-simonienne qui se montraient le plus assidûment à la Tribune, se trouvait M. A. Broët, rédacteur du *Journal des Débats ;* il y écrivait encore en 1858 d'excellents articles d'industrie et d'économie politique. Petit, poli, pétulant, toujours tiré à quatre épingles, toujours de bonne humeur, il m'avait l'air de prendre les choses du côté plaisant. Cela n'a jamais empêché, d'ailleurs, de mener à bien les objets qui réclament une préoccupation sérieuse. Quand on lui disait : « Mais vous avez été » saint-simonien ? » — il répondait très-finement, selon moi : « J'ai eu six mois aussi. Que n'en faites-vous la » remarque ? » — Il paraît qu'il était l'un des plus jeunes de la Communion nouvelle; c'était à ce titre qu'il avait dû l'honneur de porter dans les cérémonies publi-

ques l'écharpe du Père, en compagnie de M. de Saint-Chéron, aujourd'hui correspondant des journaux catholiques.

Dans les entr'actes parlementaires ou pendant le brouhaha des scrutins, il se laissait volontiers aller à dire des choses qui ne manquaient pas de mordant. C'est par lui que j'ai entendu rapporter ce mot charmant de naïveté de M. Cuvillier-Fleury, ancien précepteur des princes d'Orléans, familier des hôtes des Tuileries, palais où il était conséquemment logé gratis : « Je » ne me rallierai jamais à la République. Que voulez-» vous? je ne peux pas me décider à payer mon loyer. » — Très-peu de temps avant l'application de la loi de la signature, ayant eu à parler de lui, j'avais, sans y mettre aucune intention, écrit son nom comme celui du procureur-général de la Restauration, maître Jean de Broë, que Paul-Louis Courier a rendu à jamais célèbre. — Le lendemain, il me remettait sa carte en me disant : — « Je vous en veux pour deux choses; d'abord, parce » que vous avez estropié mon nom, et, en second lieu, » parce que vous m'avez affublé d'une particule aristo-» cratique; mais ce sera sans rancune. »

Le Sage a écrit dans *Gil Blas :* « Tout petit homme » est décisif. » M. Broët le prouverait pour la millième fois. — Il ne s'amuse plus aux bagatelles d'une utopie qui doit sauver le genre humain, il a songé à lui-même, suivant les préceptes de la philosophie d'Horace, qui en vaut bien une autre. Très-actif et très-entendu en affaires,

il est devenu secrétaire-général d'un chemin de fer, et de là il a trouvé aisément à se faire une pente douce vers la vieillesse, quand elle se présentera. — Savant gastrosophe, il s'occupe de l'art difficile de bien vivre. — J'ai ouï dire qu'il s'était récemment trouvé un fromage de Hollande, lisez qu'il s'était acheté un hôtel dans le faubourg Saint-Honoré, la région des heureux du jour. Millionnaire des temps modernes, quand on lui dit : « — Comment vivez-vous? » Il répond avec un léger sourire : « — En faisant le moins de bruit et le plus » de bien possible. »

Il n'y a qu'un instant, j'ai nommé M. de Saint-Chéron. Celui-là ne faisait que peu d'apparitions dans la Tribune. Rédacteur de correspondances étrangères, il allait de la Tribune des sténographes à la salle des Pas-Perdus. On a vu qu'il avait porté l'écharpe du Père. Il passe, à tort ou à raison, pour s'être marié le premier suivant le rite saint-simonien, à la chapelle de la salle Taitbout ; mais depuis lors, comme il est entré dans les idées catholiques et royalistes, il a, dit-on, rectifié le sacrement selon le vœu de l'Église. — M. de Saint-Chéron a été tour à tour rédacteur en chef de *l'Univers* avant M. Louis Veuillot, et rédacteur en chef de *l'Artiste* après Achille Ricourt. — Il écrit de temps en temps dans *l'Union*, journal de la vieille droite. — J'ai pu savoir par lui qu'en fait d'informations politiques, il en était des clubs élégants de Paris comme des gros banquiers, c'est-à-dire qu'ils avaient des journalistes *ad hoc*, chargés de les tenir,

d'heure en heure, au courant des faits importants de la journée. Ainsi le club de la rue Royale, plus connu sous le nom de *Club des Moutards*, cercle de la jeunesse dorée du temps, recevait de lui, durant le cours d'une séance, deux ou trois messages relatant les principaux épisodes qui se produisaient au milieu de notre grande boîte de bois et de carton. Quinze lignes d'ellipses suffisaient à chaque convoi. De cette façon, Paris arrivait à avoir l'histoire des débats législatifs avant même que M. Armand Marrast ne se fût couvert, en disant : « — La séance » est levée. » — On disait à l'un des anciens chefs de Ménilmontant : — « Vous n'êtes pas tous devenus riches, » puisque Saint-Chéron, l'ancien enfant de chœur du » Père, est forcé de vivre de pattes de mouches. — Eh ! » c'est sa faute, répondit le coryphée. Pourquoi a-t-il » changé de sacristie? »

On paraissait ne pas comprendre comment des hommes qui, en 1829 et en 1830, avaient demandé la transformation entière de l'ordre social, se rangeaient du côté des adversaires du 24 février. — Hélas! on ne comprend jamais qu'on se fatigue au milieu de la lutte, ni qu'on se modifie, ni encore qu'on soit le jouet de mille circonstances capricieuses. J'ai entendu ainsi jeter feu et flamme contre un autre saint-simonien d'autrefois, M. de Joncières, qui signe aujourd'hui Joncières tout court au *Constitutionnel*. — Il est juste de dire que cet autre manifestait une intempérance et une intolérance peu communes. — Dans les premiers temps de la Révolu-

tion, il rédigeait les comptes-rendus du *Droit*, journal d'origine opposante. Précédemment il avait écrit au vieux *Globe*, à celui qui propageait la doctrine. — En feuilletant les journaux satiriques d'il y a trente ans, j'ai vu qu'on l'avait accusé d'avoir poussé la ferveur de la novation jusqu'à écrire dans cette feuille téméraire une apologie de l'inceste (voir notamment un article du *Figaro* de 1832, intitulé : *Aux très-luisants saint-simoniens*). — Mais je me hâte d'ajouter que, le reproche ayant été reproduit en 1848, M. Joncières s'est élevé avec une juste indignation contre cette conjecture injurieuse.

Dans des jours calmes, il y a quinze ans, M. Joncières faisait de la critique littéraire au *Temps*, de Jacques Coste ; il ne craignait pas, un peu plus tard, de s'enrôler parmi les écrivains qui défendaient la monarchie de juillet dans les journaux de province ; il a ainsi écrit tour à tour à Arras et à Bourges. — Il a tour à tour guerroyé avec assez peu d'éclat à la *Patrie* et au *Constitutionnel.*

NOTA. — J'ai parlé des moqueries très-permises de l'ancien *Figaro* contre la religion nouvelle. En général, ces articles, toujours très-fins, étaient le fait de M. Alphonse Karr, et, chose étrange, l'auteur de *Sous les Tilleuls* a porté un moment la jaquette bleue des saint-simoniens, mais un moment seulement. Cela ne fait du reste que mieux voir combien a été universel le mouvement des idées nouvelles de 1831.

Quant aux autres saint-simoniens, ils se ressen-

taient tous de leur origine ; — je veux dire qu'ils participaient le plus possible au mouvement des idées du jour. Le hasard m'avait d'abord donné pour voisin l'un d'eux, M. G. Cazavan, ancien rédacteur en chef du *Journal de Rouen*, feuille qu'il a dirigée pendant une dizaine d'années avec le plus grand succès, et depuis lors préfet de la Haute-Garonne. — Obligé de quitter sa préfecture, par suite d'un banquet radical qui avait mis Toulouse en l'air, il était redevenu journaliste comme devant. — Il serait curieux de noter combien de fois les hommes publics sortis de la presse sont revenus à la presse, leur première nourrice ; — j'y songerai quelque jour, si Dieu me prête vie ; — mais continuons. — De retour de Toulouse, M. G. Cazavan taillait sa plume pour *le Crédit*, journal remarquable, trop peu remarqué, dirigé par M. Duveyrier, le *poëte de Dieu*, avec les conseils du Père, administré par M. Léopold Amail, autre saint-simonien des premiers jours, plus tard directeur du *Journal des Actionnaires*. Dans la suite, l'ancien préfet a travaillé quelque temps au *Siècle ;* il dirige en ce moment une des feuilles les plus importantes de la province : je veux parler du *Journal du Havre*, cet excellent carré de papier qu'on lit jusque dans la Polynésie, et qui n'a d'autre tort que celui de ne donner jamais accès à deux lignes de littérature. — Mais peut-être est-ce là le secret du succès qu'il obtient dans tout l'univers.

Tout près de M. G. Cazavan se tenait un autre homme de talent, un des esprits les plus délicats et les plus fins

de la presse contemporaine, et cela de l'aveu même de ses adversaires. — On devinera que j'entends désigner ainsi M. Adolphe Guéroult, qui, sous Louis-Philippe, a été quelque temps collaborateur du *Journal des Débats* et, par la suite, consul près d'une de ces républiques de l'Amérique espagnole, dont une page des romans de Voltaire a si bien illuminé le paysage. — Du temps de la Constituante et de la Législative, il était entré au journal *la République*, feuille saint-simonienne par excellence, fondée par M. Théodore Boulé, dirigée par M. Eugène Bareste, ayant pour collaborateurs, MM. Laurent (de l'Ardèche), Tourneux, Massol et cinq ou six autres de ceux qui avaient prêché à la salle Taitbout. — Les événements sont venus, pressants, imprévus, pareils à des coups de tonnerre. — M. Adolphe Guéroult, qui, comme tous ceux de la doctrine, a en lui le double savoir de l'artiste et de l'économiste, s'est lancé dans le journalisme industriel. — Homme de bonne compagnie, beau diseur, esprit lettré, on souhaitait qu'il y trouvât, après tant d'autres, son « fromage de Hollande. » Un moment blasé, ou ayant l'air de l'être, il disait à ceux de ses anciens amis qu'il rencontrait sur les boulevards : « Comment faire du journalisme en ce moment? Il vaut » mieux briser sa plume. » Ainsi on le voyait manifester le désir de se retirer de la lutte. Oui, comptez sur ces retraites. Écoutez ces paroles d'ivrogne! Qui a bu de l'encre en boira. Très-peu de temps après ces marques de découragement, M. Adolphe Guéroult devenait ré-

dacteur en chef de *la Presse* et, pendant la courte apparition qu'il faisait à ce journal, il se manifestait comme un écrivain de haute portée. Après des dissentiments qui amenaient sa sortie de cette feuille, il en fondait une autre, *l'Opinion Nationale*, fort lestement écrite, surtout pendant les trois premières années de son existence. On a fait, çà et là, au rédacteur en chef et à son œuvre le reproche d'avoir un peu trop semé les abeilles napoléoniennes sur leur drapeau. Ceux qui ont lancé ces petites accusations n'ont pas l'air de savoir en quoi aura consisté, de 1852 aux jours où nous sommes, l'art difficile de publier un journal et de le faire vivre sans qu'il déchire trop son programme.

Au reste, M. Adolphe Guéroult ne s'est jamais écarté des principes philosophiques que la révolution de 89 a fait éclore. Il y a mieux, toutes les audaces et tous les faits généreux qui ont marqué depuis dix ans ont rencontré en lui un approbateur convaincu. Nul n'a plus que lui contribué à populariser la pensée d'abord, et ensuite les conséquences libérales de la campagne d'Italie. Dans l'ordre des petits faits même, il ne marchandait ni ses encouragements, ni son enthousiasme. Un jour que nous faisions ensemble deux cents pas, du boulevard Montmartre au perron de Tortoni, la conversation tomba sur une œuvre récente de Victor Hugo dont l'entrée n'était pas permise en France. — « Quelle » belle poésie ! disait-il. Cela fait sur l'estomac l'effet » d'un verre de ce tafia généreux que les marins boivent

» pendant le gros temps pour se donner du ton. » — En 1863, M. Adolphe Guéroult a été élu député de Paris après ballottage. On se rappelle qu'il avait pour concurrent un philanthrope, M. Cochin, qui est aussi un écrivain du parti catholique. Chose curieuse, beaucoup de prêtres votèrent pour l'ancien saint-simonien. On nous a cité un mot d'un d'entre eux, mot bizarre, pour le moins : « — Il y a des époques où il faut aider l'œu» vre de Dieu en votant pour les mécréants. »

Un mot en passant, sur M. Massol. — Celui-là avait séjourné assez longtemps en Égypte, auprès du vieux Méhémet-Ali; on l'avait préposé à l'éducation et à l'instruction du fils d'un pacha. Il y avait cette particularité, que son élève ayant passé quatre ans à Paris, pouvait être considéré comme un occidental. « On l'avait suffisamment frotté de cosmographie, » d'histoire et de philosophie, nous disait M. Massol, » en sorte que je le croyais acquis aux idées européen» nes. Eh bien, un jour, à la chasse, près du désert, il » se mit tout d'un coup à nous dire : « On en pensera » ce qu'on voudra, je suis sûr que la terre est portée » par un éléphant. » — A dater de ce moment-là, — » ajoutait le conteur, je me suis mis à douter un peu de » ce qu'on appelle la perfectibilité humaine. »

Comme je savais qu'il avait longuement parcouru la Grèce, — la terre de mes rêves et de mes prédilections, — je lui parlais de l'Hellade et de la race presque divine qui l'a toujours habitée. — « Les Grecs d'aujour-

» d'hui ont encore la beauté traditionnelle, répondait-
» il. J'ai souvent pris plaisir à les regarder d'une
» hauteur. Quand on les voit marcher deux à deux, en
» se tenant par l'épaule, on croirait voir s'avancer un
» bas-relief antique. »

M. Massol n'est pas seulement un ancien saint-simonien; il est encore franc-maçon, investi d'un très-haut grade. On a même été sur le point de l'élire grand-maître ou quelque chose d'approchant. Très-renommé pour son savoir, pour la hardiesse de ses opinions religieuses et pour l'austérité de ses mœurs, il prend toute cette affaire du Grand-Orient fort au sérieux, surtout depuis la dispersion de la colonie de Ménilmontant. Mais, entre nous, tout en accusant le désir de supprimer pacifiquement l'intervention des prêtres dans le mouvement de la vie sociale, ne joue-t-il pas un peu lui-même à l'hiérophante? En 1865, aux obsèques de P.-J. Proudhon auxquelles j'ai assisté, j'ai pu être témoin d'un étrange spectacle. Suivant les termes du testament que le célèbre dialecticien avait dicté à l'une de ses filles, son corps devait être porté directement, sans aucune station à l'église, de la maison mortuaire au petit cimetière de Passy. On fit donc descendre la bière dans la fosse; les pelletées de terre furent jetées, et bientôt la série des oraisons funèbres commença. Après que deux amis intimes du défunt, un avocat et un journaliste, eurent parlé, un troisième orateur se montra sur le remblai du sépulcre; celui-là n'était autre que M. Massol. La tête

nue, la figure austère, la parole dégagée, on pouvait supposer raisonnablement qu'il avait en lui tout ce qu'il lui fallait pour exprimer ce qu'il avait à dire, mais point. Au bout de deux minutes de silence, on vit le panégyriste tirer de sa poche une manière d'étole, mi-partie or et mi-partie dentelle, et, après avoir passé cet ornement sacerdotal autour de son cou, se mettre en devoir de prononcer son discours. Ce discours calme, armé d'une modération audacieuse, très-court et très-honnête, fut peut-être le meilleur des trois qu'on nous fit entendre; mais pourquoi cette étole quand P.-J. Proudhon avait déclaré ne vouloir rien de sacré à ses funérailles et que l'orateur lui-même s'élevait *hic et nunc* contre *toute superstition?* — « Eh! vous ne voyez donc pas que » c'est au nom de la Franc-Maçonnerie qu'il parle? » me disait-on. — N'importe, cette étole empruntée au cérémonial de la rue Cadet pour être exhibée sur la tombe du plus téméraire des penseurs de notre âge a involontairement reporté mon esprit du côté du théosophe Robespierre, allant, un bouquet à la main, à la tête de la Convention Nationale, reconnaître l'existence de l'Être Suprême et brûler la statue de l'athéisme. Grâce à elle, je me suis aussi rappelé ce mot que Charles Nodier a mêlé à ses *Souvenirs* : « Il n'y a » jamais eu, et il n'y aura jamais de peuple assez fort » pour se passer de religion. »

Revenons à la Tribune des journalistes, et au mot de M. Massol sur l'Hellade.

Un autre journaliste saint-simonien avait de même étudié de près la Grèce moderne; c'est M. Louis Jourdan, qui a été, *ad libitum*, un des principaux rédacteurs du *Siècle* ou l'une des deux colonnes d'une maison de banque de fraîche date. Après avoir séjourné sept ans à Athènes, cet ancien apôtre, las de vivre de racines grecques, est revenu en France, et s'est fait, dans le Midi, rédacteur d'un petit journal d'opposition, très-vif et très-spirituel. Après le 24 février, il a transporté sa plume à Paris; c'est alors qu'il a créé *le Spectateur républicain,* feuille bleue, qui n'a vécu que ce que vivent les journaux trop modérés. Au *Siècle*, où il avait été appelé par M. Louis Perrée, il a bientôt passé à l'état d'improvisateur quotidien. Quand le coup d'État du 2 décembre a donné des loisirs forcés aux écrivains de la presse politique, il s'est mis à analyser les ressources industrielles de notre pays. On l'a vu composer alors des articles de pédagogie industrielle, intitulés : *Histoire d'un pain de sucre*, ou *Généalogie d'une pièce de drap.* — En général, ses articles ont un grand succès dans le milieu où se meut la clientèle du *Siècle.* — A dater de ces temps-là M. Louis Veuillot a fait de lui une sorte de saint Sébastien philosophe, qu'il attachait à l'arbre de la polémique et qu'il donnait complaisamment pour point de mire à ses flèches. — On cite de M. Louis Jourdan une fantaisie littéraire publiée dans la *Revue de Paris* sous ce titre : *Les Souffrances de Ludovic.*

Parmi les membres de la famille saint-simonienne

qu'on voyait parfois parmi nous, je ne veux pas oublier un homme d'une haute intelligence, le docteur Yvan, médecin de l'ambassade française que Louis-Philippe avait envoyée en Chine, savant modeste et écrivain plein de charme. Après 1848, le département des Basses-Alpes l'avait envoyé à la Législative; il siégeait à gauche et était nommé sécretaire.

Le docteur Yvan a publié d'excellents livres : 1° *De France en Chine*, très-attachante série d'impressions de voyages; 2° *L'Insurrection de Chine*, avec M. Callery; 3° *La Chine et la presqu'île malaise*, et un petit volume, plein d'intérêt, intitulé : *Les transportés de Cayenne*.

Après le coup d'État, le docteur Yvan, qui avait été éloigné momentanément, est revenu en France pour s'y occuper de science et d'art. Lorsque M. Adolphe Guéroult était entré à *la Presse*, il y rédigeait le *Bulletin du Jour*. En 1858, au moment où le prince Napoléon était mis à la tête du ministère de l'Algérie et des Colonies, il devenait chef de bureau de la publicité. Depuis que ce ministère a changé de direction, le docteur Yvan a été nommé inspecteur général de la propriété littéraire, fonction nouvelle qu'il fera tourner au bénéfice de ses confrères, les gens de lettres.

Un certain carnaval, une certaine année que Paris était affolé de mascarades et de costumes bizarres, on vit un soir apparaître au milieu du salon du P. Enfantin un Mandarin de première classe, dans tout l'appareil de sa dignité, suivi de sa Mandarine, équipée de pied en cap à la chi-

noise. Vous eussiez dit deux enfants de l'empire des fleurs envoyés en droite ligne de Pékin et fraîchement tirés d'une boîte. Ceux-là étaient animés et avaient été habillés par le spirituel docteur Yvan, avec des costumes rapportés de ses voyages. En réalité c'étaient deux Français, un savant et une savante, bien connus du beau monde de Paris. — Tout cela eut beaucoup de succès dans les petites chroniques. Ce qui mériterait bien plus d'en avoir, c'est la causerie tour à tour pleine de faits et d'observations que le docteur aime à prodiguer au milieu de ses intimes. Personne ne parle des grands arbres ni de la Faune de l'extrême Orient comme ce voyageur qui, après avoir fait le tour du monde et traversé deux ou trois utopies, est revenu en définitive à l'amour des végétaux et des bêtes.

Il y aurait encore beaucoup à dire sur l'école saint-simonienne; — mais ces études sont à peine une esquisse au crayon. — J'aurai, plus tard, — et à propos d'un autre objet, — à parler de ces hardis pionniers du monde industriel. Mais quoi, va-t-on me dire, c'est beaucoup s'occuper d'une demi-douzaine de novateurs? — Pour faire contraste, je vais placer ici, sans façon, une figure orthodoxe, celle d'un homme qui daignait se mêler de temps en temps à des gazetiers comme nous, et qui depuis quelques années, — mais bien tardivement, — s'est pris d'un bel amour pour l'écritoire, la plume et le papier.

On apercevait à l'extrême droite, sur les gradins su-

périeurs, entre un évêque et un marquis, un homme encore jeune, quasi élégant dans sa mise et dans ses manières. Ce n'était pas qu'il y eût en lui beaucoup de distinction; — je ne parle que des apparences, cela va sans dire. Qu'on imagine une chevelure plate, une figure pâle et quelque peu ascétique, quoique ronde; la poitrine large. Il allait et venait sans cesse de l'hémicycle à la salle des Pas-Perdus et *vice-versâ*. Chemin faisant, il jouait avec des brochures, des journaux; parfois avec un œillet rouge, toujours avec un lorgnon. Il riait à gorge déployée toutes les fois que la Montagne se mettait à protester. Le sourire et le rire sont deux armes essentiellement françaises, dont ce catholique avait appris à se servir en lisant Voltaire. Je ne vous ai pas encore dit son nom, mais j'imagine que vous avez déjà deviné qu'il s'agit du comte de Montalembert, *fils des croisés*, ancien pair de France, alors représentant du Doubs.

En 1848, il y avait dix-huit ans environ que M. le comte de Montalembert avait commencé à devenir un des orateurs les plus considérables de notre pays, tantôt parlant en faveur des idées du siècle, tantôt essayant de ramener les idées du pays du côté du passé; mais, en tout cas, gardant la posture d'un opposant.

En 1830, il se ralliait avec une chaleur toute juvénile à la révolution de Juillet. Pair de France par droit d'hérédité, mais trop jeune encore pour avoir voix délibérative au Luxembourg, il cherchait à se mettre en

relief par la presse, puisqu'il ne lui était pas encore permis d'aborder la tribune. C'était alors qu'il fondait, en compagnie de trois abbés illustres, MM. de Lamennais, Lacordaire et de Cazalès, *l'Avenir*, journal religieux et politique, si hardi chaque matin, si éloquent tous les deux ou trois jours. En lisant cette feuille écrite par des mains sacrées, on pâlissait non-seulement chez le nouveau roi des Français, mais encore à Rome, au Vatican, près du trône pontifical. A propos de l'insurrection de la Pologne, un biographe rapportait récemment des lambeaux d'un article du jeune comte; — il n'y allait pas de main morte dans ce temps-là; — il paraphrasait presque le mot qu'Alfred de Vigny avait prononcé à la première représentation d'*Hernâni* : « Aux fureurs littéraires qui m'agitent, je comprends » les fureurs politiques de 93. » — M. le comte de Montalembert ne pouvait qu'en appeler au fer pour délivrer la terre de Jean Sobieski. — Cependant quelques propositions un peu inconstitutionnelles, signées de son nom, avaient amené le parquet d'alors à le poursuivre. On dut demander à la Chambre haute une autorisation de le mettre en cause. Le jour fixé pour les débats, le pair, encore mineur, comparut devant ses collègues, et d'accusé se fit presque accusateur, selon la mode du temps.

Armand Marrast, qui a raconté ce procès dans la *Tribune*, en a décrit comme il suit les premières scènes : « On voit s'avancer un jeune homme élégant, souriant,

» plein de malice et d'esprit railleur. C'est le prévenu.
» Il ne garde pas tout à fait devant ses juges l'attitude
» provoquante de Danton et de Camille Desmoulins de-
» vant le tribunal révolutionnaire. On dirait plutôt d'un
» écolier qui jette des noyaux de cerise à la tête de ses
» maîtres. » — M. le comte de Montalembert ne devait pas être condamné.

Déjà dès ce temps-là, l'ex-pair était épris d'un bel amour pour la presse. On peut dire qu'il partageait ses loisirs entre les lettres, qu'un homme distingué ne peut pas se dispenser de cultiver aujourd'hui, et la tribune, qui allait bientôt lui être ouverte. Il appartenait à cette catégorie de grands seigneurs qui vont frapper avec succès aux portes de l'Académie française, comme MM. de Saint-Priest, de Sainte-Aulaire et de Noailles. Visait-il à l'institut sous Louis-Philippe? Je ne le crois pas. En dehors du Parlement, les régions officielles avaient l'air d'être peu de son goût. Vers les derniers temps de la monarchie, comme il était le chef d'un petit groupe d'opposants à M. Guizot, comme il ne cessait de réclamer la liberté d'enseignement, on ne lui avait pas offert le ruban rouge, qu'il n'a pas. Aussi M. Louis Veuillot, alors son ami, écrivait-il ce mot qu'on a tant remarqué depuis : « Regardez bien Montalembert entre
» quatre représentants de la droite : c'est celui qui
» n'est pas décoré. »

En 1833 ou 1834, je crois, après sa rupture avec MM. de Lamennais et Lacordaire, il faisait paraître un

livre dont on lui a fait dernièrement un titre littéraire, l'*Histoire d'Élisabeth de Hongrie ;* c'est dans cet ouvrage, écrit avec une lenteur réfléchie et une grande affectation de simplicité, qu'on a trouvé cette légende merveilleuse d'où deux auteurs ont tiré *le Miracle des Roses*, drame représenté avec succès au théâtre de l'Ambigu-Comique. Plus tard, le pair de France disparaissait aussi assez souvent pour signer des feuilletons de critique littéraire dans le *Correspondant*, revue catholique.

Deux incidents ont surtout fait époque dans la vie parlementaire de cet orateur. Pendant le printemps de 1846, l'insurrection polonaise se réveille tout à coup; la noblesse et la bourgeoisie slaves prennent part au mouvement; mais bientôt les paysans du cercle de Tarnow, soulevés en secret par l'Autriche contre leurs propres seigneurs, organisent une Jacquerie nouvelle. Ils incendient les châteaux, ils massacrent à coups de hache ou de fourches tout ce qu'il y a d'hommes et de femmes d'élite dans la Gallicie. Sept cents enfants au berceau, — sacrilége horrible! — nés dans le sein de l'aristocratie polonaise, se trouvent orphelins du matin au soir, et tellement emmêlés au milieu du carnage qu'on ne sait plus à quelles familles ils appartiennent. A la nouvelle de ces actes de barbarie, l'une des plus grandes iniquités sociales qui aient jamais été accomplies, la chambre haute fait entendre des paroles sévères; M. Villemain, dans une improvisation menaçante, accuse tout

haut M. de Metternich d'être l'auteur anonyme d'*un 2 septembre monarchique;* le prince de la Moskowa et M. Victor Hugo appellent des représailles; mais le comte de Montalembert, plus indigné qu'aucun d'eux, énumère un à un tous les détails révoltants de la Jacquerie, qui lui sont arrivés par correspondance; il interpelle directement M. Guizot, chef du cabinet, ministre des affaires étrangères, et, au nom de la civilisation chrétienne, il demande une Note diplomatique qui inflige un blâme au cabinet autrichien.

Il m'a été donné d'assister dans ma vie à de bien belles séances parlementaires; — je n'ai jamais vu ni entendu rien de plus imposant que ce quadrige d'orateurs parlant de haut pour la famille européenne indignement outragée.

L'autre incident est un épisode encore récent de notre histoire. En janvier 1848, la Chambre des pairs discutait l'adresse au roi. On arrivait au paragraphe relatif aux querelles de la Diète helvétique et du Sonderbund. En orateur catholique, M. le comte de Montalembert déplorait la défaite de ses co-religionnaires d'au delà du Jura. — « Mais, disait-il, n'y a-t-il pas aussi des vaincus chez » nous? Demandez aux tribuns des banquets réformis» tes, demandez-le à M. de Lamartine. » Et delà il sélevait à cette accusations : « Vous parlez du club des Ja» cobins! C'est vous, historien, poëte, c'est vous qui le » rouvrez dans vos romans décorés du nom d'histoire! » — Et ensuite : « Je viens de voir la République calvi-

» niste triompher en Suisse. Eh bien, cette même répu-
» blique descend des Alpes, elle vous presse! elle vous
» inonde! Vous l'aurez demain! »

On l'avait, jour pour jour, au bout d'un mois.

Pendant les quatres années qui ont suivi ce succès oratoire (la chambre haute avait décrété d'enthousiasme l'impression du discours à ses frais), à travers toutes les péripéties de la révolution, je mettais un très-grand soin à ne pas perdre de vue la figure de l'ancien collaborateur de *l'Avenir*. — Littérairement, cédant à l'intempérance de langage qui gagnait tout le monde, M. de Montalembert était déjà au-dessous de lui-même ; — il interrompait; il cousait à ses harangues des phrases de pamphlet; il y soudait des épigrammes qui n'étaient pas toujours de bon goût. — Je n'ai rien à dire de sa posture politique; ce sera le souci de l'histoire grave, et non le mien. Tout ce que peux dire, c'est qu'après avoir beaucoup injurié la presse, à propos de la loi sur le cautionnement, il fait aujourd'hui mille efforts pour être homme de presse et pour être accepté comme tel. — Il écrit dans une *Revue* dont il est la pensée dirigeante, il écrit des brochures, il écrit des lettres non destinées à la publicité mais que des zélés font paraître à Bruxelles. Bref, il fait le journaliste plus qu'aucun autre, et Dieu sait s'il a tenté de nous être nuisible, notamment en 1850! — Mais la presse n'a pas de rancune, c'est elle surtout qui pratique à chaque instant la morale indulgente de la parabole de l'Enfant Prodigue.

Autre contraste :

Il s'agit d'un écrivain honorable, demi-journaliste, demi-orateur, demi-romancier, demi-poëte comique, mais homme bien complet, si ce n'est plus.

J'ai nommé Antony Thouret.

A la Constituante, il était le plus gros des neuf cents. Il rappelait ce Lally-Tollendal dont M. de Choiseul disait : « C'est le plus gras des hommes sensibles. » On ne connaissait que Lablache qui pût lutter d'abdomen avec lui. Il était aussi le membre le plus joyeux de l'Assemblée nationale. Bref, il avait réalisé le type de Falstaff, apparaissant au dix-neuvième siècle en costume de représentant du peuple.

Il en est de lui comme de la plupart des hommes du jour, il date des derniers temps de la Restauration. Homme de lettres en herbe, il se tenait dans les vestibules du cénacle et hâtait l'heure du mouvement romantique de toute la puissance de ses poumons. En parlant de la première représentation du premier drame de Victor Hugo, il dit lui-même : « J'étais à *Hernani.* » Un soldat ne se vanterait pas autrement d'avoir été à Austerlitz. La chronique ajoute que M. Antony Thouret y fit des prodiges ; il défit les académiciens à peu près suivant le procédé employé par Samson pour réduire les Philistins.

Depuis cette époque, M. Victor Hugo lui a voué une amitié qui a survécu à toutes les oscillations de la politique.

Juillet arrive; M. Antony Thouret se bat. Quand on veut introniser un prince, il proteste : « Paris vient de » défaire un roi, écrit-il, à quoi bon en refaire un autre?» On le laisse dire, comme vous savez. — Louis-Philippe commence son long règne; M. Antony Thouret se fait journaliste, — comme tout le monde. Il devient directeur de la *Révolution*, qui a pour rédacteur en chef M. Charles Reybaud; pour rédacteurs auxiliaires, MM. Benjamin Laroche, le traducteur de Shakespeare et de Byron; Altaroche, plus tard rédacteur en chef du *Charivari* et plus tard encore directeur des Folies-Nouvelles, et Charles Ballard, secrétaire-général du Sénat. — Dix ou douze condamnations pour délit de presse le conduisent à demeure à Sainte-Pélagie.

Que faire en une cellule de prisonnier? M. Antony Thouret songe à la littérature. Il écrit un roman, *Toussaint le Mulâtre*, œuvre romantique et impossible; — il y a presque pléonasme. En même temps, il se jette à corps perdu dans le feuilleton de critique, ce Purgatoire de la politique. Entre autres boutades dont il saupoudrait ses articles, on a retenu celle-ci : « On m'emprisonne » pour plusieurs années, c'est bien; mais je défie positi- » vement le gouvernement du roi de me faire pendre; » il ne pourrait jamais filer une corde assez solide pour » cela. »

En 1837, lors du mariage du duc d'Orléans, l'amnistie l'ayant rendu à la liberté, il éprouvait le désir de rentrer à Douai, dans sa province, pour y trouver un peu de re-

pos et y refaire sa fortune, fort ébréchée par les amendes (il avait perdu 100,000 francs à son métier de journaliste). La littérature redevint son passe-temps. Il fit jouer par des acteurs ambulants, sur le théâtre de sa petite ville, un drame tiré de *Notre-Dame de Paris*. On voit qu'il ne cessait pas d'être romantique. Un autre roman, *le Roi des Frenelles*, pas beaucoup supérieur à *Toussaint-le-Mulâtre*, parut aussi un jour, escorté de son nom. Grand buveur de bière comme tous les Flamands, il présidait une société de joueurs d'échècs et adressait chaque mois le compte-rendu de leurs travaux au journal le *Palamède*.

Pendant l'orageux hiver de 1847, il revint à Paris, ayant en poche une comédie en vers pour l'Odéon. Tout le monde se rappelle *l'Antiquaire*. Cet *Antiquaire* qui avait cinq actes, n'alla pas jusqu'au bout du quatrième. Hélas! on le cribla de sifflets. Tous les aspics de Cléopâtre et toutes les vipères du tonneau d'Éric étaient là. Ils sont toujours là, — quand on tombe. — L'auteur, aguerri par de longues luttes, fit imprimer sa pièce avec une belle préface. Il ne trouvait qu'un motif sérieux à la chute de son œuvre : « *Mes ennemis politiques! mes ennemis politiques!* » — Il en est de ceux-là comme des serpents de l'envie, comme de la cabale; — ils ont bon dos.

De son rôle politique, je ne veux rien dire; M. Antony Thouret a manifesté une vingtaine de fois beaucoup d'esprit à la tribune; il avait surtout l'art de dérider les

fronts les plus chargés d'ennui. Après des dissensions qui tournaient presque au pugilat, on entendait tout à coup cette voix formidable, féconde en assonnances, presque en jeux de mots, et l'on riait. Il avait néanmoins une manie désastreuse, il faisait un distique ou même un quatrain presque tous les jours. On disait de lui : « Prenez garde, il a son distique, » — comme on dirait d'un autre : « — Ne l'approchez pas, il a la fièvre. »

VII

Un mot sur la Salle des Pas-Perdus. — Ce que c'était que la *Mare aux Canards*. — Trois tabourets. — L'abbé Fayet, évêqué d'Orléans. — De certaines broderies littéraires. — Contre le canard. — Histoire des deux anges gardiens du baron Rothschild. — Une lettre de Marc Caussidière. — D'un décret qui n'a pas paru au *Moniteur*. — Une lettre de M. Flottard. — Les *Mémoires* de Caussidière. — Souvenir d'une réélection.

Il a été journellement question pendant quatre années de la salle d'attente du Palais-Bourbon, plus connue sous le nom de *Salle des Pas Perdus*. Dès 1829, sur la fin du règne de Charles X, on l'avait désignée de cette sorte par analogie avec la grande pièce du Palais de Justice où Caron de Beaumarchais s'est tant morfondu au temps de ses procès avec Goësman. Imaginez un quadrilatère assez exact, des carreaux en belle pierre de taille, — une rosace au plafond, — des stucs; — dans une

manière de niche, une copie en bronze du Laoocoon des Tuileries; — presque en regard, une Minerve tenant à la main le sempiternel rameau d'olivier; — çà et là, sur les plafonds, quelques coups de pinceau des peintres classiques, fresques emblématiques de la Loi, de la Force et de la Justice. Dans la pensée de l'architecte qui a présidé à l'érection de l'édifice, cette pièce devait être une espèce de foyer de la représentation nationale, un trait d'union entre les électeurs et les élus.

Ce qu'il y a de certain, c'est que, sous Louis-Philippe, c'était le rendez-vous de cette tourbe sacrée de solliciteurs qui venaient chaque matin, de Paris et de la province, chercher la sportule gouvernementale ou pour le moins quelques miettes de budget. Un mince tronçon de chemin de fer à souder à une grande voie naissante faisait s'abattre tout à coup entre les quatre murs une centaine de ces oiseaux de proie. Après le banquet de Lisieux, où M. Guizot, président du Conseil des ministres, avait prononcé un toast si déplorable, la cohue s'y était de plus en plus épaissie. On voyait que les solliciteurs prenaient pour parole d'Évangile la recommandation de l'orateur : *Enrichissez-vous!*

Du 4 mai au 10 décembre 1848, c'est-à-dire durant les six premiers mois de la Constituante, la physionomie de la Salle des Pas-Perdus serait réellement insaisissable. Il s'y passait autant de drames que dans l'enceinte législative. Si l'on y voyait encore des solliciteurs, ce n'était plus que par petits groupes honteux. D'un homme

effaré, soucieux, arrêtant les huissiers au passage pour leur remettre une carte ou une requête, on disait presque à coup sûr : « — C'est un candidat sous-préfet! » — Y a-t-il eu de ces candidats alors, véritables ombres errantes qui demandaient toutes à entrer dans la barque à Caron du pouvoir! — *Hélas! que j'en ai vu mourir de jeunes filles!* — Hélas! que j'en ai vu passer de sous-préfets!

Mais pendant les jours d'orage, le 15 mai et son lendemain, les 27, 28, 29 et 30 juin 1848, les 12, 13 et 14 juin 1849, le 29 janvier, Paris mis en état de siége, Paris décimé par le choléra, Paris après l'élection d'Eugène Sue, qui avait jeté à travers la droite une épouvante si comique, que de chocs dans cette salle entre les Blancs et les Bleus rappelant le mot de Napoléon à l'un de ses lieutenants : *Voyez vous, maréchal Ney, les Blancs seront toujours les Blancs et les Bleus toujours les Bleus*, que de clameurs outrées! que de cartels échangés et lacérés ensuite, après cinq minutes de sang-froid! La Province tombant sous la figure de vingt députations pour demander du renfort contre l'invasion des idées nouvelles; — les hommes des temps nouveaux accourant pour réclamer contre l'oppression des idées anciennes; — c'était le chaos d'Ovide, le totu-bohu de la Bible, la cacophonie de Noël et Chapsal, récitée à grand orchestre. — Une fois, j'entendais un Berruyer, mon compatriote, pousser des cris d'anguille écorchée, en levant les mains aux frises du plafond du côté d'un *Hercule Triomphant* de Paul Delaroche : « — Eh! qu'a-

» vez-vous donc, demandai-je à ce Berrichon, maire
» de son village. — Ce que j'ai! ce que j'ai! Eh! ne
» savez-vous donc pas! Les Rouges ont gagné notre
» pays; nous nous réveillerons tous, un de ces matins,
» avec le cou coupé. » — J'avoue que je n'eus pas la force de retenir un violent éclat de rire. — Ceux qu'il lui plaisait d'appeler les Rouges de ce pays, je les connais pour la plupart. Ce sont de grands discoureurs, des braillards même, des péripatéticiens infatigables, incorrigibles amis des gros mots et du bruit, mais c'est tout. Je les proclame, quant à moi, aussi incapables de mal que de bien; — des clubistes insignifiants. Vous croiriez toujours qu'ils vont assommer un éléphant d'un coup de poing : ils ne tueraient pas une mouche. — Je mets à part, bien entendu, la sanguinaire et sauvage journée de Buzançais, qui n'avait rien de politique. Mais cette perspective du pauvre maire : « Nous nous
» réveillerons tous, un de ces matins, avec le cou cou-
» pé. » me faisait, je n'en disconviens pas, l'effet d'une terreur d'enfant causée par Croquemitaine. — Aujourd'hui le Berruyer en question est bien portant; il fait trois repas, soigne son parc où il multiplie les fleurs rares. — Je l'ai revu tout récemment aux Champs-Élysées, près du palais de cristal où il avait amené de magnifiques mérinos élevés dans son domaine. Comme je lui rappelais ses cris : « — Ah! que voulez-vous? me
» dit-il; nous avions tous la fièvre chaude à cette épo-
» que-là! ».

Dans une encoignure de la Salle des Pas-Perdus, près de la porte qui menait à la salle des séances, on avait, par le fait d'une tolérance, déjà de vieille date, laissé s'établir une petite colonie de journalistes ou de soi-disant tels. Ils étaient là à peu près une douzaine d'écrivains, pour la plupart inconnus, assis autour d'une petite table de sapin, faisant sans cesse courir leur plume sur le papier. Quant à ce qu'ils tiraient de leurs têtes et de leurs écritoires, je ne me charge pas d'en donner la moindre idée. Sérieusement et très-sérieusement je pose en fait que les cent vingt volumes de la *Bibliothèque des contes des Fées* ont été dépassés par les quatres années du labeur de ces intarissables confrères. On en prenait un à part, on lui disait : — « Que fais-tu donc ici? » — Moi? je fais les bureaux, je rédige les *bruits*, les » *échos*, les *rumeurs*, les *on dit*, tout ce qui circule et » tout ce qui se passe. » Le plus souvent, c'était tout ce qui ne se passait pas et tout ce qui ne se disait point. Je me trompe; c'était surtout tout ce qui n'aurait pu se passer et qui n'aurait jamais pu se dire.

Il y aurait cent in-folios à composer sur les inventions de ces intrépides improvisateurs. De temps en temps, j'en conviens, ce qu'ils lançaient dans Paris, dans les correspondances de province et de l'étranger, se trouvait paré de quelques broderies littéraires. Cela venait sans doute de ce qu'il se trouvait parmi eux quelques littérateurs de bonne farine : M. Paul Foucher, par exemple, le beau-frère de Victor Hugo, l'auteur de *Dom Sébastien*

de Portugal, déjà correspondant de l'*Indépendance belge*, le même qu'Edouard Ourliac avait surnommé : *le Hanneton crépu.* — Mais la présence d'un véritable homme de lettres n'avait pas empêché qu'on infligeât à ce coin de la salle le sobriquet de : *Mare aux Canards*, qu'il a justement porté.

Entre nous, le mot n'était pas mal trouvé.

Cette *Mare aux Canards* avait aussi ses dignitaires, ses syndics, je crois. Ceux-là s'asseyaient, non plus sur le bancs de bois, comme tout le monde, mais sur des tabourets. On en connaissait jusqu'à trois. — C'était d'abord ce pauvre et joyeux Léon Paillet, l'auteur de *Voleurs et Volés* (Edmond Texier l'avait baptisé du prénom de *Canardin*) ; — c'était ensuite un réfugié polonais, rédacteur du *Journal des Débats,* M. J. Tanski, plus connu sous l'appellation de *Capitaine Riquiqui.* (Il était fameux pour avoir publié, sous la monarchie de Juillet, un petit pamphlet quasi-conservateur sous ce titre : *Voyage autour de la Buvette*) ; — c'était enfin M. Laurent, ancien écrivain légitimiste, ancien écrivain orléaniste, ancien écrivain bonapartiste, et aujourd'hui propriétaire de vignobles.

En bonne conscience, je devrais consacrer ici un paragraphe à Léon Paillet, qui sortait de la ligne commune. On peut dire qu'il a poussé le *canard* jusqu'à la cinquième puissance. Chacun de ceux qu'il a émis a ému, non la France, mais le monde. C'est lui qui a imaginé ce terrible combat des rats de Paris et des hi-

boux, Batrachomyomachie nouvelle, qui a fait tourner la tête à l'Europe; — c'est à lui qu'on doit la merveilleuse histoire du Hongrois Riomyr qui guérissait la maladie de la vigne et faisait mûrir les raisins *par la seule puissance du regard.* — Que d'autres fantaisies charmantes il a créées! Par intervalles, il devenait auteur dramatique; Bobino a donné de lui quatre ou cinq vaudevilles qui sont empreints d'une gaîté folle. Très-grand fureteur, aimant les panoplies, les vieilles potiches, les objets d'art, il jetait son argent à pleines mains dans la boutique des marchands de bric-à-brac. A table, nul n'avait plus d'esprit ni d'entrain. — Dans sa mansarde, parée comme le boudoir d'une petite maîtresse, il m'a montré une copie en plâtre doré de la coupe historique de Néron; cette copie, qui avait été exécutée par lui-même, était un vrai chef-d'œuvre. — En mourant tout à coup, il y a dix ans, dans la force de l'âge, non d'un coup d'épée, comme l'amant impérial de Poppée, mais d'une attaque de choléra, le pauvre garçon a pu s'écrier aussi : *Qualis artifex pereo!* — Un grand artiste mourait en lui.

En général, les représentants du peuple aimaient beaucoup à se faire voir dans la Salle des Pas-Perdus. Un de ceux qui s'y montraient avec le plus de complaisance était un des hommes les plus aimables du temps, l'abbé Fayet, évêque d'Orléans, député de la Lozère. — Comme j'ai esquissé plus haut à la plume la silhouette d'un abbé grave, — M. l'abbé de Genoude, — je demanderai

à placer ici, — comme pendant, — un prêtre absolument dissemblable, — un prélat comme il a dû en exister beaucoup au temps jadis, rabelaisien de corps et d'esprit, — un envers de Timon, qui aimait notre temps si haïssable, — l'opposé d'Alceste, voyant du bien et du bon un peu partout.

En raison de son inaltérable belle humeur, la Montagne l'avait appelé : *le Curé de Pomponne*. — Le fait est qu'il faisait involontairement venir à l'esprit la pensée du *Bon Curé* de Béranger, si bien dessiné par Raffet. — Mais j'ai taillé mon crayon ; me voilà à l'œuvre.

Un homme court, gros, gras, vif, sanguin, remuant, méridional dans toute la verdeur de l'expression, tel était l'abbé Fayet, évêque d'Orléans, représentant du peuple. Envoyé à la Constituante par le département de la Lozère, il siégeait dans l'origine au centre gauche, c'est-à-dire au fond de l'immense salle, à deux cents pas de la tribune aux harangues. Les discours qu'il a prononcés à cette époque-là ont fait époque. Laissant là les grosses affaires, il traitait la question de l'impôt du sel en se jouant : « Je puis parler, citoyens, mais » écouter et me faire écouter, c'est difficile. » — C'était avant que la baraque ne fût raccourcie. Cent députés du centre se plaignaient, comme lui, de ne rien entendre. — Un matin, l'abbé se lève, et, en s'accompagnant d'une pantomime animée, il s'écrie :

« — Citoyens, nous n'entendons pas un traître mot; » nous nous en plaignons vivement. On ne nous mettra

» sans doute pas à la porte; nous pouvons nous consi-
» dérer comme y étant déjà depuis longtemps, puisque
» rien de ce qui se dit ici ne nous arrive. Je fais cette
» double proposition : — ou de mettre la tribune au
» milieu de la salle, comme le clocher au milieu du vil-
» lage, — ou de construire une salle nouvelle pendant
» la nuit, pour la prochaine séance. »

On fit droit à sa requête; les architectes se mirent à raccourcir « la boîte de papier peint. »

Avant d'entrer dans les ordres, M. l'abbé Fayet avait été soldat. Nommé capitaine de dragons sur le champ de bataille d'Essling, il avait été décoré de la main même de Bonaparte. En 1815, comprenant que le temps des armes était passé, il s'était fait prêtre. En 1838, il était curé de Saint-Roch, alors paroisse royale, et cette dignité lui donnait accès à la cour et chez les grands personnages de l'État. M. le curé de Saint-Roch était déjà renommé dans ce temps-là pour être un bon convive, une joyeuse fourchette. — Nestor Roqueplan raconte que, dans un dîner chez le comte Lehon, ambassadeur du roi des Belges, il interrompait une discussion abstraite pour faire remplir son verre de Médoc : — « Versez! versez! disait-il; le vin de Bordeaux mouille
» agréablement la philosophie. »

Très peu de temps après, il était nommé évêque d'Orléans par le roi Louis-Philippe. On voulait, vers la même époque, inaugurer dans la capitale du Loiret, sur la place du Martroi, une statue de Jeanne d'Arc. Le

programme portait entre autres choses, qu'il y aurait un cortége de cent jeunes filles vierges, vêtues en blanc et couronnées de fleurs d'oranger. Or, en dépit de toutes les recherches, les ordonnateurs de la fête ne purent trouver dans la ville que soixante jeunes filles semblables à la pucelle ; ils venaient s'en plaindre à monseigneur. — « Que voulez-vous, mes enfants, répondit le » prélat, les temps sont durs. La plus jolie ville du » monde ne peut donner que ce qu'elle a. »

Au besoin, il savait être grave dans ses discours. Après les journées de Juin, lorsqu'il fut question de voter des remercîments à la garde mobile, il eut un très-beau mouvement qui rappelait la prosopopée de Démosthènes : « Par ceux qui sont morts à Marathon ! »

M. l'abbé Fayet est mort, en 1849, d'une attaque de choléra, le même jour que le maréchal Bugeaud, et il a eu pour successeur M. Dupanloup, un évêque littéraire.

Je reviens à la Tribune des Journalistes.

Un ami de lord Brougham prétend que l'illustre Anglais ne parle jamais de nous sans dire : « Nation de gobe-mouches. »

Je suis de l'avis de lord Brougham.

Rien que depuis dix ans, combien de choses j'ai vu passer dans la rétine de l'œil et de là dans tout l'organisme d'un million de lecteurs, c'est-à-dire dans la caboche de toute la France ! Mais qu'y faire ? En fait de comédie, le public ne consent jamais à voir que ce qui se joue sur les planches. Quant aux préliminaires, aux

apprêts, au costume d'emprunt, au fard qu'on se met à la joue, aux scènes qui précèdent le lever du rideau ou qui suivent sa chute, aux rôles imposés, acceptés, mal appris, volés, soufflés, sifflés, désertés, payés ou perdus, il ne s'occupe jamais de ce que ce peut être. Ce sera bien inutilement qu'on répétera que la réalité ne se trouve que dans ces détails à demi cachés. A trente siècles de distance, Ésope, Phèdre et La Fontaine se sont essoufflés en grec, en latin et en français à lui faire comprendre que la Vérité réside au fond d'un puits, ou — dans les coulisses. — N'ayez pas peur, ce n'est pas là qu'il va la chercher. La foule pourrait-elle croire à autre chose que ce qu'on lui met sous les yeux ? Gavarni a fait un dessin adorable : on y voit un provincial lisant dans le *Constitutionnel* qu'il a poussé dans la plaine des Sablons un chou qui est grand comme un chêne. Vainement ses proches se moquent de lui. « Mais, riposte l'imbécile, » puisque c'est *dessus* le journal ! » — Cent fois j'ai entendu, tous les jours j'entends, toute ma vie j'entendrai, pour sûr, des gens qui n'ont cependant pas l'intellect tout à fait bouché, dire à voix haute : « Mais puisque » c'est *imprimé !* Mais puisque c'est dans le *journal !* »

Sous la monarchie de Juillet, pendant dix-huit ans, on a cru à l'existence d'un député absurde, content, grognon, sourd, fou de l'amour de l'ordre, dormant quand on votait, écoutant quand on parlait, un homme impossible, une tête de bois disant toujours : *bon! bon!* et ne disant jamais autre chose. C'était le père Marti-

neau. Allez donc maintenant poser en fait que le père Martineau n'a jamais existé! Rien de plus vrai, pourtant. Ce père Martineau a été inventé dans un moment de belle humeur par un des nôtres, par Pierre Bernard. Il y a eu des hommes, des fanatiques, qui ont fait le voyage de la Bretagne à Paris, exprès pour le voir. On leur montrait M. Muret de Bord ou bien M. Fulchiron. Ils se frottaient les mains, ils partaient contents. Aujourd'hui ils se feraient écharper plutôt que de confesser qu'ils n'ont pas vu le père Martineau.

De la Tribune des Journalistes, il partait souvent des *canards*, absolument comme du petit coin de la Salle des Pas-Perdus; — seulement ceux-là étaient plus graves, par conséquent plus propres à entrer dans l'esprit du lecteur; quelquefois aussi ils étaient mieux *torchés*. — J'en sais plusieurs qui n'avaient l'air de rien à l'origine, mais qui ont exercé une influence souveraine sur les événements du jour. Comme cette matière confine trop à la politique, je m'abstiendrai d'y toucher. — Je ne veux et n'entends m'occuper ici que de ceux de ces faits qui sont déjà relégués dans le domaine de l'histoire.

En fait de *canards*, on peut dire à tous les hommes de presse sans exception ce que le Christ disait aux Juifs qui voulaient lapider la femme adultère. Bien peu ont été assez maîtres d'eux-mêmes pour n'en pas faire. Un très-grand progrès à constater, c'est qu'on n'en fait plus ou bien qu'on n'en sait plus faire, comme vous vou-

drez. Par exemple, je veux parler d'un conte bleu, que l'un de nous s'était amusé, je ne sais pourquoi, à écrire pour un journal de théâtres. — On s'était mis à dire que, dès le lendemain du 24 Février, le nouveau préfet de police, M. Caussidière, avait protégé spécialement la personne et l'hôtel de M. de Rothschild. — Sur cette affirmation en l'air, il avait construit une légende, — invraisemblable d'un bout à l'autre, — mais que les niais s'empressèrent de déclarer véritable.

Cette légende, la voici mot pour mot :

— Comment vous appelez-vous ?

— Rothschild.

— Quel est votre pays ?

— Millionnaire.

— Votre état ?

— Millionnaire.

— Votre opinion politique ?

— Millionnaire.

— Votre domicile ?

— Paris, Londres, Vienne, Naples, Berlin, Hambourg, Francfort-sur-le-Mein, Jérusalem, le monde.

— Donnez-vous la peine de vous asseoir sur cette vieille chaise cassée ; nous allons causer comme une paire d'amis que nous ne sommes pas.

M. le baron de Rothschild s'assit.

Ceci se passait le 6 mars 1848, au moment où Paris entier était encore dépavé et toutes les têtes à l'envers.

L'interlocuteur du célèbre banquier n'était autre que

le citoyen Marc Caussidière, lequel venait de s'improviser préfet de police.

Ce magistrat portait encore l'uniforme de l'insurrection : — une vieille redingote bleue boutonnée jusqu'au collet; — un ceinturon tricolore; — à cette ceinture tricolore, deux pistolets d'arçon; — au côté, un grand sabre de cavalerie.

— Citoyen Rothschild, reprit-il tout à coup, il est certain que vous êtes l'homme le plus opulent de l'Europe; vous avez plus de richesses que dix rois soudés l'un à l'autre; vous pourriez, si vous vouliez, réaliser le rêve de Nicolas Flamel et vous communiquer une éternelle jeunesse en prenant un bain d'or tous les matins. Eh bien, citoyen, il dépendrait de moi, si je voulais, de vous réduire en trois jours à la besace.

M. de Rothschild, ébahi de terreur et de surprise, regardait fixement le citoyen Marc Caussidière et ne répliquait pas.

— Oui, reprit le préfet, cela est vrai, mais n'ayez aucune crainte. Il s'est dégagé des barricades mille passions terribles. Çà et là, en dehors de la politique, en se parant de son nom, des mains s'allongent, les unes pour prendre, les autres pour charbonner sous les murs des menaces d'incendie et de proscription. Votre hôtel de la rue Laffitte a surtout été mis à l'index. Encore une fois, rassurez-vous : il ne vous sera arraché ni un cheveu, ni un centime.

En même temps, il sonnait et disait :

— Citoyen Rothschild, je vous décerne deux *anges gardiens.*

— Deux *anges gardiens!* Qu'est-ce que c'est que ça?

En ce moment paraissent deux hommes en blouse, au visage pâle, ayant autour du cou une longue cravate rouge, deux de ces soldats improvisés qu'on nommait Montagnards. Le préfet les interpelle :

— Je vous commets, dit-il, à la garde de l'homme que voilà. Il vous est enjoint de ne pas le perdre un instant de vue. Si, par impossible, on l'attaque, intervenez; si on veut l'enlever de Paris, en carrosse, comme dans un mélodrame, mettez-vous la tête sous la roue de la voiture. Allez!

Et il les congédia tous les trois.

Le mouvement passa; Paris redevint calme. Un matin, les *anges gardiens* disparurent et M. de Rothschild dit :

— Je l'ai échappé belle!

Depuis lors, M. Caussidière est allé à Londres. L'ayant su sans ressources, M. de Rothschild a ordonné à un de ses caissiers de passer chez lui le plus poliment et le plus délicatement possible pour y faire l'office d'*ange gardien.*

« Tout ceci est de l'histoire. »

Si cette Fable était restée dans le journal littéraire qui l'avait publiée, point de doute qu'elle n'eût eu aucun retentissement; mais on avait trouvé ingénieux de la découper à cinq ou six exemplaires pour la jeter à

travers la province, toujours amoureuse de merveilleux.

De Bordeaux, on l'avait fait revenir à Paris; là, *l'Estafette* l'avait reproduite, *in extenso;* c'était le coup de grâce. Une chaîne électrique la répandait dès lors un peu partout. Ce fut ainsi qu'elle arriva à Londres, entre les mains de M. Caussidière lui-même. Quant à lui, loin de se fâcher, il prit la chose en homme d'esprit, sur le ton de la plaisanterie. — « Monsieur le rédacteur, écri-
» vait-il au rédacteur de *la Réforme*, obligez-moi de dire
» qu'il n'y a pas un mot de vrai dans ce qu'on raconte
» sur deux anges gardiens, M. de Rothschild et moi.
» C'est un *canard* qui a paru d'abord dans *l'Entr'acte,*
» plus tard dans *l'Estáfette* et ensuite partout. On fait
» beaucoup de contes aujourd'hui; celui-là est un des
» plus merveilleux et des moins dignes de foi; voilà
» tout ce que j'ai à en dire. » Toutefois il est un peu question d'une aventure de ce genre dans les *Mémoires* mêmes du préfet de police.

Cet article de *l'Entr'acte* avait été un enfantillage. « Ne joue ni avec l'œil, ni avec le feu, ni avec l'amour, » dit le proverbe arabe. — Il ne faut pas jouer non plus avec la presse.

A propos du baron de Rothschild, on peut bien dire qu'au lendemain du 24 février, l'opulent Hébreu avait réellement couru de grands dangers. Sans parler du château qui a été brûlé, une ou deux tentatives ont été faites pour aller jusqu'à son hôtel par des hommes qui, hâtons-nous de le dire, n'appartenaient à aucune opi-

nion politique. Ce qu'il est juste de noter aussi, c'est que, grâce aux sages mesures du Gouvernement Provisoire, les projets d'attaque ont été déjoués. J'ai sur ce point un document dont je veux dire quelques mots, puisque la date de l'événement se marie avec celle du *canard* que j'ai rapporté. On pourra voir par cette citation que les légendes sont presque toujours construites sur un fondement réel.

Le document auquel je fais allusion est une lettre signée de M. Flottard, l'un des organisateurs de la Charbonnerie en France, le même, qui, en 1848, à l'Hôtel-de-Ville, a exercé les fonctions de secrétaire général du Gouvernement Provisoire. — Voici donc un fragment de cette lettre écrite à la date du 19 janvier 1852, de Saint-Nom la Bretèche (Seine-et-Oise).

« Le 24 février, vers 9 heures du soir, au moment
» où j'allais rentrer dans la salle où siégeait le Gouver-
» nement provisoire, un jeune homme (j'ai su depuis
» qu'il s'appelle Fanty-Lescure, étudiant en médecine),
» m'arrête et me dit à l'oreille : — Citoyen secrétaire
» général, vous voyez ce garde national mêlé parmi les
» citoyens armés qui forment ce poste sous mes ordres?
» eh bien, il vient de me dire : *Je sais où Rothschild et*
» *son neveu se sont réfugiés avec un portefeuille contenant*
» *25 millions; Rothschild a été le banquier de la Sainte-*
» *Alliance : il faut lui faire racheter sa vie par une con-*
» *tribution de 20 millions au profit de la République.*
» *Venez avec moi et nous lui ferons verser cette somme.*

» En parlant ainsi, en me rapportant ces horribles » paroles, l'étudiant me fit voir la lame d'un poignard » à demi caché sous son gilet et il ajouta : — J'ai l'œil » sur ce brigand. Plutôt que de le laisser commettre un » crime, je l'abattrais à mes pieds. — Non, repris-je, » contentez-vous de le garder à vue ; isolez-le ; ne lui » permettez de parler à personne jusqu'à nouvel ordre » de ma part.

» Rentré au Gouvernement, je parlai de cet homme » à l'oreille de Garnier-Pagès. Il répéta tout haut mes » paroles. Un cri d'indignation s'échappa de toutes les » poitrines. Crémieux prit la plume et indiqua sous » forme d'arrêté quelques lignes pour placer toutes les » maisons de Banque sous la sauvegarde de la foi pu- » blique, et en donna lecture. Je fis observer qu'une » pareille mesure serait une injure à l'honnêteté du » peuple et que son moindre inconvénient serait d'être » inutile. Déjà la *rédaction* s'imprimait *à la brosse* dans » une pièce voisine ; on arrêta le tirage, et Garnier- » Pagès me dit : — Retourne auprès de l'honnête jeune » homme ; autorise-le, au nom de tous, à avoir l'œil et » la main sur le brigand et à le poignarder s'il tente de » lui échapper ou de communiquer à d'autres son in- » fâme projet.

» J'accomplis cette mission. Fanty-Lescure fut fidèle » à la consigne. Il feignit de s'associer à la pensée du » garde national, en lui recommandant de ne s'en ou- » vrir à personne, et le tint pendant toute la nuit acculé

» dans un angle et dans l'impuissance de parler à qui
» que ce fût. Le misérable lui proposa par un mot
» d'écrit au crayon d'aller au nom du Gouvernement
» enlever aux Rothschild leur portefeuille et de se l'appro-
» prier à eux deux, sauf à poignarder l'oncle et le
» neveu. »

Paris se rappelle encore, peut-être, la journée du 4 mai 1848. Ce devait être à tous les points de vue un très-beau jour. Pour la première fois depuis le 24 février, les représentants du peuple venaient s'asseoir au Palais-Bourbon, dans la salle de leurs séances. Les espérances du pays se retournaient vivement vers cette nouvelle souveraineté. Il faut bien que je me résigne à le dire, toute la grande ville était haletante. Le sang, il est vrai, n'avait pas encore coulé dans les rues; mais que de mouvements fébriles dans les douze arrondissements de l'immense fourmilière! Il y avait, notez-le bien, de la faute de tout le monde. En particulier, les amis de la dynastie déchue n'avaient rien épargné pour rendre la situation intolérable. Comme un premier bâton à jeter dans les roues du Gouvernement Provisoire, ils avaient imaginé la ridicule *Manifestation des Bonnets à poil.* Concevez-vous plusieurs milliers de gardes nationaux s'attroupant pour protester contre la suppression des bonnets d'ourson qui leur écrasaient la tête? Dès ce moment, l'écheveau des malentendus s'embrouillait de vingt-quatre heures en vingt-quatre heures. Le lendemain, 200,000 démocrates, sortis

comme par enchantement des ateliers et des mansardes, étaient venus donner une réplique éclatante à la fantaisie de ces bourgeois ineptes. J'ai vu, comme tout le monde, passer sur les boulevards les flots de cette démocratie houleuse et pourtant pacifique du 17 mars. Il n'y avait alors dans la capitale ni soldats, ni police armée, ni pouvoir militaire d'aucune espèce. Y en aurait-il eu qu'il eût été impossible, vu le courant des idées et des faits, d'opposer une digue à cette formidable promenade qui répondait à une autre de la veille. Mais je le répète, dès ce moment, il y avait chez nous, par malheur, deux nations, une qui disait : « Je suis la Bourgeoisie; » une autre qui criait : « Je suis le Peuple. » Un antagonisme de plus en plus menaçant se révélait chaque jour, à propos de rien. Trois cent mille fusils, distribués aux bras valides, étaient toujours en évolution; les 200,000 brouettes paresseuses des ateliers nationaux encombraient la voie publique. On battait le rappel le matin; on le battait encore le soir. Des lèvres des alarmistes s'échappait la vieille phrase de 92, toujours mauvaise conseillère : « Je n'achète plus rien. » Le marchand fermait sa boutique. Tout atelier, n'ayant plus de commandes, devenait désert. Il en résultait que l'argent était comme frappé de paralysie. L'argent, l'âme de la vie sociale actuelle ! Pour rien au monde, je ne voudrais exagérer ce que j'ai vu et ressenti dans ce temps-là. *Laissons la République cuire dans son jus,* se disaient maintenant les royalistes qui, le premier

jour, avaient acclamé avec tant de chaleur la forme nouvelle. Ceux qui, du balcon de l'Hôtel-de-Ville, ont eu à calmer toutes ces passions, à protéger tous ces intérêts, à empêcher toutes ces collisions, ceux-là n'avaient, au bout du compte, à leur service, que la parole, l'imprimerie et une centaine d'élèves de Saint-Cyr et de l'École Polytechnique. Était-il humainement possible de faire plus et mieux qu'ils n'ont fait?

Au 4 mai, Paris tout entier se réjouissait. « Cet excédant remue-ménage va cesser. » Voilà ce que l'on entendait à tout coin de rue. C'était une journée de soleil, un ciel bleu, sans nuage. Des légions de la garde nationale défilaient joyeusement devant l'ancien palais des Condés, et, de temps à autre, un vent du dehors apportait dans les tribunes des bouffées de musique, à travers les haies touffues de baïonnettes qui couvraient la représentation nationale.

Il était midi. On attendait l'arrivée du Gouvernement Provisoire. Six mois ou même un an après leur chute, on a beaucoup crié contre les citoyens qui faisaient partie de cette dictature débonnaire. Au temps où je parle, cette injustice n'était encore qu'en route; on se montrait toujours fort avide non-seulement de les voir, mais encore de les saluer et de les applaudir. Mais ces brusques revirements de l'opinion publique sont vieux comme le sol de la France; c'est plus ou moins le mot du courtisan du temps de Louis XV : *Il faut saluer jus-*

qu'à terre les ministres en place et leur verser le pot de chambre sur la tête quand ils sont tombés. — A midi, au moment où les regards étaient fixés sur la porte ouverte à la droite de la tribune, un représentant du peuple entra et ôta, en entrant, l'unique chapeau pointu qui ne fût pas resté à l'état de décret dans l'Assemblée Constituante.

C'était un homme de haute stature. La tête un peu disproportionnée par sa petitesse, semblait, tant le cou était court, directement posée sur les épaules. La physionomie ondoyante et amorcée d'une impériale respirait à la fois chez le nouveau venu la finesse du diplomate et l'énergie du conspirateur. L'œil était bleu, le regard assez doux, le nez écrasé, la face ronde, le teint fleuri, le sourcil mobile, le front proéminent, creusé de fossettes; et par-dessus tout cela, la nature avait généreusement jeté des boucles soyeuses de cheveux bouclés. — A quelques pas de nous autres, dans la Tribune des Journalistes, un littérateur dont le langage est toujours pittoresque, M. Eugène Pelletan, murmurait : — « On dirait Danton ressuscité, qui, » après avoir laissé sa tête au pied de la guillotine, » serait allé la reprendre dans quelque tabagie fla- » mande, sur les épaules d'un échevin. »

Le nouveau Danton portait un frac noir, des bottes vernies et une ceinture tricolore. Seul parmi les neuf cents, il avait pratiqué à la lettre la coupe officielle du gilet blanc à la Robespierre récemment convertie en décret. On le vit traverser gravement et lentement l'hé-

micycle, comme pour attirer les regards; il allait s'asseoir à la première place de la Montagne, à côté de MM. Armand Barbès et Emmanuel Arago. Quel était ce montagnard posthume, habillé comme Barbaroux le Girondin, qui précédait ainsi le Gouvernement Provisoire dans la salle de l'Assemblée? M. Arthur de la Guéronnière, son lorgnon à l'œil, s'écriait : — « Mais » c'est une enluminure de 93! » — Un autre voisin, un autre journaliste répliquait : — « Paix donc! Nous » sommes bien heureux d'avoir eu cette enluminure » pour préfet de police. Il n'y avait que Marc Caussidière » qui pût faire remettre en place les pavés avec les » *demoiselles* du désordre. »

Ce nom de Marc Caussidière, aujourd'hui presque oublié, était un des plus populaires du jour. Tout y avait poussé. Le 26 février, une affiche placardée sur les murs de Paris, avait appris à la population qu'elle avait deux préfets de police, les citoyens Marc Caussidière et J. Sobrier. Durant deux ou trois jours encore, des affiches signées de la même façon figuraient dans ce grand musée typographique qui s'étalait tout le long des édifices publics, mais le dualisme ne devait pas subsister plus longtemps. On avait relégué un des deux fonctionnaires rue de Rivoli, dans une maison dépendant du service de madame la duchesse d'Orléans; c'était là que Sobrier dirigeait la *Commune de Paris*, *Moniteur des Clubs*, étrange journal, gardé par une milice populaire et par deux pièces de canon. Quant à Marc Caussi-

dière, il était resté seul directeur de la grande et mystérieuse administration de la rue de Jérusalem.

A toutes les époques, la préfecture de Police a dû être considérée comme une situation importante. En temps de révolution, elle devenait une sorte de citadelle, la place forte de Paris. Appuyée à deux bras d'un fleuve, elle couvre l'Hôtel-de-Ville, unit les faubourgs les plus redoutables, commande le Pont-Neuf et les deux ponts de la Cité; elle a la main sur le Palais-de-Justice; elle peut jeter, en vingt minutes, sur les points les plus éloignés, des myriades d'agents officiels ou secrets. — Louis-Philippe n'avait pas encore quitté le triste damier de la place de la Révolution que déjà Marc Caussidière était maître de cette place formidable; il y mettait garnison; il y organisait ce que, dans ses *Mémoires,* il appelle *la garde du peuple,* recrutée d'hommes qui avaient tous subi, sous le dernier règne, des condamnations pour délits politiques. Cette garde se divisait en quatre compagnies : *la Montagnarde, la Compagnie de Saint-Just, la Compagnie de Février,* en grande partie composée de Lyonnais, et *la Compagnie Morisset.* La première condition pour y être admis était un certificat d'écrou pour cause d'insurrection. C'était presque la paraphrase de la terrible motion de Dubois de Crancé, devenu jacobin : *A tous ceux qui voudront être épargnés adressez cette simple question : « Qu'as-tu fait pour être pendu si les rois reviennent?* » Chaque soldat improvisé de cette milice recevait une somme de 2 fr. 25 cent.

Vétérans des sociétés secrètes, ces hommes faisaient leur faction en bonnet rouge, en manches de chemise et en sabots. Le bonnet phrygien ne laissait pas d'effrayer ceux qui croient que le passé peut revenir. « Le passé ne repousse jamais, » a pourtant écrit Montaigne. Que de fois on est venu me dire : « Ah! ces bonnets » rouges, en voilà plus qu'il n'en faut pour nous faire » regretter les princes! » Moi-même, j'avais écrit, dans un journal satirique, une longue tirade contre cette mise en scène posthume. Cela nous avait valu une très-belle lettre anonyme que j'ai laissée entre les mains d'un de nos collaborateurs. Un de ces soldats, un Montagnard m'interpellait nominativement, et finalement il m'accrochait à une petite potence assez grossièrement dessinée à la plume. Le tout, dénué d'orthographe, était signé : *un manjeurre d'aristos.* — Mais je reviens à Marc Caussidière. Toujours très-fin et marchant le plus possible de pair avec l'opinion publique, il modifiait à chaque instant le costume de ses auxiliaires; c'est ainsi qu'il leur a fait distribuer tour à tour des blouses, des ceintures, des bottes, des souliers, et, à la fin, des casquettes. Ces casquettes, c'était une grosse affaire. Beaucoup les refusaient. Ils y voyaient un symbole de réaction. Vous savez le refrain d'alors : « La réaction relève la tête! »

Paris a l'esprit si mobile que les faits que je retrace, faits d'hier, paraissent remonter à l'âge de Pharamond ou de la reine Berthe. On a perdu de vue ces bourras-

ques subites durant lesquelles il n'était presque pas permis de prendre une demi-tasse en paix. Le drame avait mille têtes, mille bras, mille bouches, mille actes. Que de choses en un seul jour! Que d'hommes, que de personnalités, que d'études, que d'efforts dévorés en cinq minutes! Le matin du 24 février, ving minutes avant la prise des Tuileries par le peuple, j'ai vu, sur le boulevard Montmartre, M. Odilon Barrot enlevé par les bras de la foule, entraîné, emporté, acclamé, embrassé (*sic*); on disait : *Vive le père du peuple!* A une demi-heure de là, le tribun bourgeois, je ne sais comment, ayant reconquis un isolement salutaire, revenait chez lui, l'oreille basse, fatigué, harassé, désillusionné. A cette même foule qui avait été sur le point de le couronner, vous eussiez demandé son nom qu'elle aurait répondu : *Mais c'est un citoyen tout comme un autre.* Très-certainement elle eût été incapable de le reconnaître. Ce que je dis là de l'auteur véritable du 24 février, je pourrais le dire de vingt personnages historiques, mais le temps me presse. Ne nous amusons pas, comme le petit Chaperon du conte, aux fleurs ni aux noisettes du chemin des écoliers.

Marc Caussidière n'avait pas seulement à enchaîner l'élément martial de la Révolution, en lui passant autour du cou une chaîne de fleurs, qui n'en était pas moins une chaîne (celle de la discipline). Il avait, en outre, affaire à l'élément tribunitien, non moins remuant. Rappelez-vous. Il existait déjà dans Paris trois

cents clubs, et ce n'était pas lui qui les avait ouverts. Des clubs jacobins, moitié prédicants, moitié agissants, fondés pour la parole et pour le mouvement, parlant de refondre la société française et de couler l'Europe dans un moule nouveau, se préparant, comme les Juifs au retour de la captivité de Babylone, au prosélytisme et au combat, à tenir la truelle et l'épée. Ces clubs se subdivisaient, gagnaient la banlieue, envoyaient des apôtres dans les départements; ils allaient couvrir le sol. La plupart avaient des fusils, des cartouches, une discipline, une organisation; quelques-uns s'arrêtaient à des dogmes comme une théorie de prêtres. C'étaient autant de casernes qui pouvaient vomir à un jour donné des milliers de soldats dirigés par quelque Pierre l'Hermite de la démocratie, nouvellement révélé. — Marc Caussidière a soutenu et pacifié tout cela pendant trois mois; — labeur énorme, presque surhumain!

Pendant ces trois mois, il y a eu beaucoup de bruit, peu de besogne, il n'y a pas eu grand mal non plus. On avait commencé par prendre dans toutes les maisons ce qui s'y trouvait en fait de fusils, de sabres, de pistolets et d'épées. *Armes prêtées*, — *armes données*, nous avons tous lu cette légende sur les auvents de chaque quartier. Plus tard, des bandes de gamins parcouraient les rues principales, avec des torches allumées et l'hymne insipide : *Des lampions! des lampions!* Des fainéants, aimant encore plus la bouteille que la République, plantaient de tristes peupliers à l'angle des

carrefours. Au fond, ces loisirs un peu bruyants laissaient à l'esprit national le temps de reprendre haleine et de se reconnaître. Le nouveau préfet de police, qui ne dormait pas toutes les nuits, faisait d'incroyables efforts, pour qu'on ne fermât ni les jardins publics, ni les musées, ni les théâtres, ni les cafés; il prenait un arrêté confirmatif de celui de prairial an II, par suite duquel les innombrables candidats ne pouvaient plus faire afficher leurs professions de foi que sur papier de couleur, le papier blanc appartenant à la seule autorité publique. Je n'ignore point qu'un ignoble pamphlet, signé par un ancien agent secret, rédigé, dit-on, par un professeur de l'Université, l'a accusé d'avoir passé ces trois mois à ne faire autre chose que boire et s'enivrer. Mais, grâce au ciel, la supposition est si absurde qu'aucun esprit sérieux ne s'y est arrêté, même parmi ceux qui n'aiment pas la Révolution.

A midi sonnant, le canon des Invalides se faisait entendre. Le Gouvernement Provisoire s'avançait. Au moment où Dupont (de l'Eure), courbé par l'âge, outrepassait le seuil de la salle, toute l'assemblée se levait. Une triple et vive acclamation saluait ces hommes qui avaient traversé tant de jours pénibles, que les vers royalistes de M. Liadières avaient invectivés, que les clameurs de Blanqui avaient poursuivis, que les menaces des exaltés avaient assourdis; auxquels on avait dit vingt fois : *Nous vous jetterons à l'eau :* ou bien *Nous vous ferons sauter avec des barils de poudre*. On les

applaudissait d'abord parce qu'ils s'étaient dévoués; ensuite parce qu'ils venaient publiquement rendre compte de leur conduite ; enfin, parce qu'ils accouraient pour remettre entre les mains des délégués de la France, le dépôt du pouvoir dictatorial dont l'insurrection les avait momentanément investis.

Je n'ai pas à rapporter ici les divers incidents qui suivirent cette entrée des membres de l'undécemvirat. Quoique ces choses, aujourd'hui si éloignées de nous, soient maintenant du domaine de l'histoire, je m'applique à ne toucher que le moins possible à ce qui peut se rattacher aux querelles politiques. Cependant, je ne peux passer sous silence la proposition formulée par M. Démosthènes Olivier, des Bouches-du-Rhône, qui consistait à prêter serment à la forme nouvelle. — « Non, point de serment ! » — répliquait M. Ducoux, de Loir-et-Cher. — « Point de serment ! » ripostait de son côté M. Crémieux, le garde des sceaux. Sous forme de compensation, le général Courtais, commandant de la garde nationale, demandait que l'Assemblée Nationale en masse, son bureau en tête, vînt sur le perron du palais fraterniser avec le peuple et donner une sanction à l'adoption de la forme nouvelle. Non-seulement pas une voix ne s'éleva contre cette proposition, mais encore les cris vigoureux recommencèrent.

On alla donc processionnellement au perron, en passant par la porte de la place. Dans ce trajet, j'ai eu occasion de contempler un fait qui vaut, je le crois, la

peine d'être noté. Le Révérend Père Lacordaire, Provincial des Dominicains, représentant de Marseille, s'était présenté à la séance avec l'habit de son ordre, la robe et la calotte blanches. Dans cette promenade d'un nouveau genre, il donnait le bras à Marc Caussidière. Comment s'étaient-ils accouplés ? c'est ce que j'ignore.

Une telle rencontre, pourtant si naturelle un pareil jour, faisait sourire bien des gens. Mais en quoi y avait-il tant à s'étonner ? L'éloquent orateur chrétien a toujours incliné vers ce qui triomphait en ce moment. Chose digne de remarque, il venait de se retrouver dans la salle avec ses trois anciens collaborateurs de *l'Avenir*, qui avaient été si inexorables pour le gouvernement de Louis-Philippe. Seulement ses amis ne s'asseyaient plus près les uns des autres. M. l'abbé de Cazalès, fils de l'orateur royaliste de la première Constituante, se tenait coi sur son banc ; M. le comte de Montalembert se rapprochait un peu des orléanistes qu'il avait contribué à renverser; M. de Lamennais était déjà un des chefs de la Montagne. Quant à lui-même, il formait le centre d'un petit groupe de républicains catholiques, rédacteurs comme lui de *l'Ère nouvelle*.

Cependant le révérend père ne devait pas avoir à se louer de ses complaisances pour la forme nouvelle. Quatre ou cinq jours après cette première séance, M. Portalis, représentant du Var, alors procureur-général, montait à la tribune, et entre autres choses, il se mettait à dire qu'il était temps de réagir contre l'enva-

hissement de l'esprit clérical. « On doit s'attendre à » tout, reprenait-il, quand on voit certains hommes, » investis d'un caractère religieux, se présenter sur ces » bancs avec un habit que la loi ne reconnaît pas. » L'attaque était quelque peu grossière. Le révérend père voulut cependant y répondre. « Est-il bien possible, di- » sait-il, qu'on me fasse un crime de porter cet habit? » On a l'air d'en induire que je n'aime pas ce qui vient » de triompher. Je n'ai pas le mérite d'être un ouvrier » de la première heure, cela est vrai, mais je n'en ai » pas moins de ferveur que mes aînés. » Des applaudissements timides suivirent cette réplique. Il y avait loin de là aux témoignages de sympathie que le révérend père a si souvent recueillis dans les cathédrales après ses magnifiques allocutions.

Faut-il attribuer à cet épisode la retraite du dominicain? Je ne saurais répondre. Toutefois je pense que c'est à la journée du 15 mai que doit surtout être attribuée la résolution prise par lui. La Constituante envahie par les clubs, injuriée par des fous, menacée par des sectaires, dissoute par Huber, il ne croyait plus devoir y rester et il se retirait. On perdait en lui un orateur éminent, je n'ai pas besoin de le dire. L'écrivain restait. Il a pu se révéler encore depuis le 2 décembre, par un grand nombre d'articles de *Revue*.

Je vais avoir à revenir maintenant sur cette journée du 15 mai dont on a tant parlé et qui est si peu connue.

Il y a d'étranges incidents en histoire. Cette journée du 15 mai, qui aura eu une influence si funeste sur les destinées de la jeune République, n'a guère laissé de traces dans la mémoire des masses qu'en raison du personnage épisodique que je viens de nommer. Des tribuns imbéciles qui ont mené, ce jour-là, les clubs à la plus sotte comme à la plus sacrilége des bouffonneries, pas un, peut-être, ne laissera un nom. Lorsqu'ils meurent, l'un après l'autre, on lit à peine la froide et insignifiante mention que le zèle des nécrologues consacre à ces famosités d'une heure, et l'on passe en disant : « Je ne me rappelle pas celui-là. » Cependant la figure du pompier du 15 mai, bien qu'étant enveloppée d'un certain mystère, rayonne au milieu de ce fait historique. Nul ne l'a vu, nul n'a jeté ses traits sur la feuille d'un journal illustré ni même sur le bristol d'une photographie, mais on sait qu'il a existé en chair et en os ; on s'accorde à croire qu'il a joué un rôle important durant la journée, puisqu'on l'a vu tour à tour au Palais-Bourbon et à l'Hôtel-de-Ville ; on se rappelle aussi qu'il a figuré dans le procès criminel intenté aux auteurs de cette parodie de Prairial, et qu'il a été acquitté par la Haute-Cour de Bourges. Seulement comme la presse épigrammatique d'alors et le vaudeville moqueur sont intervenus à vingt reprises dans l'affaire, les sceptiques, toujours fort nombreux en France, se sont mis, un matin, à hocher la tête et à dire : « Ce pompier du 15 mai est une fantaisie de quelque » chroniqueur qui voulait rire. » Ceux-là, véritables

Athéniens de Paris, se fondaient sur tout ce que l'esprit français avait montré à leurs yeux : les caricatures de Cham, les couplets du théâtre, mille brocards, l'invraisemblance d'un costume fait pour l'ordre qui serait venu diriger une émeute. Ils disaient : « On a voulu » nous faire croire au pompier du 15 mai comme l'his- » toire romaine a cherché à faire passer la légende des » Dioscores. »

Encore une fois, rien de plus réel que l'homme. Il était, de son métier, peintre en bâtiments à Montargis, « pays célèbre par les chiens qu'il produit, » disait une farce du Palais-Royal où il était question de cette personnalité. Peut-être y vit-il encore. Il se nommait Dessat. Très-grand, bien planté, doué d'une voix de Stentor, animé de sentiments patriotiques sans doute un peu confus, il était accouru à Paris avec une députation de sa petite ville, afin d'y assister à une fête de la Fraternité qui devait avoir lieu le 14 mai. La preuve qu'il ne comptait pas faire un long séjour dans la capitale, c'est qu'il y était venu dans son costume de pompier, assez gênant au milieu des masses, comme on peut bien le penser. Cependant la fête ayant été remise, l'honorable citoyen de Montargis errait sur les boulevards, du côté de la Bastille, le 15 au matin, cherchant à voir le plus possible ce qui se passait de neuf dans Paris. Y avait-il eu un mot d'ordre des clubs pour que la manifestation commençât au pied de la colonne de Juillet? Le fait a été établi plus tard. Déjà, vers dix heures du matin,

près de 50,000 hommes formaient une haie, entrecoupée de porte-drapeaux et de centurions en brassards tricolores. « — Qu'est-ce que c'est que ça ? demanda » le pompier ; serait-ce la fête qui n'a pas pu avoir lieu » hier ? — Non, pas tout à fait, mais peu s'en faut. — » Qu'est-ce donc ? — Une manifestation du peuple qui » s'en va à l'Assemblée Nationale présenter une pétition » en faveur de la Pologne. — Si c'est pour la Pologne, » j'en suis ; c'est tout de même une fête pour moi, » reprit l'excellent provincial, et sans plus de façon il entra dans les rangs que formait de là Bastille au boulevard Bonne-Nouvelle ce formidable serpent aux longs anneaux en presque totalité formé par les clubs.

A trois heures de là, on arrivait au pont de la Concorde. Je n'ai pas à refaire ici le récit des événements que plusieurs historiens ont déjà publié. Pour le moment, je n'ai à m'attacher qu'à mon pompier, l'homme le plus pittoresque de la journée. Il y avait une heure que la salle était envahie. Tout avait marché de mal en pis durant la séance. A un certain moment, le président Buchez avait donné la parole tour à tour à L. A. Blanqui et à Raspail. Un ordre signé Corbon avait fait arrêter le général Courtais. Deux cents représentants du peuple, voyant tant d'hommes en blouse debout près de leurs bancs, s'étaient répandus à travers les corridors. La confusion était partout, surtout à la tribune où les clubistes, poussés par leurs amis, montaient sans parvenir à se faire entendre. En ce moment, cet homme en uniforme de pompier,

le casque sur la tête, entre dans la travée où sont les journalistes. Il s'y trouvait déjà une centaine de sectionnaires, assez dociles et qui avouaient naïvement avoir été attirés au palais plus par le sentiment de la curiosité que par le désir d'interrompre le cours régulier des séances. « — Eh bien, vous voyez bien que » nous avons besoin de silence pour écrire, disait l'un » de nos syndics à cette foule; retirez-vous, laissez-nous » faire notre métier. — Il a raison, répliquèrent deux » ou trois voix, mais nous voulons pourtant voir encore » quelques instants ce qui va se passer. — C'est comme » moi, s'écria le nouveau venu en se décoiffant de son » casque. Je suis venu de Montargis pour assister à une » fête; le hasard me jette dans une manifestation; eh » bien, je veux voir ce que c'est. » Mais comment se placer? D'abord le soleil de mai commençait à être ardent; c'est-à-dire qu'on ne respirait plus à l'aise au milieu d'une pareille cohue; ensuite les galeries de bois pratiquées parallèlement tout le long de l'assemblée, subitement affaissées par un poids inusité et imprévu, faisaient déjà entendre un craquement plein de menaces. Quelques clubistes de plus et tout s'écroulait. — Cette observation, quelqu'un la fit au pompier de Montargis. « — Au fait, cela se pourrait bien, dit-il; dans ce cas-là, » mon devoir serait de rester afin d'aider au sauvetage » et je reste. » Que répliquer à un tel argument? Le pompier, un peu bousculé d'abord, se faufila peu à peu *jusque sur* mon banc, où, en se penchant, il s'étendait

tout à la fois et sur Charles Ballard, aujourd'hui secrétaire-général du Sénat, et sur moi-même. Au bout de cinq minutes, nous trouvions que la position n'était pas tenable. Depuis quelques instants, la salle avait pris la physionomie d'une mer houleuse. Ledru-Rollin sommait en vain les clubistes de vider les lieux; Louis Blanc les avait harangués et n'était point parvenu non plus à les convaincre. Quatre ou cinq des drôles qui portaient des bannières venaient d'introduire je ne sais quel étendard surmonté de bonnets rouges et cherchaient à danser autour. Voyant, pour le coup, que le désordre était irrémédiable, nous n'avions plus à nous gêner en portant ainsi le provincial sur nos épaules. « — Pompier, » dit tout-à-coup Charles Ballard en se redressant, mon » ami et moi, nous ne pouvons pas nous laisser » écraser ainsi plus longtemps ; retirez-vous. — C'est » bon à dire, mais je n'ai même pas la ressource de » m'en aller, répondit-il, puisqu'il n'y a pas place pour » poser un pied devant l'autre. — Eh bien, écoutez. — » Quoi, citoyen? — Votre métier est d'éteindre le feu? » — Sans doute, citoyen. — En ce cas, vous le voyez, » comme il y a un incendie en bas (et il montrait la » salle), descendez-y, et jetez des seaux d'eau là-dessus. » — C'est juste, citoyen. » Sur ce, plusieurs de nos camarades lui ayant fait place, il s'était élancé sur les balustrades, et de là, dans la salle, descendant en homme très-fort sur les moindres détails de la gymnastique. Pendant deux ou trois minutes, nous le vîmes s'agiter

au milieu de la foule, remettant son casque en tête et se dirigeant du côté de la tribune en criant d'une voix formidable : « Citoyens! citoyens! » Mais c'était tout ce qu'il devait dire. La tourmente et le fourmillement des passions déchaînées en ce moment grondaient avec une telle force qu'il n'avait plus assez d'éclat dans la voix pour arriver à dominer le tumulte. Ce fut très-peu de temps après son entrée en scène que l'on vit se présenter Huber dont l'intervention en cette occurrence a toujours passé pour une énigme. Cette fois, on avait obtenu un peu de silence. « Citoyens, dit l'ex-prisonnier du Mont-» Saint-Michel, au nom du peuple, l'Assemblée Nationale » est dissoute. » Ces paroles furent le signal du départ. Parmi les envahisseurs, cent cinquante environ s'emparèrent d'Armand Barbès qu'ils emportèrent, c'est le mot, pâle et vacillant, jusqu'à l'Hôtel-de-Ville. En débouchant sur le quai, je pus voir cet homme généreux, véritable Don Quichotte de la démocratie, marchant sans savoir où il allait, ressemblant moins à un Mazaniello triomphant qu'à un condamné qu'on mène au supplice. A travers les groupes, qu'il dominait grâce au cimier de son casque, j'entrevoyais aussi la figure naïve du pompier de Montargis, qui paraissait toujours assister à un spectacle. Il allait, lui aussi, au lieu où l'on fait les gouvernements provisoires, et il devait y trouver une prison préventive d'un an au moins.

Dans la soirée, Paris se montrait tout à la fois indigné et railleur; on ne comprenait pas d'abord un mot à ce

qui venait de se passer. Très-peu de temps après ces ridicules copies d'une vieille histoire, un homme du monde, un homme d'esprit, un artiste, le comte d'Orsay, écrivant à un ami des lettres qu'on a depuis lors publiées, lui disait : « Concevez-vous rien de plus co-» mique (*ludicrous*) que ce peuple de Paris qui vous va » sommer ses représentants de se retirer avant même » qu'ils aient eu le temps de parler et d'agir? Ah ! com-» bien Lamartine a raison quand il dit : « *Plus je vois* » *les hommes, plus j'aime les chiens!* » — Ce même soir, le nom de Marc Caussidière était dans toutes les bouches. Comme le préfet de police n'avait pas paru une minute à l'Assemblée et qu'il n'avait pris aucune mesure pour prévenir le désordre, on ne se gênait pas pour l'accuser partout et tout haut d'avoir été un des machinateurs de l'affaire. Aussi le lendemain, à l'ouverture de la séance, était-il appelé à la tribune, où après avoir tenté de faire entendre une justification peu facile à admettre, il donnait d'un seul coup sa double démission de magistrat chargé de veiller à la sûreté de la ville et de représentant du peuple, gardien des droits de l'Assemblée nationale. — Il faut tout dire : si le préfet de police sorti des barricades avait des ennemis, il pouvait aussi s'appuyer sur de solides et nombreuses sympathies. Dans le seul rayon de Paris, les ouvriers par centaines de mille et la petite bourgeoisie le tenaient pour un homme d'action, précieux dans les temps de crise. Pour les autres, pour les gens du monde et pour les fumeurs

de cigare, sa façon vive et résolue de se démettre de ces deux places à la fois les avait fortement frappés. Sans s'arrêter à examiner s'il lui était possible de se tenir autrement, ils lui savaient gré d'un sacrifice qui, à leurs yeux, avait toutes les apparences du renoncement. « — Cet animal-là est un bon b*** ! » disait tout haut un sportman bien connu en se promenant dans la Salle des Pas-Perdus.

Il ne devait pas tarder à se produire des faits plus significatifs encore. Puisque Marc Caussidière avait donné sa démission de représentant du peuple, il y avait lieu à consulter les habitants de Paris sur son remplacement. A quinze jours de là, les douze arrondissements eurent donc à se prononcer sur la question. En raison des élections doubles et des options, on avait à élire le même jour neuf députés. Dans les clubs et dans les réunions électorales, l'agitation recommença, aussi animée qu'au mois de mars. En homme résolu, l'ancien préfet de police payait partout de sa personne, répondant sans broncher aux questions que le premier venu voulait bien lui adresser. Il était tout naturel qu'un tel orateur plût aux faubourgs ; Marc Caussidière, ancien dessinateur des fabriques de Saint-Étienne, avait la complexion corporelle, les allures et le langage d'un ouvrier, mais d'un ouvrier beau parleur qui s'entendait à suppléer par beaucoup de finesse à l'insuffisance de son instruction. Dans les zônes du travail, au faubourg Saint-Marceau et au faubourg Saint-Antoine, il n'avait qu'à se

montrer pour être salué d'unanimes applaudissements. On pouvait supposer que ce serait tout autre chose dans le Paris du luxe, et, par exemple, au deuxième arrondissement, le quartier de la finance et de la plaisanterie, qui passait à bon droit pour être la forteresse de la réaction. Le candidat fut appelé rue Taitbout dans une assemblée exclusivement bourgeoise, à laquelle on avait donné le nom de *Club de la garde nationale*. Pour le coup, certains meneurs, peu au fait des oscillations de l'esprit français, s'imaginèrent qu'il venait de lui-même se prendre dans la souricière, ou, si vous voulez, qu'il accourait au-devant d'un insuccès. Le soir où il se présenta, la salle était garnie d'un public d'élite, mis avec recherche, cravaté avec élégance, ganté de frais et parfumé de benjoin et de patchouly. Déjà, à son appel, un sourire de pitié et d'ironie voltigeait sur les lèvres de ceux qui sont toujours disposés à railler une défaite. Marc Caussidière n'essaya pas un seul instant de se conformer au nouveau milieu où il était transplanté. Loin de se métamorphoser en dandy, il vint tel qu'il s'était produit depuis le 4 mai, c'est-à-dire dans le costume qui se rapprochait le plus de celui des Montagnards de la Convention nationale : chapeau pointu, gilet à la Robespierre, habit aux larges basques. *Le National*, alors puissant, lui avait suscité pour concurrent un homme éprouvé par les luttes politiques des dix-huit dernières années, le docteur Gervais (de Caen), orateur disert, qui s'était plus d'une fois fait entendre avec faveur à la *Société des*

Amis du peuple et dans l'enceinte des cours d'assises; le même personnage, homme d'énergie, devait même être un jour l'un de ses successeurs à la Préfecture de police. On l'entendit et bien; on l'applaudit même avec une prédilection marquée, mais quand ce fut au tour du démissionnaire de parler, la salle entière, faisant silence, ne sortait de son attitude sympathique que pour applaudir à tout rompre. Les gants blancs donnaient le signal. D'où cela venait-il? Un peu de ce que ce type de héros populaire avait un aspect étrange; un peu aussi, je crois, de ce qu'il blâmait avec une âpreté toute plébéienne la Pentarchie qui siégeait en ce moment au palais du Luxembourg.

A un certain moment, des adversaires ou des amis, — on n'a jamais pu savoir lequel au juste, — eurent l'air d'interroger l'ancien délégué de la police sur ses actes passés. Un garde national lui demanda s'il était vrai qu'il eût, sur les fonds de son département, pris pour les Montagnards (le noyau de la garde républicaine), des abonnements à la *Commune de Paris*, *Moniteur des clubs*, le journal que Sobrier faisait rue de Rivoli, n° 16. Ici le tribun se mit à sourire, et tout en jetant les yeux sur celui qui avait articulé le fait : « — On voit » bien, citoyens, dit-il, que vous ne connaissez pas les » hommes dont vous venez de parler. Les Montagnards ! » Des hommes qui ont plus de poux que de sous! Eh » mon Dieu, si je m'étais mis à dépenser de l'argent » pour les abonner à quelque chose, c'aurait été à des

» chemises. » Ce trait, qui n'avait rien d'apprêté, fit naître une explosion unanime de bravos. Comme Marc Caussidière était en verve, il trouva dix ou douze autres mouvements oratoires de même sorte, et, en fin de compte, le club de la rue Taitbout, consulté par son président, déclara qu'il adoptait le démissionnaire pour son candidat de prédilection. Trois jours après, les douze arrondissements et la banlieue votèrent; Marc Caussidière, qui n'avait pas fait de frais d'affiche, passa le premier en tête de la liste, avec une majorité de 30,000 voix sur les autres élus. — Entre parenthèse, ce fut la première fois que Louis-Napoléon Bonaparte fut nommé à Paris, mais en arrivant le septième.

On se rappelle comment toute cette popularité de l'ancien préfet de police passa vite. Après les journées de Juin qu'on l'accusait d'avoir organisées, il fut décrété d'accusation par la Constituante et, dans la nuit même du jour où le vote fut rendu, il trouva le moyen de s'échapper et de s'enfuir à Londres. En exil, tout le monde le sait, Marc Caussidière a vécu en homme courageux et en honnête homme. L'amnistie prononcée, il revint à Paris, mais usé par de longues luttes, tout prêt à s'éteindre. Chose très-curieuse, le jour même où il mourait, une autre personnalité d'un autre genre partait aussi pour l'autre monde. Je parle du P. Lacordaire, son voisin de banc à la Constituante. Nous avons raconté tout à l'heure comment, le 4 mai 1848, jour de l'ouverture de l'Assemblée *Nationale*, au moment où les 900, sortant de la

salle sous le coup de l'enthousiasme, faisaient le tour du palais en se tenant deux par deux et en acclamant la république, le R. P. Lacordaire, en costume de dominicain, donnait le bras au citoyen préfet de police, en costume de montagnard de 93. Par quelle bizarrerie ou par quel enchaînement mystérieux des anneaux de deux existences si peu pareilles, y a-t-il eu dans la destinée de ces deux hommes deux faits qui les ont ainsi rapprochés à douze ans de distance?

Laissons aux casuistes, plus savants que nous, le soin de résoudre une question si peu humaine, et finissons sur ce chapitre du 15 mai et de ses conséquences. Le soir même de cette malheureuse journée, j'ai entendu un républicain éprouvé, homme d'un grand sens, s'écrier dans un groupe de journalistes et de représentants dont je faisais partie: « Mes amis, à dater d'aujourd'hui, vous » pouvez considérer la république comme morte; son » enterrement suivra de près cet acte de folie. Entre » nous, ce n'est plus qu'une question d'horloge. » — Un peu plus tard, en effet, le comte de Montalembert, se faisant l'avocat de la proposition-Rateau, laquelle sommait les 900 de se retirer pour faire place à une assemblée d'origine moins révolutionnaire, rappelait le terrible épisode et, mêlant l'ironie à l'invective, il ajoutait: « Est-ce que la Constituante est ornée de la » même autorité? Songez bien qu'elle a été violée » comme Lucrèce. » — Ce trait, si piquant qu'il puisse paraître, n'appartenait pas en propre au noble orateur;

il avait été copié mot pour mot dans un journal satirique et cousu à un discours qui avait la prétention d'être sérieux et qui, en effet, a puissamment contribué à emporter la majorité dans une manifestation qu'elle a dû depuis lors regretter plus d'une fois.

VIII

La majorité et Lamartine. — Ce que c'était que la Pentarchie. — Les mots de M. Duvergier de Hauranne. — Hésitations. — Maladies. — Un triolet. — Le club Blanqui. — Le Cachet. — *Le Libérateur*. — La société des Saisons. — A propos d'un document publié par la *Revue Rétrospective*. — Une réponse. — A. Blanqui à Tours. — Un reproche d'Armand Barbès. — Arrivée à l'Hôtel-de-Ville. — Le premier club. — L'église de l'Assomption. — La Salle de la Redoute. — Épisodes. — L'Ile de la Pologne. — Le fondeur de balles. — Un porte-voix. — La salle du Conservatoire. — Le *Courrier Français*. — Une révélation. — Comment on écrit l'histoire. — Les *Mémoires de Saint-Simon*. — Le *Neveu de Rameau*. — M. J. Taschereau. — M. Ledru-Rollin. — Un épisode du 24 février. — Le portrait du maréchal Bugeaud. — Les papiers des Tuileries. — Le *Confiteor* de L. A. Blanqui. — Un mot d'Armand Barbès. — Députations des clubs. — La Réplique à 100,000 exemplaires. — Scène toujours changeante. — Alexandre Dumas, colonel. — Faits apocryphes. — La vérité sur le verre de sang de mademoiselle de Sombreuil. — Loiserolles et Victor Hugo. — MM. Thiers, Courtois et Muller. — Les voleurs fouillés. — Un écriteau. — 500,000 francs de diamants. — Paroles d'un homme *du peuple*. — Une marine de Gudin. — Un chiffonnier. — La

cour des Tuileries. — La femme d'un employé de l'ancienne liste civile. — Épisode relatif au départ de Louis-Philippe. — Madade Dolomieu. — M. Savalette.

J'ai déjà dit qu'à dater de la journée du 4 mai, Paris avait commencé à respirer plus à l'aise. Une fois l'Assemblée Nationale constituée, l'an-archie de P.- J. Proudhon était déjà moins entière et le nerf de l'autorité un peu raffermi. Les 900 groupés en un corps compacte formaient comme un commencement de reconstruction sociale; mais ce pouvoir naissant ne pouvait suffire à contre-balancer ni surtout à faire taire toutes les folles turbulences de la rue. Aussi, dès la troisième séance, parlait-on dans les bureaux de protéger au plus vite la Constituante par un contre-fort. C'est dire qu'une réunion de zélés s'était occupée de préparer les voies à un pouvoir exécutif. Mais quelle forme donner à cet expédient? On s'accordait sur un point, qu'il s'agirait d'une magistrature temporaire, et c'était tout. En dehors de ce consentement à peu près unanime, on voyait se produire ce qui arrive toujours dans les commencements de toute chose, le chaos, la tour de Babel, la confusion des langues. Aurait-on deux consuls, comme à Rome, dans les grands jours, ou trois, comme en France, après le 18 Brumaire? On se mit à parler de cinq. « Cinq consuls, cinq rois ! » écrivait T. Thoré

dans *la Vraie République*. Ce nouveau projet était accueilli par bien d'autres critiques plus acerbes. « Je » vous disais bien que l'Assemblée était un nid de » royalistes ! » imprimait *le Père Duchêne*. Néanmoins les promoteurs de la résolution ne se décourageaient pas pour si peu. Des indiscrets disaient les noms des Cinq; on appelait au pouvoir exécutif les citoyens Lamartine, Ledru-Rollin, Arago, Marie et Garnier-Pagès. On voit que ce n'était, au fond, qu'un prolongement du Gouvernement Provisoire, une agrégation d'hommes qui représentaient les nuances diverses de la Révolution nouvelle, le Socialisme excepté. Mais cette combinaison rencontrait déjà de la résistance parmi les membres de l'ancienne gauche dynastique, très nombreux dans la droite actuelle. Sur les bancs de ces modérés, on voulait changer quelques-uns des candidats et les remplacer par d'autres d'un tempérament moins révolutionnaire. Beaucoup même n'eussent pas été éloignés de voter une Dictature unitaire pour Lamartine, dont le nom aujourd'hui si souvent insulté par les royalistes, était alors constamment invoqué par eux. Un incroyable prestige environnait d'ailleurs toute la personnalité du poëte. Élu représentant du peuple par dix départements divers, il n'avait pas réuni moins de deux millions de voix. Ceux dont je parle en inféraient que l'opinion publique le désignait nettement comme devant occuper le poste quasi-royal où ils souhaitaient de le placer. On sait avec quel empressement il repoussait

ces avances; on se rappelle aussi le discours par lequel il accusait l'intention de ne vouloir pas se séparer de Ledru-Rollin. Dès ce moment, la droite hochait la tête : « Ce n'est pas notre homme, » pensait-elle. Dans l'élection qui suivit ces signes de désapprobation, Lamartine n'occupait plus que l'avant-dernier rang et Ledru-Rollin le dernier.

Lamartine était donc *décommandé*, dès à présent. A bien prendre, cela datait du premier jour de la Constituante. Un des chefs de la future majorité, ministre à venir de l'Instruction publique, a déposé l'expression des griefs de ses amis dans un petit pamphlet très modéré, comme tout ce qu'il écrit. Pour donner une idée exacte de la situation, je ne saurais mieux faire que de rapporter un passage de ce *factum* d'un oligarque aigre-doux.

« Je me souviendrai toujours, dit-il, du profond
» étonnement qu'emportèrent du salon de M. de La-
» martine les représentants qui, comme moi, avaient
» cru devoir s'y présenter le soir même de l'ouverture
» de l'Assemblée constituante. Beaucoup d'entre nous
» avaient été profondément blessés du livre des *Giron-*
» *dins*, et nous ne venions pas faire amende honorable :
» le 24 février, survenu depuis l'apparition du livre, ne
» prouvait pas que l'on se fût trompé sur sa portée;
» mais nous avions à cœur de témoigner combien les
» griefs, même les plus légitimes, avaient été effacés
» postérieurement par d'éclatants services. On rencon-

» trait chez M. de Lamartine, il est superflu de le dire, » la bienveillance la plus franchement oublieuse des » critiques personnelles. L'entretien devint sans effort » cordial et expansif. Plusieurs de mes collègues et moi » lui demandâmes comment allaient s'entamer nos » travaux. *Quoi!* répondit M. de Lamartine, *vous atten-* » *dez de nous un canevas? Mais la Constitution de la* » *France, au point où nous en sommes arrivés, est la* » *chose du monde la plus facile à faire : prenez Béranger* » *et Lamennais; dans quinze jours la Constitution sera* » *faite!* »

Or, à ces deux noms, les délégués de la droite n'avaient pu s'empêcher de reculer de trois pas. Et cependant les faits mêmes du lendemain prouvaient que ses instincts n'avaient pas trompé le poëte. A quatre jours de là, un vote unanime de l'Assemblée Nationale refusait d'accepter la démission de Béranger. Un peu plus tard, Lamennais était élu, non-seulement membre, mais encore président du comité de Constitution.

Pour en revenir au pouvoir des Cinq, il résultait d'une proposition formulée par un des hommes les plus honnêtes et les plus courageux de ce temps. J'ai nommé M. Dornès, fils du général de ce nom, rédacteur du *National,* mort à la suite d'une balle reçue sur les barricades de juin, au moment où il venait faire déposer les armes aux insurgés. On se rappelle que la nouvelle autorité avait été cantonnée au palais du Luxembourg. « C'est » *la résidence* forcée de toute Pentarchie, » disait M. Du-

vergier de Hauranne, en faisant allusion au règne du Directoire. Ce premier coup d'épingle, venant de l'organisateur du fameux banquet du Château-Rouge, donnait le signal d'une attaque sans paix ni trêve. Les Pentarques devenaient une cible à cinq têtes. Rouges et blancs, tous les ultras les visaient. Que de sornettes n'a-t-on pas mises alors en circulation ! A trois époques diverses de notre histoire, ce palais florentin du Luxembourg a été une espèce de château de Riquet-à-la-Houppe, un fragment du pays de Cocagne, disons tout, un lieu de débauche. On affectait de dire qu'on allait y continuer les médianoches de la fille du Régent et les ripailles de Barras. On est allé jusqu'à imprimer qu'un des fonctionnaires d'alors, avait pris pour sa femme le lit d'or à pieds de lion sculpté de Marie de Médicis ; lit fabuleux, qui court la prétentaine depuis des siècles. Mais quand on se met à accuser en temps de révolution, il est convenu qu'on peut ne pas s'arrêter à la vraisemblance du thème.

Une chose malheureusement hors de doute, c'étaient les tiraillements et les hésitations qui faisaient à chaque instant trébucher les Cinq. Au fait, comme il n'y avait rien d'homogène dans la Commission, il était difficile qu'elle eût une action résolue. « La Pentarchie me fait » l'effet d'un carrosse qui aurait cinq roues, » reprenait M. Duvergier de Hauranne avec sa voix de souris. « Croiriez-vous, écrivait Xavier Durrieu, dans *le Courrier* » *Français*, que les Pentarques veulent avoir une place

» privilégiée à l'Assemblée? Allures de princes! On s'y » opposera. » En dehors du Palais-Bourbon, sur la place publique, ils avaient à compter avec des embarras de toute sorte. On voyait déjà s'allonger sur les boulevards ces attroupements de tous les jours, formés par un peuple qui ne travaillait plus et qui commençait à compter avec la faim. Quelques rares esprits sensés leur criaient: « Sauvez-nous! Soyez forts! » Mais, pour sauver la société, ils n'avaient que le tapis vert autour duquel ils délibéraient. Assiégés à chaque instant dans leur autorité par les corporations ouvrières, isolés de leur pouvoir, suspendus dans le vide sur un gouffre perpétuellement ouvert, ils n'avaient aucune puissance dans les mains. Leur force était du vent. De tout cela naissait un malaise qui ne pouvait que s'accroître. « Les médecins » sont nombreux dans l'Assemblée, reprenaient les lous- » tics : adressons-nous aux médecins. »

Là-dessus, la plaisanterie française reprenait son cours de plus belle. On faisait courir dans la salle des bouquets de petits vers très-piquants. Au nombre de ceux que j'ai conservés, se trouve le triolet que voici :

Si Cabet a semé des principes malsains,
Buchez, Recurt, Trélat, sont trois grands médecins;
Si maint club a conçu de sinistres desseins,
Recurt, Trélat, Buchez, sont trois grands médecins;
Si l'État est frappé de poignards assassins,
Trélat, Buchez, Recurt, sont trois grands médecins.

Il n'y avait pas qu'à se préoccuper de l'esprit de l'Assemblée et de la situation de la rue. Entre les deux se tenaient les Clubs, de plus en plus remuants. Celui de tous qui inspirait le plus d'inquiétude au gouvernement, celui qui prêtait le plus à accuser la révolution, celui qu'on rencontrait immanquablement à la tête de toute commotion populaire, c'était celui du Conservatoire de musique, présidé par L.-A. Blanqui. Vingt autres avaient des titres plus terrifiants, copiés dans l'histoire, ou nés des circonstances nouvelles : *le Club des Jacobins, le Club des Sans-Culottes*, *le Club de la Blouse*, *le Club de la Faim*, tout ce qu'on voudra ; on aimait ou l'on redoutait, avant tout, le Club de la rue Bergère.

Il est certain que les aspirations du fait nouveau s'y manifestaient avec beaucoup plus de netteté que dans toute autre réunion populaire. A la fin de toute séance, on était à peu près sûr de s'en retirer avec la fièvre. Il ne fallait plus chercher les belles toilettes, ni les diamants, ni les fleurs mêlées aux cheveux des femmes dans cette charmante petite salle du Conservatoire qui n'avait servi jusqu'à cette heure qu'au couronnement des lauréats des deux sexes. Loges, stalles, banquettes, coulisses, orchestre, théâtre, tout était envahi par un public abrupte, que n'attiraient certainement ni la mélopée des poëtes, ni le doux langage des violes. Les loups occupaient la bergerie. Partout des bras rudes, quelquefois nus. En haut et en bas, des blouses. Dans les avenues principales, des centaures à longue barbe, de ceux

qui avaient des brassards rouges aux coudes et que les bourgeois effrayés avaient surnommés : *les Tourterelles de Sobrier*. C'étaient les ouvreuses de céans. Au milieu de tout cela, mais éparpillés et comme perdus dans la foule, des hommes distingués, des avocats, des médecins, des gens de lettres, des artistes, des clers de notaire, des rentiers, des prètres même, cherchant le plus sérieusement possible la solution des problèmes que venait poser la République naissante.

Je n'ai encore rien dit du président; je vais réparer cette omission.

Mais avant de commencer cette esquisse, je dois noter que je ne veux parler qu'avec les plus grands ménagements d'un homme qui a enduré toutes les peines de l'incarcération, qui a passé en prison plus de vingt ans de sa vie, qui est vaincu et malheureux sous tous les rapports. C'est une chose sacrée que le malheur. *Ressacra miser*. Ainsi le veulent la philosophie et la poésie antiques. J'y puise ma morale et je ne m'en départirai pas. La loi a parlé, les juges ont prononcé, l'histoire s'expliquera. Quant à moi, je n'ai qu'à raconter.

Ce n'est que dans les premiers jours de mars qu'on a vu revenir L.-A. Blanqui.

Un homme de petite taille, encore jeune alors, mais que la prison, l'exercice de la pensée, des chagrins de famille et la pauvreté avaient vieilli prématurément. En 1848, malgré la douceur du climat de la Touraine, qu'il venait de quitter, il n'amenait plus à Paris qu'un corps à

demi ruiné. Les cheveux étaient blancs, les joues frappées de rides profondes. Une maladie de la peau, contractée dans un pénitencier, l'obligeait à avoir toujours les mains gantées. Anomalie étrange, ce tribun, en apparence si débile, si surmené, si usé, savait se faire au besoin une organisation de fer. Il parlait trois heures, sans fatigue. Il écrivait toute la nuit. Il marchait sans compter jamais ses pas. Chose bien plus prodigieuse, dix sous par jour étaient toute sa dépense. Dans le grenier où il résidait, il buvait un peu de lait et suçait plutôt qu'il ne mâchait quelques feuilles de salade ou des feuilles d'oseille. Rien de plus. Il n'y avait aucune comédie ni aucune affectation dans ce stoïcisme; L.-A. Blanqui se montrait en liberté tel qu'il a été dans toutes les prisons qu'il à tour à tour habitées, à la Conciergerie, à Sainte-Pélagie, au Mont-Saint-Michel et à Tours; tel qu'il a été recemment à Belle-Isle-en-Mer.

Je l'ai entendu accuser cent fois de faire systématiquement la guerre à la societé et de se poser, mû seulement par la force de son orgueil, en Catilina inexorable. Les quelques amis qui le défendaient cherchaient à démontrer plusieurs points : d'abord qu'il ne courait au-devant d'aucune des choses qui alimentent l'orgueil d'un homme; et, en second lieu, qu'il n'a jamais bu la vie que dans des calices amers. Il est né en exil, d'un banni des premières assemblées parlementaires. Par suite d'une mesure d'amnistie, son père était rappelé en France, un peu plus tard; mais pour étudier, pour apprendre à être

un homme, l'enfant devait s'obliger à devenir professeur un jour et à payer ainsi avec les heures de sa jeunesse l'instruction qu'il recevait. Laborieux, patient, tout de feu auprès de ses livres, il résolvait toutes les difficultés de la science et pénétrait tous les secrets des grandes littératures d'autrefois. Il devenait ainsi le meilleur écolier de son temps. Dans les concours, il avait les premiers prix et le prix d'honneur. Je sais qu'il est fort de mode aujourd'hui de se moquer de ces traditions. On croit se montrer très-spirituel en traitant d'imbéciles — tout simplement — ceux des lycéens qui sont couronnés à la fin de l'année. Les choses allaient tout autrement au temps de L.-A. Blanqui et de tous les hommes de la génération de 1830, et je ne crois pas que la santé intellectuelle de la France d'alors en ait été plus mauvaise. A quelques années de là, son frère aîné, ancien député conservateur de la Gironde, membre de l'Institut, le libre échangiste par excellence, l'auteur des *Voyages en Valachie et en Moldavie*, celui des écrivains du jour qui a le plus marqué dans l'économie politique, l'autre Blanqui s'écriait : « Ah! si mon frère Auguste voulait, » quel esprit remarquable ne serait-ce pas ! »

Mais les choses officielles ne touchaient que médiocrement ce lycéen forcé de se faire pédagogue pour vivre. En remuant l'histoire, il s'était trouvé face à face avec le génie de la Révolution ; l'esprit moderne avait soufflé et hérissé son poil, comme dit le livre de Job. « Peut-on toucher l'ambre sans emporter un peu de son

» parfum avec soi ? » dit Saadi. A force de voir Moïse, le premier des conspirateurs; Débora, Judith, Harmodius, Timoléon, les Brutus, les Gracques, Rienzi, Masaniello, la Convention, Ankarstroëm et tant d'autres noms soulignés d'une raie rouge, il s'était créé un dogme historique terrible. Je ne vous dirai pas lequel, vous le devinez. L'amour de la conspiration lui venait en même temps que l'âge de puberté. Juillet 1830 éclatait. Jugez de l'explosion! Désormais l'étude et ses âpres jouissances étaient impuissantes à refréner cet irrésistible penchant. Il avait beau dire : « J'ai taillé ma plume ; je me » fais journaliste. » Non, il était conspirateur. Il était de ceux qui fondaient la *Société des Amis du peuple*, premier acte d'hostilité contre la royauté de Louis-Philippe. Il disait : « J'ai une tribune : je me fais orateur. » Non, il était conspirateur. Dès lors, il était déféré à la cour d'assises ; il y prononçait de très-beaux discours qui émerveillaient l'oreille des jurés, mais il était tout de même condamné. C'est à la suite d'une sentence assez dure qu'il aurait fait un serment auprès duquel celui d'Annibal ne serait qu'un bouquet à Chloris. Il aurait dit : « Je conspire depuis que j'ai quitté le sein de ma » nourrice. Enfant, au collége, j'ai conspiré contre mes » maîtres. Jeune homme, j'ai conspiré contre les prin- » ces. Homme mûr, en prison, je conspire contre mes » geôliers. Quand je serai mort, dans la vie future où » j'irai, je conspirerai contre celui qui me dominera, » Dieu ou diable, je ne sais pas encore lequel. » — On

m'a rapporté ce trait. Est-il authentique? Dans le siècle de commérages où nous sommes, il peut se faire qu'il soit allongé ou même inexact d'un bout à l'autre : je n'en réponds pas.

En 1835, un jour, devenu libre et voyant la monarchie de Juillet acquérir une certaine solidité, il essayait de revenir à la polémique calme, à l'analyse ; c'est alors qu'il créa un journal bi-mensuel dont il était l'unique rédacteur. Cette feuille était intitulée : *le Libérateur*, et n'a eu que cinq numéros. J'ai lu les premiers articles conçus dans un style sobre, et pourtant coloré. La phrase y était remplie d'ellipses, sans adjectifs ni épithètes. De telles habitudes sont rares chez ceux qui veulent plaire au peuple. Il est vrai qu'il disait se présenter pour l'enseigner, et non pour autre chose.

Comme *le Libérateur* n'avait pas réussi, il se retirait en quelque sorte de la vie active et allait demeurer à Passy, à la manière d'un amateur d'idylle. On fait remonter à cette retraite la fondation de la fameuse *Société des Saisons*, société secrète qui se subdivisait, dit-on, en saisons, printemps, été, automne, hiver ; en douze mois, en cinquante-deux semaines, et en trois cent soixante-cinq jours ; un homme représentait un jour. On a prétendu qu'il s'y trouvait assez de saisons pour figurer vingt mille hommes, mais la supposition ne paraît guère admissible. L'émeute babouviste du 13 mai 1839, qui a été l'expression de cette société, n'a eu au plus que trois mille adhérents. Il faudrait donc dire que

dix-sept-mille conjurés avaient manqué à l'appel, ce qui serait difficile à croire.

Mais, s'il faut ajouter foi à tout ce qui a été rapporté à ce sujet, ce serait à dater de ce temps-là qu'un désaccord sérieux aurait existé entre deux des chefs de cette insurrection, L.-A. Blanqui et Armand Barbès. Un incident imprévu du procès en Cour des Pairs avait révélé un fait étrange. Le grand chancelier montrait sur son bureau un cachet, trouvé à Passy, dans un jardin voisin de celui de Blanqui, et portant le nom de ce dernier. Seulement à ce nom, très-lisiblement gravé, on avait accolé, d'une manière également très-nette, le mot de Dictateur. — L.-A. Blanqui, *Dictateur*. — L'accusation prétendait qu'au moment d'une visite domiciliaire, cette pièce accusatrice avait été jetée par-dessus le mur. Un simple amateur d'hortolage l'avait ramassée en sarclant sa melonnière et l'avait déposée entre les mains de la justice. Pour toute réplique, L.-A. Blanqui disait que l'objet était un amusement, une fantaisie, un caprice comme en ont tous ceux qui aiment à se faire graver des cachets. Mais les gens du pouvoir n'avaient pas pris la réponse pour argent comptant, et encore moins les amis intimes, ces accusateurs des accusateurs.

Dans le cercle d'Armand Barbès, ce cachet avait déjà été une charge grave : « Blanqui a rêvé la dictature ! » C'était le plus grand des crimes. On ajoutait, mais moins nettement, qu'au moment d'engager le combat, le dimanche 13 mai, à deux heures, près de la rue Grenetat,

Armand Barbès, regardant tout autour de lui et se voyant presque seul, avait dit : « Mais où est donc Blanqui? » — Blanqui aurait été invisible, d'où un nouveau grief. Le 24 Février devait en mettre en relief un troisième, grâce à la publication que M. J. Taschereau, député d'Indre-et-Loire et rédacteur du *Siècle*, faisait paraître sous le titre de *Revue rétrospective*.

En dépit de tout ce que les ministres de Louis-Philippe ont pu dire, le Mont-Saint-Michel ne saurait être considéré comme une prison d'État bien salubre. Cent vieilles chroniques nous donnent cet ancien couvent militaire pour un relais de l'enfer. Les philanthropes se sont moqués de nous lorsqu'ils nous ont dit qu'on avait assaini ce rocher terrible. Après six ans de captivité, Armand Barbès n'y pouvait plus résider sous peine de mort; on l'envoyait dans une ville du Midi, toujours baignée d'un tiède soleil. De son côté, L.-A. Blanqui était frappé d'une maladie de langueur que plus d'un médecin donnait pour redoutable. Une voiture cellulaire l'emportait à Tours, la ville dont l'air est le plus doux et où les Anglaises phthisiques vont de préférence se mettre au régime du lait d'ânesse. Mais tout malade qu'il fût, il trouvait encore moyen de s'agiter dans sa nouvelle prison. Dans sa pensée, un révolutionnaire, qui fait la guerre à un gouvernement, ne doit jamais lui laisser ni paix ni trêve. Tout est bon pour s'attrouper. Tout doit servir à remuer les masses. Les républicains ont le devoir de s'agglomérer dans les rues à propos du

premier incident venu, ne fût-ce que pour entendre les cris d'une femme en couches. En Touraine, l'ancien prix d'honneur donnait le plus possible une sanction à cette théorie, en faisant de la propagande. Pour ce fait, il subit donc un centième procès d'où il fut renvoyé absous. En même temps, croyant l'adoucir, on lui faisait la vie plus facile. Tout le monde se rappelle sans doute l'énergique sortie de Barbès dans le procès du 15 mai, devant la Haute-Cour, à Bourges. En s'adressant aux jurés, l'ex-représentant de l'Aude interpellait indirectement son ancien ami, et cela à l'aide du plus dédaigneux des monosyllabes. « *On* avait mille douceurs; » *on* sortait quand on voulait; *on* chevauchait à travers » champs, » etc., etc. Ce sont même ces paroles, imprégnées du ton de l'ironie la plus blessante, qui ont excité au plus haut point, sous l'œil des juges, la colère du cuisinier Flotte, Alcide au poing nerveux, sorte de mameluck qui ne s'est jamais fait faute de couvrir Blanqui de son corps : « *Tais-toi, Barbès!* » Je ne cite que le commencement d'une apostrophe qui n'avait rien de parlementaire. — Mais n'anticipons pas. Le séjour en Touraine ne devait pas être bien long. Voilà, en effet, le 24 Février. Un des premiers actes du Gouvernement Provisoire avait été d'ordonner la mise en liberté de tous les détenus politiques. Aussitôt qu'on lui a donné la clef des champs, Blanqui accourt à Paris, qu'il trouve encore sillonné de barricades. Il se rend à l'Hôtel-de-Ville, où il avait tant rêvé jadis d'entrer en législateur, mais il

14.

trouve la place gardée à vue comme un palais de porte-couronnes. « Sommes-nous toujours en république de-» puis l'autre jour? » demande-t-il d'un ton moqueur à des sentinelles en blouse. En pénétrant plus avant, dans les salles dorées où l'on fait les décrets, il produit, suivant son expression, l'effet d'un spectre, d'un autre Banco qui apparaitrait au milieu du festin des vivants. Il se nomme et plusieurs ne l'accueillent qu'avec épouvante. « Ces hommes en gants jaunes, ces marquis du » *National*, le revenant leur faisait peur! » Blessé au vif par l'aiguillon de ces dédains, il se retire dans la rue, et il fonde sur-le-champ le premier club de la révolution de 1848, ce fameux club qui a porté son nom et qui, pendant trois mois, aura été une espèce d'antre d'Éole, comme dirait un classique, ou un autre cap des Tempêtes, comme dirait un romantique.

Ce club terrible, surtout par l'étiquette; ce séminaire de tous les autres clubs, improvisé sur les pavés soulevés, régenté par un prisonnier de la veille, il a existé quelques jours sans local fixe; c'était comme une de ces vagabondes comètes à la queue menaçante qui vont sans cesse de monde en monde sans s'arrêter jamais nulle part. La première séance fut tenue presque en plein vent, sous le vestibule de l'église de l'Assomption. Le lendemain, on siégeait toujours rue Saint-Honoré, à la Redoute, salle de concerts, patrie des chansonnettes, gymnase où les Malibran de la romance roucoulaient de molles stances, un bouquet de violettes au sein, un mou-

choir de dentelle à la main. A ces odelettes qui s'envolaient jusqu'aux frises du plafond avec accompagnement d'un innocent piano succédaient de véhémentes philippiques, prononcées presque toujours par des bouches anti-littéraires. L.-A. Blanqui présidait; L.-A. Blanqui tolérait toutes les incorrections de grammaire et de logique; il fallait, avant tout, poser les assises d'un club, enfantement douloureux, presque impossible, qui avait avorté en 1830 devant les résistances de la monarchie restaurée. Positiviste effréné, réaliste dans le fond et dans la forme, n'aimant ni les longueurs, ni les lenteurs, ni les frivoles ornements du langage, les premiers jours, par politique, l'organisateur laissait toute carrière à la fantaisie.

Ainsi c'est dans cette salle de la Redoute qu'on a vu se produire ces scènes étranges qui ont d'abord fait sourire Paris, sauf, un peu plus tard, à le faire frémir. Un soir de mars, un ouvrier demande la parole. —*Citoyens*, dit-il, *tout ça est bel et bon, mais ce qui doit nous occuper, c'est l'île de la Pologne.* — *Comment!* s'écrie une voix, *mais il n'y a pas d'île de la Pologne.* — *Il n'y a pas d'île de la Pologne!* reprend l'ouvrier; *quel est donc le réactionnaire qui parle ainsi? A la porte, le Russe! à la porte!* L.-A. Blanqui lui-même eut toutes les peines du monde à faire entendre raison à l'inculte orateur. —Une autre fois, un autre homme en blouse demande à se faire entendre; il se hisse sur les planches du petit théâtre, apportant avec lui un bagage dans un foulard. Quelques oisifs, anciens habitués du lieu, attirés là par la curiosité, regardent

avec intérêt. — « Qu'est-ce que c'est que ce paquet-là? » Est-ce que ce serait une boîte d'escamoteur? » En ce moment, le nouveau venu, laissant dire, tirait de son foulard un petit réchaud, des morceaux de charbon, une chaudière de très-petit format, un lingot de plomb, un soufflet et un autre ustensile. » — *Mais, citoyen, pourquoi faire tout cet attirail?* lui demande Blanqui. — *Citoyen président, nous sommes en temps de révolution, n'est-ce pas?* répond l'orateur. *En temps de révolution, il faut faire des barricades. Quand on fait des barricades, il faut faire des balles, eh bien! j'ai inventé un moule au moyen duquel on peut fondre* 500 *balles à l'heure.* Ayant dit, il allume son charbon et se met à souffler afin de joindre la pratique à la théorie. L'Assemblée rit d'abord, puis elle s'impatiente. *Vous êtes ici pour parler et non pour agir,* lui dit L.-A. Blanqui. L'homme, mécontent, remet toute sa boutique au fond du foulard et regagne sa place en disant : « Et moi qui comptais sur cette belle découverte » pour poser ma candidature à l'Assemblée Nationale! » Un autre soir enfin, *l'élément bourgeois* s'était mêlé au club et, par suite de cette sophistication, le désordre avait été à son comble. On interrompait de tous les côtés à la fois. Impossible au président de placer un mot. La sonnette paraissait enrhumée. En tout cas, elle était insuffisante pour apaiser un pareil tumulte. Au bout de dix minutes, elle était fêlée. Un garde marine (vous savez qu'il y en avait 300 de planton au Palais-Royal), un *garde*-marine voit le désastre; il s'échappe. Au bout de

quelques instants, il reparaît, ayant à la main un porte-voix de capitaine de navire. « Tenez, dit-il à Blanqui; » tenez, citoyen: soufflez dedans, vous êtes sûr d'être » entendu. » L.-A. Blanqui, dont la figure était immuable comme le marbre, eut toutes les peines du monde à garder son sérieux.

Encore une fois, ce n'étaient là que les commencements. Ce club se formait et, en durant, il suscitait tous les autres. La salle de la Redoute, qui trouvait mieux son compte à donner des concerts, se ferma un beau soir aux tribuns de la rue. Ceux-là s'éparpillèrent dans d'autres réunions ou bien ils suivirent leur président, rue Bergère, à la salle du Conservatoire de musique, dans le faubourg des banquiers, des gros commerçants et des petits millionnaires. Je ne pose ce rapprochement que comme un contraste. En février, la bourgeoisie de ce quartier, très-fort amie des petites réformes prêchées par M. Odilon Barrot, avait été la première à hâter la chute de la monarchie; or, elle se trouvait maintenant face à face avec le double élément plébéien et tribunitien qui déclarait carrément la guerre au capital. Je vous laisse à penser si les grosses caisses de l'arrondissement se frappaient maintenant la poitrine en récitant un long *meâ culpâ*. Mais qu'y faire ? Depuis l'arrivée inattendue du serpent au pied de l'arbre de la science du bien et du mal, l'imprévu et l'impossible gouvernent le monde et ils le gouverneront jusqu'à la consommation des siècles.

Ce club de Blanqui avait eu, dans l'origine, un grand journal politique pour auxiliaire. *Le Courrier français*, dont Xavier Durrieu était en ce moment rédacteur en chef, avait aidé puissamment à sa fondation. C'est dans cette feuille que parurent les premières listes des fondateurs. On serait bien étonné aujourd'hui de voir reparaître les noms de ces pères en démagogie. Beaucoup d'entre eux, que dis-je? tous ont pris depuis un autre sentier que celui de la révolution, mais alors c'était comme alors. Il n'est pas superflu de faire remarquer que, dans l'origine, on n'avait accès dans ce sanctuaire qu'en présentant une carte signée par le président et contre-signée par les membres du bureau. Tradition des grands jours de la première République. Pour obtenir cette carte il fallait de toute nécessité donner notoirement des garanties de civisme ou être présenté. Ces formalités trop naïves pour notre temps cessèrent du jour où l'on se rendit au faubourg Poissonnière, dans la salle du Conservatoire. On y entrait alors moyennant une rétribution comme dans un théâtre.

Il était, à ce qu'il paraît, dans la mission du club d'être un dissolvant pour tout le monde. Dès le principe, l'autorité du Gouvernement Provisoire y était niée ouvertement, publiquement, sans obstacle. « De » quel droit se sont-ils emparés du pouvoir? Pourquoi » un pouvoir? » Cette thèse a été discutée. Le club s'infiltrait dans la Préfecture de police; il y minait Caussidière qu'il considérait comme un révolutionnaire trop tiède.

Il avait des intelligences à l'état-major de la garde nationale ; il envoyait des apôtres à tous les autres clubs en travail de formation ; il avait au nombre de ses vexillaires des brigadiers des ateliers nationaux. Bref, il enlaçait le présent de ses cent bras. Dans la suite, à la tribune et dans les brochures justificatives publiées, M. Garnier-Pagès, ancien maire de Paris, c'est-à-dire préfet de la Seine, M. Marc Caussidière, préfet de police ; MM. Portalis et Landrin, chefs du parquet, ont dit ou écrit qu'il avait été quatre fois question d'arrêter Blanqui ; mais au moment de mettre à exécution le mandat d'arrêt, on avait toujours cédé, à ce qu'ils ajoutent, à une prudente hésitation. Le tribun connaissait cette circonstance, et il en riait. Qu'est-ce que c'était que la prison pour lui ? Ce qu'était le poison pour Mithridate. Et d'ailleurs, il le savait, il y aurait eu une émotion à ce sujet ; son nom avait été répété par l'Europe. « Le citoyen L.-A Blanqui, à peine sorti des prisons de la monarchie, vient d'être incarcéré dans les prisons de la République, » pendant huit jours, les échos n'auraient pas répété d'autre refrain. Rejeton de la race des Gracques, avide de bruit, toujours plein d'un fol orgueil, c'était peut-être ce qu'il voulait. Un fait certain, c'est qu'il ne manifestait aucune crainte. Qui ne se souvient de l'avoir vu arriver à pied, par les boulevards, seulement entouré d'une dizaine d'amis, gardes du corps officieux, jusqu'à l'édifice où il trônait ? Toujours vêtu d'un habit noir usé, étalant à plaisir le faste de sa pauvreté, il ne s'enivrait

que de popularité. Aux yeux de certains critiques, toujours mécontents, c'était l'inverse des autres républicains qu'on accusait, — mais faussement, — de se gorger de bonne chère et de se noyer dans les vins fins. Ne comprenant d'ailleurs la parole que comme un précurseur de l'action, comme l'éclair qui précède le tonnerre, il agissait; il déroulait peu à peu ses plans; il s'était vite créé des assesseurs, fabriquant des noms nouveaux afin de remplacer, au besoin, des noms anciens. Pour vice-président de son club, il a eu tour-à-tour Xavier Durrieu, futur représentant de l'Ariège; Henri Bonnias, qui a été un moment préfet du Gard; Dézamy, le docteur Lacambre et plusieurs autres hommes énergiques de l'époque.

Mais la bête noire de L.-A. Blanqui, et, par conséquent, l'objet des antipathies les plus décidées du club, c'était l'assemblage des onze hommes qui composaient le Gouvernement Provisoire. Cet undecemvirat, on le critiquait en masse et en détail avec une sévérité toute lacédémonienne; c'était le souffre-douleur de la rue Bergère. Le hasard m'avait poussé au club, un soir du mois de mars qu'on commençait à discuter les candidatures pour la représentation nationale. Il ne s'agissait point de ces discours vagues et sonores qu'on débitait en ce moment aux quatre coins de Paris et qui ne servaient qu'à charmer ou à endormir la misère des masses. Les hommes de l'Hôtel-de-Ville, coupables, peut-être, de ne pas s'être montrés assez terribles, étaient jetés, pareils à des corps

de suppliciés, sur un amphithéâtre de dissection. Nul ne cherchait de longs détours. On disait tout crûment : « Eux ? Ils sont timides ! » ou bien : « Ils sont inca- » pables ! » ou bien : « Ils sont bourgeois ! » ou bien : » Ils pactisent avec les royalistes ; ce sont des traîtres ! » Du reste, pas une voix pour les défendre. Au moment où j'entrais, on tenait MM. Marie et Garnier-Pagès comme sous la lame d'un scalpel, et l'on disait pis que pendre du fondateur des ateliers nationaux et du créateur de l'impôt *impolitique* des 45 centimes. « Ce n'était » pas au peuple, c'était seulement aux riches qu'il fal- » lait demander l'impôt, puisqu'ils proclament cet im- » pôt conservateur, disait un petit avocat qui avait un » lorgnon dans l'œil gauche. A quoi vont servir ces » millions qu'on prélève sur les souffrances de la na- » tion ? A payer ceux qui mangent le budget, à nourrir » les prêtres, les pensionnaires de l'État, à maintenir » enfin tout un vieil état de choses que la Révolution est » venue renverser. » On croira sans peine que cette analyse dût être encouragée par les applaudissements de l'assemblée. Et Blanqui, voulant donner une forme plus décisive à ces applaudissements : « Je mets aux voix « la candidature des citoyens Marie et Garnier-Pagès. » Toute la salle se leva contre elle. Aussitôt le président de reprendre : « Cette candidature n'étant pas appuyée, « n'est pas adoptée. » — Il en fut de même pour les neuf autres magistrats de l'insurrection.

En sortant de cette salle, l'oreille basse, je ne pouvais

m'empêcher de rappeler à ma mémoire troublée une page de notre vieille histoire. Un parlementaire de l'ancien régime, d'Éprémesnil, un des précurseurs de la première Révolution, persécuté à cause de cela par le roi, avait été insulté quelques années plus tard, en 1790, dans le jardin du Palais-Royal, comme trop modéré. Houspillé, déchiré, molesté, ayant la figure en sang, il essayait de se sauver de la foule sous les arcades en criant: *Messieurs! citoyens! et moi aussi j'ai été l'idole du peuple!* — Les idoles qu'il se fait, le peuple les adore un jour au plus, et il les brise le lendemain, comme l'enfant le fait pour ses jouets.

Cependant ce que le Gouvernement Provisoire n'osait ou ne pouvait faire, le hasard devait se charger de l'accomplir. L.-A. Blanqui était devenu un obstacle à la marche des affaires. Il faut lire les journaux du temps pour comprendre un tel fait, affirmé à vingt années de 1848. Le jour arrivait où la puissance du clubiste allait être abaissée, non par la force de la loi, mais par la publication d'un écrit d'où découlait, sinon le mépris, du moins la méfiance publique. J'ai parlé de hasard. Tout le monde ne me concéderait pas cette assertion comme vraie. Beaucoup ont voulu voir un concert dans le fait de la publicité donnée tout à coup à des pages étranges, sorte de monologue, qui étaient empreintes du double caractère d'un *Confiteor* et d'un réquisitoire. D'un bout à l'autre, l'égotisme domine dans ce morceau. En s'adressant à des puissances qu'il a combattues dans la presse,

dans la rue et dans les sociétés secrètes, l'homme ne procède que par *Je* ou *Moi*. Ces premiers signes d'un invincible orgueil avaient d'abord fait dire : « — C'est » la parole, l'attitude et le style de Blanqui. »

Ai-je besoin de rappeler en quoi consistait la *Revue Rétrospective ?* Nul n'ignore que ce n'était pas une chose nouvelle. Très-peu de temps après la révolution de Juillet, ceux qui avaient mis les mains sur des papiers curieux abandonnés par Charles X fugitif, publiaient sous forme de cahiers, ces documents inconnus. Il s'en est trouvé de fort intéressants au double point de vue du fond et de la forme. Une première *Revue Rétrospective* a rendu ainsi de grands services à la science et à l'art. Je sais bien que les puritains de tous les partis ont blâmé amèrement ce mode de divulgation, qui se rapproche un peu trop des enquêtes judiciaires. Mais l'histoire, la *voix de fer,* laisse dire les puritains ; elle recueille tout. Un peintre populaire, du nom de Gérard-Fontallard, Lantara de notre temps, a montré un jour l'histoire ayant sur le dos une hotte de chiffonnier ; elle tient à la main gauche une lanterne sourde et à la main droite un crochet ; elle fouille et remue ainsi des monceaux d'immondices illustres. Eh ! mon Dieu, ce n'est que vrai. les *Mémoires du duc de Saint-Simon*, espèce de *detritus* du passé, grand sujet de scandale pour les rois et pour les nobles, lorsqu'on les publia en entier pour la première fois, furent trouvés, on le sait, au fond d'un château, enroulés comme du papier de tenture, et cela au

milieu de mille chiffons maculés et jaunis. Même chose ou à peu près pour les *Historiettes de Tallemand des Réaux*. Ce n'est que sous le règne de Louis XVIII qu'on fut assez heureux pour découvrir, à travers un rempart de toiles d'araignées, le *Neveu de Rameau*, ce chef-d'œuvre de verve, d'audace et d'ironie qui complète pour notre âge la figure de Denis Diderot. Combien de trouvailles du même genre ne fait-on pas chaque jour ! En 1848 même, presque dans les jours dont je parle, une grande famille se décidait à mettre en lumière pour la première fois une correspondance de Mirabeau avec le comte de Lamarck, gentilhomme de la cour de Louis XVI, fondé de pouvoir de Marie-Antoinette dans les négociations à agiter entre la reine et le célèbre tribun. Qu'est-ce que Mirabeau, un grand homme ou un traître ? On n'était pas fixé. Les critiques hésitaient. Pour les royalistes, Rivarol invectivait l'orateur dans les *Actes des Apôtres* (n° 70), *Lettre à Cerutti*.

Catilina vient de renaître
Sous le masque de Riquetti;
Cicéron dévoila le traître :
Tu dois m'entendre, Cerutti.

De leur côté, les révolutionnaires, Jean-Paul Marat notamment, l'attaquaient. « Il est vendu à la cour ! » écrivait *l'Ami du peuple*. Or, pour en revenir au livre de M. de Lamarck, ces épitres posthumes, cette prose exhu-

mée, ces révélations mystérieuses déchirent tous les voiles : Mirabeau est un monarchiste masqué, cherchant à sauver un roi et une cour qui s'entêtent à ne rien comprendre aux choses nouvelles. Mirabeau se dessine très-nettement dans ces lettres politiques, écrites avec la même énergie qu'il mettait dans les lettres d'amour adressées du donjon de Vincennes à Sophie de Monnier, sa maîtresse. — Qu'on en dise donc ce qu'on voudra, il est certain qu'à deux reprises différentes, après 1830 et après 1848, la *Revue Rétrospective* a rendu de très-grands services à l'histoire.

De quelle manière s'était formé ce recueil? Je l'ignore. Tout ce que je puis dire, c'est qu'il paraissait à des époques indéterminées, sur grand in-octavo à deux colonnes, par livraisons de deux feuilles. M. Paulin, le fondateur du *National*, signait au frontispice comme éditeur. Quant à l'ordonnance des matières, aux annotations qui les accompagnaient et aux commentaires qui les suivaient, on savait que c'était l'œuvre de M. J. Taschereau, député et journaliste, grand interrupteur au Palais-Bourbon, intrépide fureteur de vieilleries bibliographiques et de manuscrits oubliés. (En ce moment il est chargé spécialement d'organiser le Catalogue de la bibliothèque impériale; vous savez, ce fameux catalogue, qui est un peu le frère cadet du Dictionnaire de l'Académie française.) En général, ce qui est entré dans la *Revue Rétrospective* est groupé très-savamment sous des titres qui ne changent pas : Histoire,

(C'est, par exemple, une série de documents tant officiels que confidentiels sur les mariages espagnols, sur la question d'Orient, etc., etc.) *Fonds secrets*. (C'est la liste de toutes les prébendes du dernier règne, grandes et petites; l'interminable litanie des émoluments anonymes et des aumônes mystérieuses. Ah! que de noms on voit là! Des mirliflors bien fiers de leurs gants blancs! Des artistes qui ont fait de mauvaises toiles sur lesquelles on glorifie la face royale! Des écrivains pleins de morgue, prêts à renier le payeur d'hier pour le payeur de demain! Des duchesses! Hélas! on y voit toutes sortes de femmes, et, dit-on, ce qu'on y voit est encore moins malpropre que ce qu'on n'y voit pas!) *Épistolaires*. (Ce sont les lettres intimes du roi à ses ministres, des ministres à leurs protégés et *vice versâ*, mais surtout les lettres de M. Guizot à ses amis et des amis de M. Guizot à M. Guizot. Pour le dire en passant, cet homme d'État qui s'est laissé comparer à Horace Walpole ne gagne pas à être vu à travers cette lorgnette-là.) *Variétés*. (Il y a aussi, sous ce titre, des vers, des requêtes, des suppliques, des billets, des anecdotes; bref, un bric-à-brac historique énorme, autant qu'il en faudrait pour charger un mulet.)

On se demandait, dans le temps, d'où la *Revue Rétrospective* tenait la communication de tous ces papiers, propriété nationale, parcelle du trésor des Archives. Il se disait alors que c'était sur une autorisation *formelle* de M. Ledru-Rollin, ministre de l'Intérieur,

que M. J. Taschereau avait pu prendre copie de tout ce qu'il faisait paraître. En parlant ainsi, on oubliait que, dès l'aube du 24 février, toutes les retraites du pouvoir déchu avaient été inondées par l'immersion du peuple. Oui, quelques heures après le chant du coq, chant ironique ce jour-là pour la branche cadette, le château des Tuileries, le vieux Louvre, le Palais-Royal, le manoir de Neuilly, les ministères, les greffes, les prisons, tout était pris d'assaut. D'autres diront le sac aveugle et sauvage du Palais-Royal, les porcelaines brisées, les cristaux broyés, les tableaux déchirés ou volés (par malheur, ce dernier mot n'est pas trop fort !). On racontera aussi, un jour, si jamais on en a le courage, l'inénarrable incendie de Neuilly, la résidence mise au pillage, les hommes ivres mourant sous le coup d'une triple ivresse auprès des femmes ivres, et cela, à la lueur des flammes menaçantes. Mais ce que j'ai vu, de mes yeux vu, au palais des Tuileries, c'était une foule fébrile, se renouvelant sans cesse et se ruant particulièrement sur les livres, sur les imprimés et sur les papiers.

C'était le 24 février, dans la matinée. Le roi venait de partir. J'entrais aux Tuileries comme tout le monde. Sur les marches du grand escalier, plusieurs groupes de gardes municipaux ayant jeté bas leur uniforme, tendaient leurs bras nus aux hommes en blouse en criant : *Nous sommes vos frères !* En avançant, en montant, ému par cette scène (j'avais déjà rencontré tant de drames en chemin !), je me trouvai avec M. Dornès, dont je par-

lais dans un des derniers paragraphes. Comme il était en garde national, les insurgés le saluaient en mettant leurs casquettes au bout de leurs fusils. Nous nous primes, lui et moi, bras dessus bras dessous, curieux de parcourir ces appartements dans lesquels l'un ou l'autre, une heure auparavant, n'aurait pu pénétrer sans être accusé du crime de lèse-royauté. « C'est exacte- » ment comme il y a dix-huit ans, » me disait-il. Dans la salle des Maréchaux, plusieurs ouvriers, invoquant le souvenir sanglant de la rue Transnonain, se jetaient à coups de baïonnette sur le portrait en pied du maréchal Bugeaud. — « Laissez donc faire, me dit alors M. Dor- » nès, d'abord, vous ne sauveriez jamais cette pein- » ture; et, dans tous les cas, il est probable que beau- » coup d'images seront déchirées. » — Mais, sans trop tenir compte de l'avertissement, je me mêlais de vouloir faire un discours aux agresseurs. — « Si tu dis un mot » de plus, me cria l'un de ces hommes, je te f... ma » baïonnette dans le ventre, entends-tu, l'habit noir. » — Et M. Dornès : — « Je vous avais averti. Si vous ne » pouvez voir tout cela de sang-froid, il n'y a qu'une » chose à faire : partez. Sachez bien que rien ne serait » plus de force à arrêter ce mouvement. Ce sera un ou » deux jours d'ivresse. » Au moment où il parlait ainsi, des hommes et des femmes arrivaient, ayant sous le bras des liasses de papiers, papiers intimes de Louis-Philippe, de Marie-Amélie et des princes. Tout cela était ensuite jeté par les fenêtres. En bas, dans la cour, on en

faisait un feu de joie, on les brûlait. Quelques passants prenaient des bribes, en lisaient tout haut quelques fragments et finissaient par les emporter. C'est ainsi qu'une quantité incroyable d'autographes a été éparpillée dans mille mains diverses.

Si je m'étends un peu sur ce point, c'est que, quatre ans après ce jour-là, j'ai pu avoir sous les yeux, pendant trois mois, toute la correspondance intime de l'ex-roi dans l'affaire du testament et de la mort du dernier des Condés, et que je sais pertinemment que ces lettres viennent des Tuileries. Lettres terribles, qui mettraient le feu à toutes les consciences, le jour où elles seraient publiées.

En public, on attribuait, non sans raison, la même origine à la plupart des pièces qui figuraient dans la *Revue Rétrospective*. Quant au *Confiteor*, que j'ai déjà noté, les amis de L.-A. Blanqui et L.-A. Blanqui lui-même prétendirent qu'il n'avait rien d'authentique et qu'il avait été fabriqué « dans les officines du *National*. » —Dès ce moment-là, il avait bon dos, *le National*, en ce qu'il était attaqué par les têtes brûlées de tous les partis. — Ce document porte la date des premiers jours de 1840; il a été une des conséquences de l'émeute du 13 mai 1839. — L.-A. Blanqui, l'un des chefs, arrêté dans la cour des messageries au moment où il allait partir pour Genève, avait été incarcéré et, par suite, soumis à l'interrogatoire de M. Pierre-Denis Pasquier, le grand-chancelier de France. C'est à ce der-

nier que le conspirateur aurait tenu son long monologue, et sur l'insurrection réprimée, et sur les projets, les hommes et les espérances du parti républicain. Qui a tenu la plume? Grave question. Est-ce M. Cauchy, greffier-architecte de la Cour des pairs? L.-A. Blanqui a-t-il lui-même fourni des notes? Il paraît que cette alternative a été débattue par un jury d'honneur, mais je n'ai pu parvenir encore à savoir quelle était la décision adoptée sur ce point délicat.

Toutefois, dans Paris, dès le jour même de la publication, il n'y avait plus qu'une forme de langage; c'était une interrogation : « Avez-vous lu la *Revue Rétrospective?* Connaissez-vous le *Confiteor* de Blanqui? » Dès le lendemain, deux feuilles peu sympathiques au 24 Février, la *Gazette des Tribunaux* et le *Journal des Débats*, reproduisaient le document *in extenso*. Cela coïncidait presque d'ailleurs avec un double scandale, d'abord avec l'affaire de Lucien Delahodde; cela venait aussi presque en même temps que l'arrestation d'un nommé Michelot, connu autrefois sous le nom de l'abbé Juin d'Allas, qui présidait le club enragé de la Sorbonne. — « Blanqui, » un *mouton!* disaient les ouvriers des faubourgs; est-ce » croyable? » Vous ne parviendrez jamais à vous faire une idée de la sensation que l'incident produisait. Chez les ennemis de la révolution nouvelle, il se manifestait un mouvement de joie qu'on ne prenait plus la peine de dissimuler; chez les autres, il y avait bien un peu de stupeur. « Au milieu de quels hommes vivons-nous?

On ne sait plus à qui l'on donne la main. » Voilà la plainte qui retentissait partout dans les cercles des démocrates. Ce document d'ailleurs était plein de faits vrais, nourri d'aperçus d'une grande finesse; il était vif, piquant, spirituel, impitoyable. Armand Barbès y était moqué et Emmanuel Arago, son défenseur, ridiculisé. La chose choquait d'autant plus que le premier avait été l'inséparable de Blanqui pendant dix ans, et que le second avait prononcé sur lui des paroles amicales; et d'ailleurs Armand Barbès avait alors le prestige d'un chevalier de la démocratie et d'un martyr de la liberté. On citait bien d'autres épigrammes contre tels et tels. Je n'ai pas besoin d'ajouter qu'on y remarque aussi un paragraphe contre *le National*, « ce journal bourgeois. » Cela va de soi, mais le soir même où ces pages avaient paru, L.-A. Blanqui ne s'était pas senti la force de présider son club : le caillou de David avait abattu le géant. D'un autre côté, dans l'autre club qu'il présidait au Palais-National, salle des Batailles, Armand Barbès ouvrait la séance en disant : « Citoyens, si ce n'est pas » lui qui a fait le métier de mouchard, il faut que ce » soit moi. » Sobrier, qui était à la tête du Club des Clubs, tenait à peu près le même langage. Les curieux, les galeries, les sceptiques disaient : — « Voyons un » peu comment tout cela va finir. »

On avait envoyé une députation au club de la rue Bergère, afin de sommer l'accusé de s'expliquer. Comme dessin, cela ne rappelle-t-il pas déjà la grande querelle

des Jacobins et des Cordeliers? Dans cette entrevue avec les délégués, L.-A. Blanqui ne se désarçonne pas. Il nie avec force. Il ajoute qu'il est assez difficile de se disculper de point en point, séance tenante. Il demande un délai très-bref, un jour. En attendant, il invoque le passé. Il parle de sa captivité si constante, si rude, du froid, de la faim, de l'isolement, des tristesses sans nombre qu'il y a trouvées. Ne l'aurait-on pas rendu libre, s'il eût dénoncé ses amis? Il fait voir ses habits souillés de misère; il montre son visage creusé par le jeûne. « Mais ce n'est rien. Qu'on me laisse répliquer à l'écrit » par un écrit. » Le lendemain, une Feuille Volante qui se vend un sou, à 100,000 exemplaires, contient le plaidoyer promis. A l'angle des carrefours, au coin des rues, à la porte des passages, 500 crieurs le distribuent à la foule : — *La Justification du citoyen Blanqui pour un sou!* — Rien de plus coloré, ni de plus habile. Blanqui se défend à peine. Il ne descend pas jusque-là. Il accuse, au contraire. Mais, en même temps, tout en disant qu'il ne se disculpera pas, il se justifie, on le devine bien. Selon lui, le document produit par la *Revue Rétrospective* est falsifié. Comment Paris n'a-t-il pas vu du premier coup que c'est l'œuvre du *National?* C'est là que se trouvent les républicains corrompus qui ont entrepris de perdre un patriote incorruptible. Il fait leurs portraits, c'est un genre qu'il affectionne; il les appelle « marquis, » lui, le premier, et le nom restera pour toujours à l'un d'eux. Il arrive à son propre style,

qu'il dit être tout différent de celui qu'on lui attribue. « Prenez mon bagage littéraire : il est mince. Y trou- » verez-vous rien de pareil? » Il raconte et le mouvement de répulsion que sa vue a fait naître chez les vainqueurs et la crainte de sa popularité. Finalement il fait intervenir des raisons de sentiment. Il parle d'une femme aimée qu'il a épousée en prison et qu'il a perdue. « L'ombre de la morte ! » dit-il, et la lecture de ce passage donne le frisson. Il arrive à lui-même, si souvent cité, arrêté, fouillé, jeté en prison, conduit devant les juges, rivé aux murs d'une forteresse. « Et moi, » triste débris... » Mais au bout du compte, il se relève pour accuser, comme toujours.

Cette réplique obtint un très-grand succès. Quand ce n'aurait été qu'au point de vue de l'art des rhéteurs, elle l'eût mérité. Je ne crois pas qu'il existe un morceau de polémique ni plus concis, ni plus chaleureux, ni plus mordant, ni plus entraînant, et tout cela renfermé dans le cercle étroit de 300 lignes.

Il s'agit toujours de mars 1848. A toute heure se faisait un nouveau coup de théâtre. Cette heure une fois écoulée, la mémoire trop surchargée laissait retomber à terre, comme un lourd fardeau, ce que l'ouie et la vue venaient de déposer en elle. Ainsi toute cette affaire de la *Revue Rétrospective* et de L.-A. Blanqui n'avait été qu'une scène passagère. Un savant éminent, un homme d'élite, sans contredit, mais la fièvre faite homme et la

contradiction incarnée, F.-V. Raspail, avait beau intervenir. Dans son journal, qui était intitulé *l'Ami du Peuple,* et dans son club, qui avait pris l'étiquette de son journal, il protestait en faveur de l'accusé avec l'énergie qu'il a toujours mise à toute chose; mais il ne s'agissait plus ici de ces questions de haute chimie ou d'optique au moyen desquelles il avait su naguère captiver vingt fois l'attention générale; l'avocat et le client étaient donc délaissés par l'opinion. Ce peuple de Paris, moitié Athénien, moitié Napolitain, émergeait dans les rues, effaré, décontenancé, presque muet, ne se donnant plus d'autre occupation que de voir et d'être vu. Pauvres théoriciens à tête folle que nous sommes, nous nous imaginions d'abord que c'était par intérêt pour les grandes choses qui se débattaient à l'Hôtel-de-Ville, dans les clubs, au Luxembourg ou en plein air. Nous nous disions, la bouche enfarinée : « Voilà les jours de » l'Agora et du Forum qui recommencent, » car, en dépit d'un vieux vers moqueur de Berchoux, le poëte de la *Gastronomie*, nous tenons toujours à être Grecs et Romains. Comme nous cherchions à nous tromper ! En réalité, en voguant ainsi, le peuple ne faisait que céder à ce sentiment de la curiosité, qui est, depuis la création du premier homme et de la première femme, le plus irrésistible des aiguillons. Il voulait voir du neuf, et toujours, toujours, toujours. C'étaient les lazzaroni qui s'éloignent de la chaire du prédicateur au moment où se fait entendre la cloche de Polichinelle. — Alexandre

Dumas, colonel de la garde nationale de Saint-Germain-en-Laye, arrivait un matin, en uniforme, sur un grand cheval et parcourait ainsi les boulevards dans toute sa gloire. Trois cents gamins à peu près suivaient la queue de sa bête en criant à tue-tête : *Vive Alexandre Dumas!* — « Voyez-vous? Voilà le peuple qui me suit! » murmurait l'auteur de *Monte-Christo*. — Ces trois cents gamins amusaient le dramaturge, et le dramaturge faisait sa joie des trois cents gamins. — Il se produisit de cette sorte une centaine d'épisodes par jour, pendant trois mois. Qui donc essaiera de les recueillir? Dès ce moment, pour la première fois de ma vie, je me suis rendu compte de l'impossibilité matérielle où l'on est d'écrire l'histoire. Non, l'histoire n'a jamais été faite. Il existe, si vous voulez, l'histoire relative, l'histoire officielle, l'histoire des partis victorieux et vaincus; mais ce n'est qu'un à peu près, une mythologie plus ou moins mitigée par l'immixtion de quelques faits vrais. Rien de plus.

Dans ces jours mêmes dont j'essaie de saisir la mobile physionomie, il se présentait un épisode qui ne donne que trop raison à ce que je viens de dire. S'il a jamais existé une fable qu'on ait élevée à la hauteur d'une vérité historique, ç'a été le fameux verre de sang que les Septembriseurs auraient fait boire à mademoiselle de Sombreuil pour racheter son père. Mon Dieu! ces horribles ouvriers en massacre ont assez de leur crime; il n'était pas nécessaire d'en grossir l'énormité. Cependant tous les

chroniqueurs ont rapporté le fait du verre de sang humain bu à longs traits par la jeune fille pâle et chancelante. Un tel ingrédient dramatisait commodément le récit. C'est le pendant de ce mémorable banquet des Girondins qui n'a jamais eu lieu que dans l'imagination de Charles Nodier. Mais pour ne pas perdre de vue l'affaire de mademoiselle de Sombreuil, nous avons tous, enfants, frémi à la lecture de cette page rouge. Vingt historiens l'ont rapportée. Pour mon compte, je l'ai lue dans l'abbé Montgaillard, dans M. Charles Lacretelle et dans le vicomte de Conny, tous écrivains royalistes, si je ne me trompe. Il n'y a qu'un inconvénient, c'est que ce verre de sang ressemble, comme deux goutte d'eau, à un chapitre de roman. Ce qui le démontre, savez-vous bien ce que c'est? Une lettre de mademoiselle de Sombreuil elle-même, adressée en 1848, au *Journal des Débats*. « Je vous en conjure, Monsieur, ne donnez plus » cours à la mensongère histoire du verre de sang que » j'aurais bu à l'Abbaye pour sauver mon père. Voilà » cinquante-six ans que je proteste contre cette fable; » il n'a jamais rien existé de semblable. » Mais, chose bizarre, témoignage curieux de la puissance de l'habitude, dans le numéro même où M. Armand Bertin insérait l'épître de mademoiselle de Sombreuil, un des rédacteurs de son journal revenait, par hasard, sur cette éternelle imagination du verre de sang des Septembriseurs. — Déracinez maintenant ce préjugé historique, *si vous pouvez!*

Combien d'autres erreurs de ce genre un esprit honnête ne rencontre-t-il pas sur son chemin! En 1856, dans les colonnes de la *Gazette de Paris*, je signalais, à propos du succès des *Contemplations*, un de ces faits contre lesquels la vérité ne doit pas se lasser d'élever une protestation. Sur la foi de M. Thiers et peut-être aussi du *Stello* d'Alfred de Vigny (*Saint-Lazare en* 93), Victor Hugo avait dit, en beaux vers, la fin de ce Loiserolles, journaliste de 1792, qui serait mort sur l'échafaud, à la place de son fils, et que le fils serait mort tout de même. Tout le monde était tombé dans ce préjugé, fondé par l'auteur de *l'Histoire de la Révolution française*. Les historiens à la suite avaient répété l'assertion; le père Courtois, le fils du Conventionnel dont j'ai déjà parlé, la reproduisait dans un feuilleton de critique picturale. Un artiste dont le tableau a été visité par tout Paris et reproduit par la gravure, M. Muller, a donné un corps à cette exagération dans la toile de l'*Appel des Condamnés*, évidemment inspirée par le roman que je citais tout-à-l'heure. Eh bien, toute cette émotion repose sur une hyperbole. Loiserolles père, tué, c'était déjà beaucoup; Loiserolles, fils, guillotiné, c'était trop; Loiserolles fils existait encore en 1833 plein de force et de santé, mais sans un sou; et il écrivait à M. Thiers, le Tite-Live de sa mort : « Monsieur, vous m'avez tué comme historien; je suis homme » de lettres, septuagénaire et sans ressources; donnez-» moi une pension; tâchez de me ressusciter comme mi-» nistre des lettres et des arts. » Lisez la Revue de Paris

du temps : M. Amédée Pichot y raconte l'aventure tout au long.

J'ai déjà eu occasion de dire qu'il m'était arrivé, — comme à tout le monde, — de publier de ces sornettes.

Il y a eu, par bonheur, dans l'énonciation de faits réels, une compensation dont je revendique formellement l'honneur. C'est moi qui, le premier, dans la presse parisienne, ai constaté que le peuple, maître des Tuileries, ayant trouvé deux hommes en train de voler les bijoux des princes fugitifs, s'était emparé d'eux, les avait jugés et condamnés à être fusillés, séance tenante. Les corps des deux hommes ont été, en effet, exposés, pour servir d'exemple, sur les marches du château. A chacun d'eux on avait mis sur la poitrine un écriteau ainsi conçu : MORT AUX VOLEURS ! — Paris entier a lu cette épitaphe, qui avait la sacramentelle autorité d'une sentence juridique.

Plus d'un moraliste, je ne l'ignore pas, s'est révolté à la pensée de cette justice sommaire rendue par une foule en armes qu'emporte l'ivresse du triomphe, sans contradiction, sans avocat, presque sans délibération. Très-certainement un criminaliste ne pourrait guère donner raison à ce sanglant dénouement ; mais qui oserait prétendre qu'il n'a pas eu les effets les plus salutaires ? — Et d'ailleurs, comment s'y prendre pour administrer une prompte sanction à une grande loi sociale publiquement violée ? Cette monarchie, que dix-huit ans *d'une paix* prospère paraissaient avoir enracinée dans le

sol, venait de tomber : il n'en restait même plus une apparence ni une surface. De tous les flatteurs qui s'étaient agenouillés devant elle, pas un dévouement ne demeurait. Le pouvoir du matin cessait d'être; le pouvoir de la fin du jour n'était pas encore formé. Où résidait l'autorité, « cette chose indicible, écrit Shakespeare, qui a » toujours raison, tant qu'elle existe? »

Le soir de ce même jour, sur le boulevard des Italiens, à l'angle de la rue Grange-Batelière, je faisais partie d'un groupe de vingt personnes de conditions diverses. Un homme, vêtu d'une redingote à la propriétaire, nous aborde, chapeau bas. — « Messieurs, veuillez faire un » peu de silence; ce que j'ai à dire intéresse tout le » monde. Je voudrais pouvoir être entendu de Paris en» tier. — Parlez, lui dit-on. — Messieurs, j'arrive des » Tuileries, — Eh bien, que s'y passe-t-il? — Le peu» ple inonde le palais depuis les caveaux jusqu'aux » mansardes : mais ce n'est pas ce que j'ai à vous dire. » J'y ai trouvé et j'ai rapporté pour 500,000 francs de » diamants ayant appartenu aux princes et aux prin» cesses. Tenez, les voici dans mes poches. » — Et il montrait sa redingote gonflée. Aussitôt tout le monde de se taire ; on se regarde, on attend. — « Messieurs, » vous comprenez que si j'étais un voleur, ajouta-t-il, » je ne viendrais pas vous interpeller ainsi. Mais ces dia» mants, je voudrais les déposer en lieu sûr, sous le » contrôle de citoyens honnêtes. — Comment l'enten» dez-vous? demanda une voix. — Je veux dire qu'il

» faut que d'eux dentre vous, les premiers venus, m'ac-
» compagnent jusqu'à l'endroit où j'effectuerai le dé-
» pôt. » Deux hommes se présentent, deux autres sont choisis. Mais où aller? Où déposer ces 500,000 francs de diamants, dans ce Paris qui est sens dessus dessous? A la fin, on désigne le seul lieu où l'autorité existe, le siége du Gouvernement Provisoire naissant. — « Monsieur,
» dit un homme en blouse, allez tout droit à l'Hôtel-de-
» Ville; vous rencontrerez sur votre chemin 800,000 de
» mes pareils, qui n'ont pas un sou dans leur poche et
» pas un morceau de pain peut-être dans leur mansarde,
» mais c'est égal, n'ayez aucune crainte: ils ne touche-
» ront pas à un de *vos* diamants; il n'y a pas de voleurs
» aujourd'hui dans Paris. » — A l'audition de ces paroles, une émotion bien vive et bien concevable s'emparait de tous ceux qui étaient là. L'homme à la redingote, suivi de ses recrues, nous salua et prit le chemin de la place de Grève. — Les diamants ont été transmis au ministère des finances et de là au Trésor.

Une autre histoire d'une exactitude absolue.

Le 25 février, dans la matinée, un de ces gamins de douze à seize ans, qui font tant de bruit dans les émeutes, — le *pâle voyou* d'Auguste Barbier, — débouchait du boulevard dans le faubourg Poissonnière, armé de pied en cap. Il tenait à la main droite une épée d'officier général et à la main gauche une toile de petite dimension, *conquise* au Palais-Royal. — « Mais, petit b.....,
» prends donc garde, lui disaient les passants. A force

» de faire le moulinet avec ton épée, tu vas crever cette » toile. — Il n'y a pas de danger, répondait le drôle; » j'y tiens bien trop. Ça vaut cent sous pour le moins. » — A vingt pas, un artiste de talent, M. Paradis lui acheta le tableau dix francs. C'était une marine de Gudin. Il y avait été fait quelques égratignures. Dès qu'elle fut restaurée, M. Paradis la porta à M. Jeanron, directeur des musées nationaux.

On a beaucoup exagéré, sous tous les rapports, l'attitude menaçante des masses populaires pendant les premières semaines qui suivirent le 24 février. — Bien des traits prouvent que les instincts sanguinaires n'étaient dans l'esprit de personne.

En mars, chez un marchand de vins du quartier Saint-Jacques, qui avait transformé sa boutique en club et son comptoir en tribune, un chiffonnier disait à un orateur de pacotille, avocat sans cause, qui demandait des mesures rigoureuses : — *Tu demandes des têtes! Ah ça! tu as donc perdu la tienne?*

Que d'impressions diverses, contradictoires et toujours fébriles! Après la prise de Tuileries, tout en redescendant du palais, je rencontrai sur le seuil même de « cette auberge de rois » comme le nomme Béranger, un groupe des plus hétérogènes; il y avait un violon, un joueur de harpe et un chanteur. Ce dernier, habillé d'une blouse, jouait je ne sais quelle ode des faubourgs qui se terminait par ces mots tout remplis d'une prophétique menace :

Honneur, honneur à l'ouvrier!
A genoux devant sa casquette!
Sa casquette!

Les gros sous pleuvaient dans la sébile des citharèdes. Seulement, ceux des visiteurs du palais maintenant délaissé qui appartenaient à la finance ou au commerce ne pouvaient se défendre d'éprouver un léger frisson en entendant des vers par lesquels on retournait maintenant contre eux la légende de Gessler et de Guillaume Tell. Dès le lendemain du départ de Louis-Philippe, le luxe, déjà fort extravagant, des belles toilettes et des riches équipages s'effaçait tout à coup pour faire place à des mœurs Spartiates. Cette chanson que j'ai entendue à la porte du vieux château a-t-elle contribué à tempérer un peu l'essor inquiétant des folles dépenses? Je n'oserais l'affirmer, cependant je suis amené à le croire. Dès la première semaine, en effet, j'ai pu voir d'opulents bourgeois, des manufacturiers millionnaires et des négociants cousus d'or affecter de ne porter plus que les habits qu'on a dans les ateliers, le bourgeron, la blouse et la casquette. On y joignait la pipe d'un sou quand on craignait de n'avoir pas la figure assez plébéïenne.

Dans la cour des Tuileries, le même grand jour, le 24 février, je rencontrais E. Lassailly, le frère de l'auteur des *Roueries de Trialph,* Isidore Salles (en littérature, de Gosse), aujourd'hui préfet des Pyrénées-Orientales, et le comte d'Alton-Shée, ancien page de Charles X, la veille

encore pair de France. Tous les trois armés déchargeaient, avant d'entrer, leurs fusils en l'air. — « Ah ! » voilà un républicain de la veille, disait Salles en m'en- » traînant. » Et, me tutoyant pour la première fois de sa vie : — « Tiens, viens donc donner la main au » citoyen d'Alton-Shée que tu as souvent *échigné* dans » tes comptes rendus de la Chambre des pairs. — Je n'ai » pas toujours *échigné* monsieur, répondis-je ; par exem- » ple, j'ai constaté, il y a quinze jours, qu'il avait pro- » noncé un très-beau discours sur la Convention » Nationale. » Les fusils étant déchargés, ces messieurs me serrèrent la main et entrèrent, et moi, en manière de réflexion : — « Qu'on dise donc que l'idée nouvelle » n'a pas de racines ; elle en avait au cœur même du » Luxembourg ! »

Un peu plus loin, je rencontrai, en costume de garde national, un de mes excellents camarades, Louis J***, romancier et auteur dramatique de talent, aujourd'hui chef de bureau à la préfecture de la Seine. Il m'emmenait, bras dessus bras dessous, chez un de ses amis, employé de la liste civile, où nous avions chance d'apprendre des nouvelles. Comme le mari était sorti, ce fut la femme qui vint ouvrir. — « Eh bien, quelles nouvelles, » messieurs ? — Tout est fini. — Comment cela ? — » Louis-Philippe est parti, il y a une heure. — Il est » parti ? Il est parti, pour sûr ? — Pour sûr, oui, ma- » dame. — Ah ! le vieux bandit ! Il est parti sans faire » résistance, sans tirer l'épée ! Ah ! le brigand ! » — Je

n'ai jamais vu de colère comparable à celle-là. — « Ah ! » reprenait-elle en criant, ayez donc des rois si peu dignes » de l'être ! Que n'abdiquait-il au profit du duc de Ne- » mours, s'il était trop vieux ? — Mais, madame, le duc » de Nemours aussi est parti et sans chapeau. — En » faveur du duc de Montpensier, alors ! — Aussi parti, » madame. Il n'y a que madame la duchesse d'Orléans » qui ait eu du cœur ; elle s'est présentée à la Chambre » des députés en tenant ses fils de chaque main, comme » la veuve de Germanicus ; mais un homme du peuple » l'a mise en joue avec son fusil et l'on a refusé de l'en- » tendre. — Eh bien, le vieux brigand avait pour lui les » fortifications de Paris, qui nous ont coûté trois cents » millions ; que ne s'en servait-il pour étouffer cette sé- » dition ? Ah ! il nous laisse, nous, ses serviteurs, sans » place, sans rien de rien ! » — Nous avions pris congé d'elle ; nous étions déjà dans la rue que nous l'entendions répéter : « Le vieux brigand ! le bandit ! » — Princes, voilà le dévouement et l'estime de bien des salariés !

Sur la place de la Révolution, redevenue place de la Concorde, presque au même endroit où l'histoire prétend que l'abbé Edgeworth avait dit à Louis XVI : *Fils de Saint-Louis, montez au ciel !* [1], un insurgé avait

1. Dans le livre si remarquable que M. Edouard Fournier a publié sous le titre de : L'*Esprit dans l'histoire,* on voit que les paroles de l'abbé Edgeworth à Louis XVI sont apocryphes. — C'est un des mille et un faits inventés qui démontrent que l'histoire n'est souvent qu'un long roman.

crié à Louis-Philippe, tout tremblant : *Fils d'Égalité, montez en fiacre!* — On m'a, du moins, rapporté cette légende, mais voici un épisode dont je garantis la complète exactitude.

Au moment où le roi des barricades et les membres de sa famille, accompagnés d'une faible escorte, prenaient la route de Saint-Cloud, un petit cri se fit tout à coup entendre près de la voiture; madame de Dolomieu, l'une des dames d'honneur de la reine, sachant que le prince était entièrement dépourvu d'argent, interrogeait elle-même ses propres ressources. Dans sa précipitation, elle avait oublié de se munir de sa bourse et n'avait pas un centime sur elle. C'était alors qu'un cri de surprise, mêlé de tristesse, s'était échappé de sa bouche. Comment se mettre en voyage en une telle circonstance sans avoir de quoi faire face à l'éventualité des pourboires? Un garde national à cheval, M. Savalette, ancien entrepreneur des boues de Paris, lui offrait alors tout ce qu'il avait sur lui, c'est-à-dire deux pièces de cinq francs; madame de Dolomieu prit la modeste somme en souriant d'un air mélancolique : — « Je ne sais, monsieur, quand » je pourrai vous rendre ces dix francs. » — Et l'escorte se mit en route, à travers les Champs-Élysées, nus, froids, presque déserts, première étape de l'exil.

Mais c'est assez de menue histoire; revenons à nos moutons, au troupeau de Protée, aux tribuns, aux écrivains, aux clubistes, aux Titans du bruit et de la révolte.

IX

Touchant l'Organisation du travail. — La question du boire et du manger. — Mot de M. de Salvandy. — Mot de M. Guizot. — Un ouvrier à Lamartine. — Les promenades des corps d'état. — Une *Lisette*. — Le décret du 2 mars. — M. Charles Dupin. — Les masses dans les contrées manufacturières. — Notre histoire pendant trois mois, par voie de citation. — Le mot de Chateaubriand. — Une lettre du prince de Joinville au duc d'Aumale. — M. Odilon Barrot. — Le *Journal des Débats*. — Le discours de la couronne. — La situation trop tendue. — M. le comte de Montalembert. — Un mot de M. Thiers. — Bravade de M. Duchâtel. — Réplique de M. Crémieux. — Encore M. Odilon Barrot. — La rue. — L'abdication de Louis-Philippe. — Le Gouvernement Provisoire. — Lamartine. — Sobrier. — L'ouvrier Marche. — M. Louis Blanc au Luxembourg. — Abolition de la peine de mort. — Blanqui et la manifestation du 17 mars. — Jules Janin et mademoiselle Rachel. — L'armée et Ledru-Rollin. — Un homme du peuple, la lune et M. Louis Blanc. — Le poteau d'infamie. — Les 500 figures allégoriques de la République. — M. C. Mennesson et l'évêque de Laon. — Les Tuileries, hôpital des Invalides civils. — George Sand. — Le 4 mai. — Démission de

Béranger. — Armand Barbès et le marquis de Mornay. — Le pompier du 15 mai. — L'Assemblée Constituante dissoute par Huber.

— « *Est-ce que Paris est toujours à la même place?* » — J'ai entendu un homme effrayé faire sérieusement cette question au lendemain de la chute de la monarchie. Après une semaine donnée aux chansons, aux cocardes, aux lampions, aux arbres pavoisés, aux nouveaux plumets à mettre aux shakos et à tous ces hochets qu'on tient d'ordinaire en réserve pour modérer l'impatience des masses, on comprenait qu'il allait se présenter à la fin une chose grave et austère. La Bourgeoisie, pareille à la *Princesse du Bois dormant*, s'éveillait en criant : « *Qu'est-ce que cela signifie?* » Cette révolution était sociale. Tout le disait, tout le voulait. Durant les dix-huit dernières années, on avait si bien matérialisé la foule qu'il n'y avait plus moyen d'écarter de l'ordre du jour la question du boire et du manger, la seule question d'alors. Ce n'étaient pas seulement les diverses écoles socialistes qui avaient jeté à pleines mains dans les esprits la semence des idées économiques. Très-certainement les Saint-Simoniens, les Fouriéristes, les Communistes, les Libres-Échangistes et les Aplanisseurs avaient posé cent fois dans des écrits remarquables ou dans de beaux discours, aux pieds de la Justice même, le naissant antagonisme

du capital et du travail, le duel déjà commencé entre l'ouvrier et le patron. Mais le langage, toujours et fatalement aristocratique, dont avaient dû se servir ces esprits d'élite n'ayant pu pénétrer dans les ateliers, c'était par d'autres formules, bien plus grossières, que les appétits nouveaux étaient arrivés au prolétariat. Pourquoi ne pas le dire? les conseillers et les ministres du vieux roi ont fait plus, sous ce rapport, que les petites brochures bleues de Ménilmontant ou que les prédications nuageuses de maint apôtre. Vous vous rappelez l'amplification imprudente de M. de Salvandy, si bien relevée par l'Opposition : — *Les hommes de loisir, le pays légal!* — Cela scindait la nation en deux parts : les bras nus qui domptent la matière, les mains blanches qui ramassent les fruits. De la comparaison de ces deux termes résultait un commencement de pédagogie, le premier chapitre de la grammaire socialiste. M. Guizot devait singulièrement aider aussi au développement de cette analyse, le jour où, levant son verre, à Lisieux, devant deux cents électeurs du privilége attablés, il prononçait ces paroles qui seront sa condamnation éternelle : *Enrichissez-vous! enrichissez-vous!* Je n'ai pas besoin de vous dire quel écho a eu cette apostrophe du premier ministre. Dès ce moment, tous les instincts de la Ploutocratie américaine devaient faire invasion jusque dans les dernières couches de cette société française, jadis insouciante, doucement résignée, pleine de gaîté et prenant plaisir à attiser en elle la flamme de l'idéal.

Mais point. Enrichissez-vous! Vous ne serez quelque chose, vous ne compterez qu'autant que vous vous serez enrichis! Une telle doctrine brûlait les cœurs comme cette torche de l'Écriture qu'on approche d'une gerbe de blé. Il y en a qui pensent que cet ardent amour des choses matérielles est un progrès. Mais dans un triomphe politique, le peuple ne devait rien voir de plus que la satisfaction du ventre. Cela donne la clé de ce mot abject d'un ouvrier à Lamartine, dans l'après-midi du 24 février, au siége du Gouvernement Provisoire : *Toi, tu n'es qu'une lyre ; va chanter.*

On le sait de reste, tout le monde se mêlait déjà de la grande question de l'organisation du travail. Point de corps d'état qui ne prétendît, à l'aide de la solution de ce problème, arriver du premier coup à la conquête de l'âge d'or. On achetait trois mètres de calicot rouge, blanc et bleu; on cousait tout cela au bout d'un bâton; on se portait en masse, 500 par 500, à l'Hôtel-de-Ville, où onze hommes, qui n'avaient pas le temps de dormir, étaient comme forcés de donner audience aux premiers venus. C'étaient les forgerons, les boulangers, les cordonniers, les bouchers; c'étaient les cuisiniers; c'étaient les hommes, c'étaient les femmes. Hélas! c'était tout le monde. On entravait ainsi par mille démarches intempestives la marche des affaires, et l'on posait surtout en principe que la manière la plus logique d'organiser le travail, c'était de travailler le moins possible.

Paris tout entier a encore sous les yeux ces affiches, organes des divers clubs d'ouvriers, qui commençaient invariablement par ces mots : — *Une augmentation de salaire et deux heures de travail de moins par jour!* On avait beau dire que c'était au temps et à la science, dans le calme, au milieu d'une situation prospère, qu'il fallait laisser délier ce redoutable nœud gordien de l'organisation du travail, nul n'y voulait consentir. — C'est alors que quelques-uns d'entre nous ont cru devoir chercher une ressource dans l'arme blanche de la plaisanterie. — Par malheur, on a eu, un peu plus tard, à se servir d'une autre arme, moins inoffensive.

Pour mon compte, fort ennuyé de voir ce sempiternel remue-ménage des ateliers de la ville et des faubourgs piétinant à travers les rues, tambour et drapeau en tête, je déposais dans un journal épigrammatique les lignes suivantes, que je demande la permission de reproduire :

Eh bien, l'organisation du travail va son petit bonhomme de chemin.

Les citoyens choristes des théâtres lyriques se sont réunis hier en assemblée générale. Ils demandent à être payés le même prix que les premiers sujets.

Ils désirent en outre que les opéras en cinq actes soient réduits à deux.

De leur côté, les garçons de café vont s'assembler dès demain.

Dans cette réunion, il doit être arrêté que les tasses de café, qui déjà, sous la monarchie, n'étaient que des demi-tasses, seront réduites de moitié.

En même temps, les musiciens des soirées dansantes demandent que les quadrilles finissent à la pastourelle.

A leur tour, les cochers de fiacre exigent qu'on porte à quatre francs la course qui n'était que de quarante sous environ sous l'ancien régime.

Ils demandent formellement, en outre, que la course ne soit plus que de moitié ; de façon que si vous prenez un cabriolet à la barrière du Trône pour aller à la Madeleine, on vous descendra juste sur la place de la Bastille.

J'oubliais !

Les danseuses d'opéra consentent bien à ce qu'on affiche encore des pas de deux ; mais en vertu de la mode nouvelle de diminution de travail, tout pas de deux se réduira à un pas d'un.

Quant au peuple qui donne tant de temps à la lecture des papiers publics, il ne serait pas fâché de voir que les articles de journaux fussent, comme toute chose, coupés de moitié. Ce ne sera pas là, croyez-le, la pire des réformes.

Pour moi, en vertu de ce principe, je demande que les vers de M. F. Ponsard, qui étaient ordinairement de douze pieds, ne soient plus que de six.

P. S. — On annonce à l'instant que les bottiers ne veulent plus faire qu'une seule botte. Ils ne savent pas encore si c'est la botte gauche ou la botte droite.

En relisant cette *Lisette*, le lendemain matin, je voyais bien que le temps de rire était passé. — *Il faut*

que tu en prennes ton parti, me disait Ribeyrolles, *tu n'es plus dans la saison des fleurs et tu n'y reviendras pas de sitôt.*

Cependant, pour répondre aux requêtes si souvent présentées du Prolétariat, le Gouvernement Provisoire promulguait le décret du 2 mars. Beaucoup d'excellents esprits ont dû taxer cette mesure de faiblesse. J'arrive aux faits. Du jour où ce décret, qui réduisait les heures de travail, a été affiché, l'industrie parisienne a eu à en souffrir. Il n'y a plus eu d'accord possible entre l'ouvrier et le patron. La crise commerciale aidant, on voyait des manufactures florissantes fermer tout d'un coup leurs portes. On brisait les machines de celles qui prétendaient vivre sous l'empire des lois anciennes. La production française s'arrêtait. Paris, souverain en fait d'articles de luxe, n'envoyait plus une épingle d'or ni d'argent sur le marché européen. Peu à peu le patron déposait son bilan; les ouvriers étaient forcés de rejoindre leurs mansardes, ou d'aller grossir cette armée de travailleurs inoccupés qui entouraient nuit et jour les séances du nouveau pouvoir.

A six mois de là, presque jour pour jour, le 1er septembre, ce décret du 2 mars était abrogé par la Constituante. C'était sur le discours de M. Charles Dupin, de ce savant qui, depuis quarante ans, vit dans la statistique comme un ver à soie sur la feuille du mûrier. A l'aide de chiffres, l'orateur démontrait que ce décret « aurait » empêché la production française de créer

sept cent cinquante millions par an. Mais ladite loi n'avait encore été exécutée que dans la capitale, et pendant six mois seulement. Que de belles choses! que de choses malheureusement trop éloquentes à répondre à l'ancien pair de France! Les misères de l'ouvrier ne sont pas une vaine élégie. Dans un atelier, c'est M. Alfred de Vigny qui l'a fait voir le premier (relisez *Chatterton*), un homme devient un rouage de machine. Hélas! le bras et la jambe d'un homme sont souvent moins précieux qu'un piston ou qu'une branche de fer. On ne sait pas assez, d'ailleurs, que l'industrie, telle qu'elle est constituée, atrophie les races. C'est peu que l'ouvrier n'ait qu'un salaire insuffisant, peu de joie, peu ou point de famille; il manque souvent d'air. Il faut que la science change progressivement ce qu'il y a de misérable dans cette condition. Tenez, dans l'Alsace, dans les Vosges, bien mieux, aux portes mêmes de Paris, dans la Seine-Inférieure, dans le pays des pommes vermeilles et des grands bœufs, l'industrie amaigrit tellement les générations que déjà les ouvriers n'ont plus ce qu'il faut pour être soldats, ni la taille, ni la force de porter les armes. — O riches! heureux du monde! pensez-y le plus tôt possible!

Ce que je viens de dire pour ce décret du 2 mars, j'aurais à le reproduire pour vingt édits de même nature qui sont nés des mêmes circonstances; mais les limites dans lesquelles j'ai dû resserrer ce travail, déjà si long, s'opposent à ce que je donne cours à ces com-

mentaires. Pour revenir le plus rapidement possible à cette Tribune des Journalistes, d'où une digression (l'attitude de Marc Caussidière), m'a momentanément éloigné, je vais essayer, autant qu'il sera en moi, de concentrer dans une sorte de récit synthétique, l'histoire des trois premiers mois de ce que Lamennais nommait « la tempête. » En cela, je n'ai pas à écrire; je n'ai qu'à prendre une paire de ciseaux et à couper comme en plein drap dans le *Moniteur universel* et dans les autres journaux du temps. On me rendra cette justice que je dirige les deux branches de mon instrument avec une impartialité absolue.

« .... Tout cela s'en va. J'ai déjà écrit que Philippe nous menait à la République. Dieu sait où ce sera. Procès des mines de Gouhénans, des ministres prévaricateurs ! Affaire Gudin ! as de trèfle terrible ! Affaire Praslin, un duc et pair qui assassine sa femme ! Affaire des mariages espagnols, l'Angleterre qui se croit jouée ! Tout cela va mal ! tout cela s'en va ! »

(Chateaubriand, — chez madame Récamier, à l'Abbaye-aux-Bois.)

« Il n'y a plus un seul jour de gaîté à Neuilly. Le père devient morose. Il voit l'avenir tout en noir. »

(Lettre du prince de Joinville au duc d'Aumale. — Septembre 1847.)

« Si l'on tentait de s'opposer à la libre manifestation

des banquets réformistes, la France serait en droit de réclamer de nouvelles conquêtes. »

(M. Odilon Barrot. — *Discours au banquet réformiste de Lille.*)

« M. Odilon Barrot joue à l'O'Connell. Est-il bien à la taille de ce rôle? Dieu veuille que les banquets réformistes ne l'emportent pas le premier ! »

(*Journal des Débats.* — Octobre 1847.)

« ..... Des passions *aveugles* ou *ennemies*... »

(Discours de la Couronne, session 1847-1848.)

« Je ne veux me mêler de rien : la situation est trop tendue. »

(M. le comte Molé au roi.)

« Oui, messieurs les pairs, la République est à nos portes; elle descend du haut des Alpes... »

(M. le comte de Montalembert. — Janvier 1848. — *Discours sur le Sonderbund.*)

« L'opposition tout entière assistera au banquet réformiste du 12e arrondissement. »

(*Le Siècle.* — Janvier 1848.)

« La France est toujours jeune de cœur... »

(M. Thiers. — *Discours à la Chambre des Députés sur la question d'Italie.*)

« Je dois le dire à cette tribune. Toutes les mesures du gouvernement sont prises pour que la manifestation projetée soit énergiquement réprimée. »

(M. Duchatel. — *Discours à la Chambre des Députés.*)

« Il y a du sang dans vos paroles ! »

(M. Crémieux. — *Interruptions.*)

« Voila polignac et voilà Peyronnet ! »

(M. Odilon Barrot, *en montrant du doigt MM. Guizot et Hébert.*)

« Au banquet ! au banquet ! »

(Toute l'opposition.)

« Vive la Réforme ! à bas Guizot ! »

(Les gamins sur la place de la Concorde.)

« Vive la Réforme ! »

(La garde nationale.)

Messieurs, M. le comte Molé vient de recevoir du roi l'invitation de former un ministère.

(M. Sauzet, Chambre des Députés, le 22 février.)

Des lampions ! des lampions !

(Les gamins. — 23 février, au soir.)

J'abdique en faveur du comte de Paris, mon petit-fils; je souhaite qu'il soit plus heureux que moi.

(Louis-Philippe, le 24 février au matin, en présence de la reine, de MM. Thiers, Merruau, de Rémusat et Émile de Girardin.)

Point de régence !

(MM. de Lamartine, Ledru-Rollin et Marie, le 24 février, à midi, à la Chambre des Députés.)

Le Gouvernement provisoire se compose de MM. Dupont (de l'Eure), F. Arago, Lamartine, Ledru-Rollin, Marie, Crémieux, Garnier-Pagès, Armand Marrast, F. Flocon, Louis Blanc, Albert, ouvrier mécanicien.

(Une affiche au crayon.

Vive la République !

(Les hommes des barricades à l'Hôtel-de-Ville.)

Citoyens ! le drapeau rouge n'a fait que le tour du

Champ-de-Mars dans la boue et dans le sang; le drapeau tricolore a fait vingt-cinq ans avec gloire le tour du monde.

(Lamartine à l'Hôtel-de-Ville.)

La réaction dresse la tête. Gardons nos armes!

(Sobrier. — *Affiches.*)

Ils ne font rien. Ils ne révolutionnent pas le pays de fond en comble. Sont-ils fous ou traîtres?

(*La Commune de Paris,* journal de Sobrier.)

Nous voulons l'organisation du travail! Nous ne voulons plus de l'exploitation de l'homme par l'homme! Il nous faut un ministère du progrès!

(L'ouvrier Marche au Gouvernement Provisoire.)

Vous serez rois! Vous êtes les rois de l'époque!

(Louis Blanc aux délégués du Luxembourg.)

Mon grand-père était ouvrier. Mon père était ouvrier. Je suis ouvrier moi-même; je suis ouvrier... notaire.

(Levassor. — *Le Club champenois.*)

Il sera créé des ateliers nationaux.

(Marie, ministre des travaux publics.)

Il vient de se former à Lyon deux corps; l'un se nomme les *Voraces*, l'autre les *Ventres-Creux*.

(*La Réforme.*)

La peine de mort est abolie en matière politique.

(Le Gouvernement Provisoire.

Plus de circulaires incendiaires! La démission de M. Ledru-Rollin!

(La garde nationale sur le quai, 16 mars.)

A bas les bonnets à poil! A bas les oursons!

(200,000 citoyens, le 17 mars.)

Entre nous, il ne s'agit pas de cela; il s'agit de jeter la partie bourgeoise du Gouvernement Provisoire par les fenêtres.

(Auguste Blanqui à D***.)

Je suis le général du peuple.

(M. Courtais.)

On fait remuer aux travailleurs des Ateliers nationaux la terre du Champ-de-Mars; on leur fera bientôt mettre la Seine en bouteilles.

(*Le Corsaire. — Nouvelles à la main.*)

Des mesures financières énergiques! voilà ce qu'il faut pour fonder la République.

(Le citoyen T. Thoré. — *La vraie République.*)

Le *Père Duchesne*, un sou!

(Les crieurs de journaux.)

Des lam-pions! des lam-pions! cassez plutôt les vitres!

(Les gamins des faubourgs.)

Le 5 p. 0/0 est tombé hier à 52 fr. 50 c.

(Cours de la Bourse.)

Je ne connais rien de plus terrible à voir ni de plus farouche à entendre que la citoyenne mademoiselle Rachel chantant la *Marseillaise*, un drapeau tricolore à la main.

(Jules Janin. — Feuilleton des *Débats*.)

Il faut user le capital et le petit commerce à force d'émeutes...

(Auguste Blanqui. — Club du Conservatoire.)

Il ne faut pas abolir la propriété, mais on peut la sucer jusqu'aux os.

(J. F***. — *Causeries*.)

A bas les communistes ! à bas Blanqui ! à bas Cabet !

(La garde nationale. — Manifestation du 17 avril.)

Les octrois sont abolis. — L'impôt du sel est aboli. — Le timbre est aboli. — Les titres sont abolis. — La Caisse d'épargnes est suspendue.

(Le Gouvernement Provisoire. — *Décrets*)

L'armée à 40 lieues de Paris ! Pas de satellites ! pas de soudards !

(Les clubs.)

Le soldat est aussi du peuple. Pourquoi ne pas l'admettre parmi nous ?

(Ledru-Rollin. — *Plantation de l'arbre de la liberté au Champs-de-Mars.*)

Si je voulais demander la lune à Louis Blanc, il prierait le père Arago (de l'Observatoire) de me la donner.

(Un homme du peuple.)

On inscrira alors sur le poteau d'infamie le nom de celui qui ne voudra pas travailler ; ce sera une punition suffisante.

(Louis Blanc. — *Discours aux ouvriers du Luxembourg.*)

Exposition des figures allégoriques de la République

au palais des Beaux-Arts. Il y en a 500. Tout le monde recule d'épouvante à leur aspect. Il faut que l'art se relève.

(Le *Courrier français.*)

Le citoyen C. Mennesson, commissaire-général dans l'Aisne, suspend l'évêque de Laon; l'évêque de Laon suspend le citoyen C. Mennesson, commissaire-général dans l'Aisne.

(*L'Univers.*)

Le palais des Tuileries prendra désormais le nom d'*Hospice des Invalides civils.*

(Le Gouvernement Provisoire.)

On remuera les pavés jusque dans les moindres villages, si les élections ne sont pas conformes à l'esprit nouveau.

(George Sand. — *Bulletin de la République.*)

Vive l'Assemblée nationale! Vive la République!

(La garde nationale, 4 mai.

Le Gouvernement Provisoire a bien mérité de la patrie.

(L'Assemblée nationale.)

Je vous prie, citoyen président, de vouloir bien accepter ma démission de représentant du peuple.

(Béranger, lettre à M. Buchez.)

L'Assemblée n'accepte pas.

(M. Buchez.)

Au nom du peuple, je viens demander une enquête sur le sang que la partie bourgeoise de la garde nationale de Rouen a répandu dans cette ville.

(Armand Barbès. — *Motion à l'Assemblée.*)

Vous n'êtes pas plus ici au nom du peuple que nous-mêmes !

(M. le marquis de Mornay. — *Réplique.*)

Vive la Pologne !

(Des clubistes badauds. — 15 mai.)

Au nom du peuple, l'Assemblée nationale est dissoute !

(Huber, à la tribune. — Même jour.)

A bas Barbès ! à bas Albert ! à bas Louis Blanc ! Vive l'Assemblée nationale !

(La garde nationale à l'Hôtel-de-Ville.)

On a arrêté un pompier qui avait paru à la tribune, et qui de là s'était dirigé à l'Hôtel-de-Ville pour y fonder un gouvernement provisoire.

(Tous les journaux.)

Paris est, par excellence, la ville des contrastes. Si l'on voulait s'en rapporter aux historiens trop moroses, on supposerait que cette époque d'agitations n'était qu'un long jeûne de gaîté, un carême d'esprit, une époque toute de deuil. C'était peut-être le moment où, fatigué d'un régime de béatitude bourgeoise, la capitale prenait plaisir à voir s'agiter des mœurs, des idées et des figures dont elle ne soupçonnait plus l'existence. Michel (de Bourges) s'écriait dans un banquet, au dessert, à l'heure des tostes : « Il y a des ânes bâtés assez bêtes » pour s'imaginer que tout s'est arrêté depuis la procla- » mation de la République. J'en ai vu dire que les roses » ne fleurissaient plus. Il n'y aurait plus ni vins dans » nos celliers, ni amour au foyer domestique, ni fêtes » de famille. Or, nous sommes ici deux cents à vider » nos verres en l'honneur de notre vieille France et de » notre jeune France et de notre jeune liberté. — Est- » ce donc si triste? » Ces paroles, à la vérité, étaient prononcées en province, mais fort applaudies. — A Paris bien des esprits avaient été frappés d'épouvante à dater de la fameuse manifestation populaire qui avait répondu à la grotesque *journée des bonnets à poil*. Quelques-uns ont perdu la raison en se disant qu'on allait relever la guillotine comme en 93. Il n'y a eu, Dieu merci ! que très-peu de têtes assez peu fortes pour ajouter foi à ces propos inqualifiables. En réalité, ce dont on se moquait le plus, ce qu'on bravait ouvertement, ce qui se laissait *blaguer* avec une sérénité trop olympienne,

c'était le Gouvernement Provisoire, réprésentant immédiat de la Révolution. Que d'épigrammes, souvent forgées par la mauvaise foi ! On sait les vers si vrais de La Fontaine :

Dieu ne créa que pour les sots
Les méchants diseurs de bons mots.

Jamais peut-être, jeux de mots et sots n'abondèrent autant qu'au lendemain du 24 février. Comme on avait affaire au pouvoir le plus débonnaire, on ne prenait point de mitaines ; on le combattait avec l'arme blanche du sacarsme dans les termes les plus violents. C'est de ce lendemain du 24 février que datent tant de vers qui avaient la prétention d'être méchants et qui ne réussissaient guère qu'à être misérables. — Qu'on en juge par ce triolet qu'on a affiché sur les murs au moment où les chefs des diverses écoles socialistes exposaient leurs doctrines dans les clubs et dans les journaux.

LA TRÈS-SAINTE ET TRÈS-GLORIEUSE TRINITÉ

Proudhon, Cabet, Pierre Leroux
Sont adorés chez les Indous.
Pierre Leroux, Proudhon, Cabet
Sont divinisés au Thibet.
Cabet, Pierre Leroux, Proudhon
Charment les Cosaques du Don.

A. B. C.

Quand on ne se sentait pas assez de force pour rimer

quelque invective maligne contre les hommes du jour, on feuilletait les pamphlets royalistes de la première Révolution, si féconde en fantaisies satiriques de tout genre. — Un homme que je ne nommerai pas éprouvait une sorte d'évanouissement toutes les fois qu'on murmurait devant lui le mot de « peuple. » Pour chercher à *dépopulariser* ce substantif, il parcourut les *Actes des Apôtres* et il y prit, pour le reproduire, ce sixain de Champcenetz.

DÉFINITION DU PEUPLE

Je suis tout et je ne suis rien ;
Je fais le mal, je fais le bien ;
J'obéis toujours quand j'ordonne;
Je reçois moins que je ne donne;
En mon nom, on me fait la loi,
Et quand je frappe, c'est sur moi.

Plus de 20,000 Parisiens ont copié ces six vers, qui, ce semble, seront éternellement de saison.

La Constituante une fois assemblée et organisée, les Archiloques du côté droit aiguisèrent leurs crayons et s'efforcèrent de piquer jusqu'au vif les hommes de la gauche. On a fait alors des bouts rimés par charretées. M. Louis Veuillot, tout le premier, a pris goût à ce labeur. Quelques-unes de ces satires de petite dimension, encore trop longues, ont été conservées par les collectionneurs. — J'en cite une qui avait la prétention d'être *fort mordante*.

LES ÉCHOS DE LA MONTAGNE

Vous parlez ab hoc et ab hâc
Bac.
Vous ferez bien souvent, Chauffour,
Four;
Votre parole est, Laclodure,
Dure;
La vôtre n'est pas, Madesclaire,
Claire;
Que vos discours sont donc, Charras,
Ras;
Votre débit n'est pas, Gambon,
Bon;
Économisez notre argent,
Gent!
Parlez donc et votez, Crémieux,
Mieux.
Enfin pour paraître moins gauche,
Gauche,
Faites surtout tous vos discours
Courts.

Après les scènes du 15 mai, M. Buchez, n'ayant pas été réélu président, on avait appelé un ancien avocat de Rouen, M. Senard, à lui succéder au fauteuil. — Voyez la déplorable assonance qu'on a mise en distique à cette occasion.

PENSÉE DU PERRUQUIER DU MINISTRE DE L'INTÉRIEUR

Sa tête est dégarnie, et malgré tout mon art
Je ne puis replanter la forêt de *Senart*.

Même chose ou à peu près à propos de M. Trouvé-Chauvel qui venait de passer de la préfecture de police au ministère des finances.

Il nous faut un Cambon, a dit Ledru-Rollin,
Pour que la France soit prospère;
Il le cherche pour rendre un père
A l'assignat si long-temps orphelin.
O citoyen Ledru, permettez que j'espère,
Pour ce pays tant de fois éprouvé,
Que ce Cambon n'est pas TROUVÉ.

On s'est rattrapé un peu plus tard au théâtre avec des pièces taillées, — un peu de loin, — sur le patron des œuvres d'Aristophane; c'est ainsi que la réaction a fait d'éclatants succès à *la Foire aux idées*, à *la Propriété c'est le vol*, où un acteur avait copié le masque de P.-J. Proudhon, et aux *Saisons vivantes*, où l'on se moquait sans la moindre gêne de la forme du gouvernement. Quatre années auparavant, à l'époque des scandales donnés par le dernier règne, ç'aurait été une tout autre gamme. Mais il est convenu que ce que fait Paris est toujours très-bien fait. A tout propos, le plus souvent hors de propos, il adore le pour et le contre, riant et s'emportant avec une fougue d'enfant et s'étonnant à la longue de ce qu'il a pu faire autrefois. Du 17 avril 1848 jusqu'à l'acte du 2 décembre, il a ainsi changé cent fois de colères et d'ironies. Il est allé du blanc au noir, du fusil à l'égratignure avec un mouvement de rapidité qu'on n'a jamais constaté ailleurs ni dans un autre

temps. « Charmant peuple français, dit Voltaire, peu-
» ple de singes et de tigres ! » — Danton répétait ce mot en allant à l'échafaud. « — Le fait est, répliquait Ca-
» mille Desmoulins qui était de la fournée, le fait est
» que travailler pour le peuple français m'a bien l'air
» d'être une mauvaise plaisanterie ! »

X

SALLE DES PAS-PERDUS

S'il est vrai, comme le dit Montesquieu, que les lois naissent des mœurs, et les mœurs des lois, on doit reconnaître que, dès son installation, la Constituante n'a rien compris aux choses de son temps. Au moment où elle arrivait au Palais-Bourbon, après trois mois de chômage, d'inquiétude, de méventes, de faillites et de privations, les mœurs étaient, par hasard, spartiates, et les lois, datées de 1830, encore sybarites. La Constituante s'est mise à faire des lois spartiates et à revenir aux mœurs sybarites. C'était se tromper deux fois.

Au 4 mai 1848, la couronne ayant été emportée par l'orage, la Constituante était le Souverain. Il fallait peut-

être l'environner de quelque appareil. Dans la séance du 7 juin, l'ordre du jour appelait l'allocation à voter au président de l'Assemblée. On a pu deviner, dès ce moment-là, qu'on voulait à toute force revenir, par décret, au brouet noir de Lacédémone. M. Senard, qui succédait à M. Buchez, agita la sonnette et dit : — « Il » s'agit de savoir combien on allouera au président ? » — Au même moment, les représentants du peuple s'efforçaient de marchander comme on fait sur un champ de foire pour quelque objet de rencontre. Sous la monarchie, on accordait au président de la Chambre cent mille francs, vu les frais nombreux de représentation. Sous la République, il ne fallait donner que le moins possible. Une commission demandait 4,000 francs par mois, c'est-à-dire 48,000 francs par an pour le président de la Chambre démocratique, et ce président devait être réélu tous les mois, afin d'enlever tout prétexte à une même influence. Mais 48,000 francs à dépenser pour un seul homme ! on se récriait. — « C'est » trop cher ! disaient les républicains modérés ; ne don» nons que 3,000 francs, c'est-à-dire 36,000 francs par » an. — C'est encore trop, répliquaient les utilitaires et » les économistes ; votons pour 2,000 francs par mois, » c'est-à-dire pour 24,000 francs par an. — Allons ! dé» clamaient les orateurs de l'extrême gauche ; l'argent » est rare : il faudra bien se contenter de 1,000 francs » par mois, c'est-à-dire 12,000 francs par an. N'est-ce » *pas* déjà un joli denier ? » — En présence de ces *chipo-*

teries si mesquines, un ancien parlementaire montait à la tribune, et avec indignation : — « Citoyens, finissons-» en avec ces sordides détails, disait-il ; ne donnons » pas le spectacle d'une lésinerie qui ne pourrait que di-» minuer l'influence de la Chambre souveraine au » dehors de cette enceinte. » — Sur ces paroles, on votait petit à petit les 48,000 francs par an, mais en se faisant tirer l'oreille.

On a beaucoup parlé des bals donnés par M. Armand Marrast. Ces soirées, qui ont exercé une influence si heureuse sur le réveil du commerce de Paris, avaient de beaucoup absorbé l'allocation votée. M. Armand Marrast, que les sots et les méchants avaient accusé de *puiser dans le trésor*, a dû payer de son argent l'excédant du prix de ces fêtes. C'est en partie pour cela que le président de la Constituante est mort pauvre.

Un homme de beaucoup d'esprit, l'abbé Fayet, évêque d'Orléans, se plaignait de ce que la salle provisoire était trop grande pour permettre à tous les représentants d'entendre celui qui était à la tribune. — « Les questeurs

» vont faire rétrécir le vaisseau, répliquait M. Senard.
» — Puisque nous en sommes sur ce chapitre-là, s'écriait
» M. Ferdinand Flocon, dites aux questeurs de ne rien
» changer et de loger la Constituante au palais des Tuile-
» ries; c'est là sa place. » — Quelques-uns souriaient;
— d'autres disaient tout bas : « Il a raison, » et personne
ne devait plus y songer.

Une réflexion.

Qui empêchait M. Ferdinand Flocon, membre du Gouvernement Provisoire, de faire sa motion à l'Hôtel-de-Ville, en mars ou en avril? Les 900 mandataires du peuple au palais des Tuileries, cela eût valu tout autant, sans aucun doute, que cette fantaisie saugrenue de changer le château de Catherine de Médicis en maladrerie, encombrée de cinquante blessés en houppelande et de deux cents truands en blouses, le tout protégé par cet écriteau aussi menteur que tous les autres : — HOSPICE DES INVALIDES CIVILS.

L'Assemblée Nationale aurait dû déménager dès le

lendemain du 15 mai, après que le lieu de ses séances avait été souillé par l'invasion des clubs.

En dépit de ces petites questions de sous et de centimes, le palais si fragile de la Constituante a présenté souvent le spectacle du plus imposant des édifices. Pendant les journées de juin, ce que George Sand a appelé *la boîte en papier peint* était tour-à-tour un Camp, une Curie, un lieu d'Asile, un Tribunal; Paris et la France considéraient, non sans raison, ces deux cents pieds carrés de terrain comme une arche de salut pour l'ordre social tout entier.

Indépendamment des comptes rendus destinés aux journaux de Paris et des départements, il partait tous les jours du Palais-Bourbon 300 lettres sur la séance, lettres adressées aux princes de l'Europe, aux chancelleries, à la presse étrangère et aux grosses maisons de Banque. — Jamais assemblée n'a donné lieu de noircir tant de montagnes de papier.

Parmi les orateurs les plus considérables des deux assemblées républicaines, M. Jules Favre était plus délié; — M. Marie, plus touchant; — M. Crémieux, plus précis; — le général Cavaignac, plus imposant; — M. Berryer, plus magnifique; M. Dufour, plus clair; — M. Odilon Barrot, plus théâtral; — M. Victor Hugo, plus prophétique; — M. de Falloux, plus caressant; — M. Michel (de Bourges), plus savant; — M. de Montalembert, plus subtil; — M. Mauguin, plus mélodieux; — M. Thiers, plus universel; — M. Duvergier de Hauranne, plus âpre; — M. de Lamartine, plus pompeux; — M. Louis Blanc, plus menaçant; — M. Dupin aîné, plus impétueux; — M. Ledru-Rollin, plus concis; — M. Théodore Bac, plus onctueux; — M. de Vatimesnil, plus opportun; — M. le comte Molé, plus dédaigneux; — M. Alexis de Tocqueville, plus découragé.

Une chose à noter. — La révolution de février n'a pas fait un orateur nouveau. — Des hommes que je viens de nommer, tous datent de 1830, ou au plus, du lendemain de cette ère nouvelle.

Tout bien analysé, on trouve que, pendant les quatre années parlementaires, le côté gauche était infiniment plus riche en illustrations que le côté droit. Cette vérité devient plus sensible si l'on veut bien voir que, même dans la droite, les partis révolutionnaires comptaient beaucoup d'auxiliaires modérés. — Recensons le côté gauche. — On y trouve les trois plus grands poëtes du temps : Victor Hugo, Lamartine, Béranger ; — le plus grand astronome, Arago; — le plus grand prosateur, Lamennais; — le journaliste le plus incisif, Armand Marrast ; — le polémiste le plus persistant, Émile de Girardin ; — le pamphlétaire le plus nourri de faits, Cormenin ; — Les professeurs de philosophie les mieux écoutés : Jules Simon et Renouvier ; — un financier d'élite, E. Duclerc ; — le critique social le plus inexorable, P.-J. Proudhon ; — le philosophe le plus concluant du jour, Pierre Leroux ; — le romancier qui a le plus remué les masses, Eugène Süe ; — le meilleur agronome, P. Joigneaux; — le statuaire le plus aimé, David (d'Angers); — les deux théoriciens qui ont le mieux fait connaître l'Amérique moderne, MM. Alexis de Tocqueville et Gustave de Baumont ; — les économistes le plus appropriés aux besoins du temps, Frédéric Bastiat et Vidal ; — un savant en médecine, Gerdy ; — les anciens chefs de l'armée d'Afrique, Lamoricière, Cavaignac, Charras ; — des historiens consultés, Louis Blanc, Buchez et Achille de Vaulabelle ; — des littérateurs en renom, Félix Pyat, Étienne Arago, Alphonse Esquiros,

Altaroche, Pascal Duprat, Antony Thouret, Noël Parfait, de Flotte, Xavier Durrieu ; — des grammairiens, N. Boussi et Charassin ; — des hommes politiques, moitié tribuns, moitié journalistes, MM. Ferdinand de Lasteyrie, Havin, E. Perrée ; — un utopiste, chef d'école, M. Victor Considérant ; — un théosophe fort lettré, M. Jean Reynaud.

Après le 24 février, on croyait réellement qu'il n'y aurait plus de longs discours. — « On causera, on ne » déclamera plus. » — On a moins causé et plus déclamé que jamais.

Il existe, dans l'éloquence comme dans les lettres, des noms lourds à porter. L'abbé E. de Cazalès, petit-fils du Constituant du même nom, est assurément un homme distingué, lettré, poli, progressiste ; il a pris la parole, une fois, à la tribune de la Constituante, mais péniblement et sans causer la moindre passion. Ceux qui ont lu l'histoire de 1789 se disaient : — « Décidément le talent » de la parole n'est pas héréditaire. »

Dans sa réplique, M. Dupin aîné, toujours concis et très-substantiel, m'a paru préférable même à M. Jules Favre. Celui-là était plus brillant, peut-être plus incisif ; M. Dupin était plus rapide et n'atteignait pas moins sûrement son adversaire. Seulement l'adversaire du paysan de la Nièvre n'était presque jamais le même, étant assis tantôt à droite, tantôt à gauche. Pour cette spécialité de la soudaineté et du mordant de la réplique, je mettrais au bas du portrait de M. Dupin cette devise latine :

Impiger, iracundus, inexorabilis, acer.

Paris aime à avoir la tête tournée par la mode. Cela ne date pas de ce matin, c'est une prédilection de tous les temps. En 1849, l'homme le plus à la mode n'était pas un personnage neuf ; il avait déjà beaucoup servi à la récréation de la galerie pendant la Restauration ; il avait fait la pluie et le beau temps, sous Louis-Philippe, son patron, presque son compère. N'ai-je pas nommé M. Dupin aîné ? La majorité venait de l'élire président de la Législative. Un rayon de joie illuminait la figure du Nivernais ; M. Dupin, au Palais-Bourbon, se retrouvait chez lui. Cet hôtel des Condé, personne ne l'aura autant occupé que M. Dupin aîné, et cela sous

des régimes contradictoires. Il était rose de bonheur. Par contre-coup, il se sentait plein de jovialité.

Depuis le 24 février, tous nos vaudevillistes étaient en proie à une mélancolie profonde ; les petits journaux ne portaient que des fruits amers ou même ils ne portaient rien comme le figuier stérile ; M. Dupin choisissait ce moment si heureux pour faire refleurir la vieille gaité française. Pas une séance où il ne fît beaucoup d'esprit. Recueilli par le *Moniteur*, imprimé, cela manquait parfois de grammaire ; parfois il y avait absence de sel attique ; mais prononcé d'une voix brève, sonore, nullement chevrottante, c'était pareil au caillou de David qui va frapper à coup sûr le front de Goliath. Le trait portait. Que d'esprit ! Quel à-propos ! Paris raffolait de M. Dupin. Rome avait dit déjà il y a deux mille ans, en parlant de Cicéron : — *Habemus facetum consulem ;* — nous avons un président qui fait rire.

Des traits heureux, M. Dupin en a rencontré cent, mille, dix mille, cinquante mille, cent mille, je ne veux pas compter. — Étaient-ils toujours neufs ? — Non. — Étaient-ils toujours de lui ? — Non. — Ils déridaient, ils consolaient du malheur des temps ; quoi de mieux ? Paris riait ; c'était une façon d'applaudir.

Dans ce même temps, on a montré à l'exposition du Palais-Royal un portrait de M. Dupin aîné par M. Court. Méry, toujours poëte même quand il faisait de la critique, esquissait en riant un portrait à la plume qui

est un chef-d'œuvre de malice, mais que je ne veux pas reproduire ici.

Mars 1848 aura été par excellence le temps des clubs et de la presse en plein vent, presse non moins mal pensée que mal écrite. Pendant tout ce temps-là, le peuple de Paris paraissait avoir pris à tâche de faire voir qu'il n'avait aucune notion des principes sur lesquels devait s'asseoir l'établissement républicain. Il ne se passait pas de jour qu'on ne vît défiler le long des rues quelqu'une de ces promenades de plusieurs milliers d'hommes ou de femmes, se rendant à l'Hôtel-de-Ville avec un drapeau pour demander *de plano*, d'abord une diminution des heures de travail, ensuite une augmentation de salaire. — « Sous peine de porter atteinte à » la liberté, nous ne pouvons pas intervenir dans ces » querelles entre ouvriers et patrons, » répondait le Gouvernement Provisoire. — Que faisait-on le lendemain? — On transportait la question dans les clubs avec des rallonges, des commentaires et des raffinements de scholies qui touchaient à l'extravagance. — Au club des Quinze-Vingts, présidé par Brutinel Nadal, trois cents habitants du faubourg Saint-Antoine apportaient une sorte de requête à l'aide de laquelle ils demandaient à n'être plus enterrés à l'avenir dans la fosse commune.

— « Vous êtes de f.... aristocrates ! s'écria le président, » homme plein d'énergie et de fougue. Tenez, je déchire » votre papier ; allez-vous-en. » — Des ouvriers maraîchers de la petite banlieue firent une affiche dans laquelle ils déclarèrent qu'à l'avenir ils ne travailleraient plus les jours de pluie, de neige et de verglas, c'est-à-dire un tiers de l'année. — En lisant ce placard, Lamennais prit la plume pour adresser au peuple des conseils de père dans son journal, mais *le Peuple constituant* était trop bien écrit et trop éloquent pour aller aux masses. « Mes amis, écrivait Lamennais, un laboureur est très-» utile dans un État, et sa profession mérite d'être ho-» norée. Sous ce prétexte, donnez-lui, disait Platon, une » charrue d'ivoire, un habit de pourpre, une table déli-» cate, il ne voudra plus s'exposer au soleil, sinon au » beau temps pour se divertir. » Autant de belles paroles, autant d'échos perdus. Lamennais était pourtant le *démophile* le plus résolu qu'on pût trouver. Ceux qui vivaient à côté de lui savent que son indemnité s'en allait en largesses chez les gens du peuple. A sa mort, il recommanda très-nettement à ses amis de faire déposer ses restes dans la fosse commune, et c'est là, en effet, qu'il a été enterré.

Très-peu de jours après le 24 Février, au club de la Redoute, organisé par L.-A. Blanqui, comme on affectait de se servir du mot : *citoyen*, un écrivain libéral, M. Charles Romey, auteur de l'*Histoire d'Espagne*, cita un vers de la première révolution :

Appelons-nous messieurs et soyons citoyens !

En 1849, à la Législative, comme les députés de la Montagne imitaient les clubistes de la Redoute, M. Dupin leur cria un jour, le *Moniteur* en fait foi :

Appelons-nous messieurs et soyons citoyens !

— Quel spirituel président nous avons ! disaient les représentants du peuple dans la salle des Pas-Perdus. Voyez-donc le trait charmant qu'il vient d'imaginer !

Répétons-le, spirituel, M. Dupin aîné l'était à l'infini. N'était-il pas autre chose? Je n'ai perdu de vue aucune des nombreuses séances d'alors et il me semblait que le président ne se montrait pas toujours clément pour la Montagne. Il n'écoutait presque jamais les doléances de ce côté de l'Assemblée.

— « M. le Président, vous êtes sourd de l'oreille gau-» che, » lui criait M. Mathieu (de la Drôme). — (Le mot se trouve dans le *Moniteur*.)

Il y a des temps où l'œil de l'observateur ne peut s'empêcher de voir planer au-dessus de la tête d'un homme la main de la fatalité. Après la révolution de 1848 qui paraissait devoir le renvoyer à sa charrue, le maréchal Bugeaud a fait partie des deux assemblées, la Constituante et la Législative, mais pour voir l'une partir et l'autre se réunir. En 1849, on se le rappelle, il a été une des premières victimes du choléra. On racontait qu'avant de mourir, il disait :

— « Je n'ai pas eu le temps de monter à la tribune : » il était écrit que je ne serais plus qu'un soldat. »

Dans le temps où l'on débattait à la tribune de l'Assemblée Nationale la grande question de savoir si le président de la République serait choisi par la Constituante ou élu par la nation, j'ai entendu un sténographe, aujourd'hui placé au conseil d'État, s'écrier :

— « Le meilleur président de la République, ce serait » M. Guizot. »

Si l'on veut se rappeler quelle tempête d'anathèmes populaires et de colères civiques ce nom avait excitée dans Paris et au Palais-Bourbon même, à quatre mois de distance, on verra que ce mot avait grandement *l'air* d'un paradoxe. Cependant le sténographe parlait

très-sérieusement et aujourd'hui encore il soutient que ce qu'il a dit était fort sensé.

On assure que M. Thiers a pensé un instant à la Présidence. M. Guizot n'y avait-il pas un peu songé lui-même, quoiqu'il fût encore à Londres ? Ce qu'il y a de certain, c'est que vers cette même époque, il se mettait à retoucher la belle étude sur Washington, qu'il a fait paraître depuis dans la *Revue Contemporaine*.

La République naissante ne pouvait et ne voulait avoir pour président qu'un citoyen qui montât à cheval, en uniforme. Ni M. Thiers, ni M. Guizot, ni M. de Lamartine lui-même ne pouvaient cadrer avec les mœurs militaires du temps, les seules mœurs qui soient dans le sang du peuple.

Puisque j'en suis à l'auteur de l'*Histoire de la Civilisation*, je reproduis ce croquis, — un peu chargé, — qu'on a fait de lui.

« Le personnage est cet homme à la taille grêle, au » teint scolastique, aux lèvres pincées, et dont toutes » les habitudes, même corporelles, demeurent plus » étrangères à la gaîté française qu'à la raideur d'Outre » Manche. C'est ce pédant confit dans l'histoire d'An- » gleterre, et figé à ce premier progrès de la science » politique où le représentatif et l'aristocratie ont com- » ploté leur alliance; cloué enfin au millésime de 1688, » comme l'est à la porte d'un vieux castel la chouette. » C'est celui dont on peut dire : Sa philosophie se com- » pose d'une idée retournée en un kaléidoscope, ses » discours sont des variations sur le même motif; *c'est » l'art de faire une perruque avec un seul cheveu et de se » draper avec une ficelle*. Son érudition? fagots assez » mal liés, coupés dans la grande forêt de l'Histoire. »

L'homme le plus embarrassé, pendant nos quatre ans d'orages, ce n'a pas été M. Ledru-Rollin, ni M. de Lamartine, ni M. le général Cavaignac, ni M. le général Changarnier, ni M. Thiers, ni le prince Président de la République : il faudra que l'Histoire se résigne à dire que ç'a été M. Guizot. Né pour l'action gouvernementale, il ne pouvait ni agir, ni parler. S'il écrivait, c'était sous un nom d'emprunt. S'il conseillait, c'était tout bas. Que faire? que ne pas faire? On ne voulait de lui nulle

part et lui-même ne voulait de personne ni de rien. Il eût été très-bien de se résigner héroïquement au rôle de naufragé qui se confine dans une île pendant le gros temps, ou de se condamner à vivre en ermite pénitent au fond de quelque fromage de Hollande. Mais l'amour-propre piquait au talon ce bouillant calviniste, orateur, historien, homme d'État, et lui disait à l'oreille : — « Comment! lorsque les plus infimes mènent le siècle, est-ce que tu ne feras rien? » — Une soudaine rougeur montait au front de l'homme, mais c'était tout. Il était désorienté, dépassé, troublé. Pilote inhabile, il se souvenait d'avoir maladroitement ouvert les outres d'Éole, et ne voulant pas se mêler à l'action magnifique ou terrible de la tempête, il ne savait pas non plus comment ressaisir les orages déchaînés.

Au moment où les hommes de la droite tenaient le haut du pavé, il avait été question d'organiser pour lui une candidature, en Normandie ou ailleurs. Mais M. Guizot comptait encore plus d'adversaires chez les monarchistes que dans le camp de la révolution. Un jour, dans leur conversation particulière, avant la séance : « — Non, messieurs, s'écria tout d'un coup un » de ses anciens collègues, un ex-ministre de la royauté » de Juillet, non, pas de candidature pour lui. » — Et touchant le devant de la tribune sur lequel était brodée en ronde-bosse la date du 25 Février, il ajouta : « — N'oublions pas que c'est à son entêtement que nous » devons de voir ce chiffre-là en cet endroit. » — L'argu-

ment était victorieux : M. Guizot auteur du 24 Février, comment le pardonner jamais?

Aloysius Huber, l'homme qui a pris sur lui de dissoudre l'Assemblée Nationale, le 15 mai, mériterait sans doute d'être décrit un peu à part et avec quelque recherche d'artiste. On n'a jamais su bien nettement au juste ce qu'était cette étrange personnalité de l'ancien détenu du Mont-Saint-Michel. Était-ce un sectaire des sociétés secrètes ou un conspirateur de rencontre, acheté, sous main, par un prince ou par une police? Enfant du peuple, ouvrier tanneur, affectant pendant les jours de sa jeunesse de ressembler au Christ d'Albert Durer, il n'avait assurément rien d'un chrétien, mais il n'en était pas moins un mystique de première force. On se rappelle son procès en cour d'assises et sa condamnation; Huber ne dédaignait pas de s'y poser en martyr. Mademoiselle Grouvelle, sa co-accusée, disait en le montrant au jury : « Vous condamnez un saint. » Au Mont-Saint-Michel, où il fut envoyé, après avoir déjà souffert plusieurs années d'incarcération à Paris et à Doullens, il vécut, à ce que disent ses biographes, comme ne vécurent pas les premiers chrétiens du temps de Néron et de Dioclétien. S'il faut s'en rapporter à ce qu'il affirme lui-même, on l'a enfermé dans des oubliettes humides, en ne lui donnant pour nourriture

qu'un pain dur et une cruche d'eau saumâtre. Le système cellulaire aurait en outre, été appliqué au condamné dans toute sa rigueur. Durant vingt années, il n'eut aucune relation avec le monde des vivants. Chose cruelle à confesser, sa mère était morte depuis son entrée dans la forteresse, quand il apprit la nouvelle de son décès. Un jour, dans l'excès de sa douleur, Huber tenta de se tuer et n'y réussit qu'à demi. — Les angoisses morales qu'il a endurées alors ont été racontées par lui dans un livre intitulé *Nuit de veille d'un prisonnier d'État*. Au fond, cette œuvre, qui n'est qu'un pâle décalque des *Prisons* de Silvio Pellico, montre son auteur comme se jetant à corps perdu dans on ne sait quel néo-christianisme dont i aurait été tout à la fois lui-même le révélateur et le grand prêtre.

A la nouvelle du 24 février, Huber, délivré, sortit de sa terrible prison comme tous les condamnés politiques et revint à Paris, où il fut reçu à bras ouverts. Le 4 mars, jour de la première fête de la République, on le voyait se mêler, sur les boulevards, de la Madeleine à la Bastille, au cortége du Gouvernement Provisoire. Dès le lendemain, il fondait le *Club des anciens détenus politiques*. — Là commence le mystère que personne n'a jamais pu pénétrer. Ancien ouvrier corroyeur, mais traité en enfant gâté par le parti républicain, Huber se trouvait-il malheureux de ne rien être après la victoire, rien qu'un vulgaire agitateur? Avait-il fait la promesse de contribuer à ébranler le jeune établissement de la

République? Ce qu'il y a de certain, c'est que, le 15 mai, sans que nul ne s'y attendît, il monta à la tribune et faisant mine de donner lecture d'un plébiscite, il prononça de plein droit la dissolution de la Constituante.

En 1848, Aloysius Huber avait encore une longue barbe rousse, mais déjà parsemée de fils d'argent. Sa taille au-dessus de l'ordinaire, laissait voir un cou peu dégagé, une poitrine saillante et développée, indice d'une forte constitution physique. Il avait le geste fébrile et animé, la parole vibrante. Comment les mille clubistes qui encombraient les avenues de la tribune le laissèrent-ils pénétrer? Témoin de cette scène, je n'ai jamais pu me rendre compte du fait. Tout ce que j'ai su comprendre, c'est que, pour se frayer un chemin à travers la foule et obtenir un peu de silence, il s'est servi fort adroitement d'un artifice de bureaucratie, fort en usage dans les grandes cérémonies. Élevant en l'air son projet de décret, il disait à chaque pas : « J'ai le » vœu du peuple à lire, » et on le laissait passer, croyant qu'il était investi de quelque autorité inconnue. Une fois placé sur la rampe de la tribune et écartant ceux qui cherchaient à l'approcher, il fit signe qu'il voulait parler, montra de nouveau son papier et l'on se tut ou à peu près. « Au nom du peuple, se hâta-t-il de » dire, l'Assemblée nationale est dissoute. » On se leva alors en masse pour se retirer comme si on l'eût pris au mot.

J'ai entendu dire à ses intimes que, dans sa pensée, violant la loi pour sauver la République, c'est-à-dire pour empêcher que la salle de la représentation nationale ne fût violée plus longtemps, Huber, mal compris, s'attendait à être poignardé sur place par quelqu'un des membres de l'Assemblée Nationale ou arrêté dans l'enceinte même du palais. On sait qu'il n'en fut rien. Le tribun prit la fuite et se cacha. Pendant longtemps encore, il passait pour un sectaire, mais pour un homme pur. Dans les *Confessions d'un Révolutionnaire*, P.-J. Proudhon, après avoir parlé des auteurs du 15 mai, ajoute : « Le plus malheureux de tous fut Huber, qui, » après quatorze ans de prison, à peine rendu à la » lumière, est revenu solliciter une condamnation per- » pétuelle, afin de répondre à une calomnie démagogi- » que. » Cette calomnie démagogique, on sait en quoi elle consistait; c'était tout simplement de n'avoir été qu'un instrument de police en prononçant la déchéance de la Constituante. A la tête des accusateurs se trouvait F.-V. Raspail, une des victimes de la journée, le même qui s'était cependant soulevé d'indignation contre la *Revue Rétrospective* et ceux qui faisaient un reproche à L.-A. Blanqui « d'avoir agi en mouchard. » La Haute Cour et les scènes qui se sont passées à Belle-Isle-en-mer n'ont que trop retenti des dissentiments de l'ancien condamné du Mont-Saint-Michel et du célèbre chimiste. Il n'y a d'ailleurs pas à revenir sur ces épisodes qui seraient un hors d'œuvre dans notre récit. — F.-V. Ras-

pail était-il mal fondé à suspecter Huber? — Bien des démocrates, éclairés par ce qui est survenu depuis, n'ont pas hésité à amnistier le savant d'avoir manifesté une si vive susceptibilité.

Un jour, Huber fut rendu à la liberté et devint sans retard un des heureux du jour. Quittant la politique pour la haute spéculation, l'ancien ouvrier corroyeur chercha visiblement à oublier ses misères passées au milieu d'un sybaritisme tout parisien. On l'a vu souvent en belle toilette au lieux que fréquentaient seuls les beaux fils. Il dînait à la Maison d'or et allait digérer ensuite dans une loge d'un théâtre lyrique, lorgnant le public et se faisant lorgner. Il y aurait à ajouter ici quelques autres détails sur lesquels la chronique même n'aurait peut-être pas le droit d'appuyer. Où Huber, enfant du peuple, ayant perdu l'habitude du travail manuel, aurait-il trouvé le moyen de subvenir aux exigences d'un train de fashionable? Les indiscrets ont parlé de concessions de chemin de fer et de canaux qui lui auraient été accordées. Sous ce rapport, il faut se borner aux *on dit*. Une chose certaine, c'est que les anciens amis, offusqués par l'éclat si mystérieux de cette vie, avaient fait le vide autour de lui et ne le saluaient même plus.

Aloysius Huber, qui voyageait pour le soin de ses spéculations, a été surpris à Autun par une mort presque soudaine, à la fin de l'hiver de 1865. La presse démocratique, dont le silence est toujours significatif,

n'a fait connaître ce décès à ses lecteurs que par une froide et insignifiante mention, comme on le ferait pour un inconnu. Il paraît que la rupture inattendue d'un anévrisme du cœur n'avait pas laissé à l'ancien conspirateur le temps d'expliquer sa conduite, projet qu'il se proposait de réaliser en écrivant un nouveau livre sous ce titre, stéréotypé sur quelques-uns des catalogues de l'éditeur E. Dentu : *Journée du 15 mai* 1848. On assure que les cinquante premiers feuillets étaient déjà écrits; mais que pourraient signifier quelques pages d'une justification inachevée ?

George Sand a porté le premier coup de marteau à la salle des séances de l'Assemblée nationale le jour où, dans une lettre adressée à T. Thoré, rédacteur en chef de *la Vraie République*, elle l'a appelée *une boîte de papier peint*. Le second coup n'a été donné au frêle édifice qu'à quatre ans de là, après l'entier accomplissement du Coup d'État, dans l'après-midi du 2 décembre 1851, par les maçons du Prince-président.

Cette salle en bois, qui avait été improvisée en moins

de quinze jours dans la cour du palais-Bourbon, ne devait pas être difficile à renverser. Après cinq heures de démolition, il n'en restait plus trace. En constatant le fait dans un journal qu'il rédigeait alors, M. Granier de Cassagnac s'écriait avec joie : « La salle des séances a » disparu : l'Assemblée législative n'est déjà plus qu'un » point dans l'histoire. »

On a compris, alors plus que jamais, la valeur de ce vieux vers si français :

Le temps respecte peu ce que l'on fait sans lui.

Une longue habitude des mœurs aristocratiques fait qu'en France le peuple aime beaucoup les insignes, la dorure, l'apparat et l'iconographie. J'ai entendu dire à un homme d'État que si, le 24 février, la Chambre des députés a été irrespectueusement envahie par les masses, l'absence du costume des mandataires de la nation a été une des causes de ce fait violent, peut-être la principale cause. Au moment de la Constituante, bien des esprits, moins superficiels qu'on ne pense, trouvaient fort mauvais que les représentants n'eussent pas un brillant uniforme. Ce qu'il y a de certain, c'est que la rosette qu'on attachait à leur boutonnière était une marque distinc-

tive aussi aristocratique que possible et pourtant dénuée de toute espèce de majesté.

Dans ce temps-là, un sculpteur, homme d'esprit, Préault, disait dans un groupe d'artistes et de gens de lettres, à propos des portraits des 900 de la Constituante :

— Je trouve que les représentants du peuple se ressemblent tous.

— Il faut bien qu'ils se ressemblent tous puisqu'ils représentent tous la même chose, répondit Théodore de Banville.

Un peu avant le 15 mai, quand M. de Lamartine conseillait aux hommes de la droite d'aller consulter Béranger comme un oracle, on rapportait ce mot pittoresque du vieux poëte :

— 1848 nous a tous surpris. Je voulais bien descendre un à un les degrés de la réforme; mais par malheur, on m'a fait sauter trois marches à la fois!

Si Béranger était fort vanté, il était aussi, dès ce temps-là, très-vivement attaqué. Bieu des gens lui en voulaient surtout de l'inflexible opiniâtreté qu'il mettait à se retirer de cette scène qu'on appelait l'Assemblée constituante. On formulait contre lui toute sorte de motifs, vrais ou fictifs :

— Il craint de mettre ses vers en prose.

— Il craint de troubler son repos d'épicurien.

— Il craint l'impopularité.

Un oisif, grand parleur, allait jusqu'à dire qu'on avait singulièrement exagéré l'importance intellectuelle et morale du chansonnier.

— Cette tête-là, disait-il, ne contient que du vent; c'est un grelot de Momus.

— Au fait, répliquait un journaliste, cette tête-là a bien caché son jeu, puisqu'elle a dominé, un moment, trois des plus grands esprits du temps : Armand Carrel, Châteaubriand, Lamennais, et que Lamartine le préconise.

Pendant quatre années, tous les échos de l'Europe venaient naturellement s'assoupir sous les propylées du

Palais-Bourbon. Il était aisé de voir que la France parlementaire ne cessait pas d'être la France. De temps en temps, notre altière voisine d'outre-mer, la Grande Bretagne, si superbe sous le règne de Louis-Philippe, nous envoyait des députations auxquelles la Questure faisait les honneurs de la grande salle : on leur donnait une tribune entière comme aux anciens dignitaires et aux ambassadeurs. En quittant le palais, les insulaires disaient à demi-voix :

— C'est toujours le grand peuple de la première Révolution !

Dans l'été de 1849, c'est-à-dire au moment où la droite et la Montagne étaient à chaque instant sur le point d'en venir aux mains, le comte Molé, toujours mis avec beaucoup de recherche, ne se présentait jamais à la séance qu'avec une rose à sa boutonnière. Un jour, dans les couloirs, M. Michel (de Bourges) l'arrête, le salue et lui dit :

— Vous voyez bien, monsieur le comte, que la République n'est pas le désordre absolu ; les roses fleurissent toujours.

Michel (de Bourges) tenait à ce mot, qu'il a aussi prononcé dans un banquet patriotique.

On appelait M. le général Changarnier *le Sphynx*, et c'était bien dit à tous les points de vue, — d'abord parce que le général était muet, énigmatique, vantard, menaçant; — en second lieu, parce qu'il se produisait en un temps de peste; — enfin, parce qu'il devait finir par être vaincu par un Œdipe.

Le Parisien est né plaisant. Il a fait des jeux de mots pendant la Ligue. Il en a fait contre le grand Condé, pendant le siége de Lérida. Il en a fait et il en fera toujours contre tes pouvoirs.

En 1848, le 4 mai, lors de l'ouverture de la Constituante, au moment où les membres du Gouvernement Provisoire entraient dans la *boite de papier peint*, M. Ledru-Rollin s'avançait en tenant par la main M. Louis Blanc. Ce contraste d'un homme de haute taille et d'un homme d'une taille lilliputienne fit dire à un *réac* des tribunes :

— Voilà l'Ogre et le Petit-Poucet.

Dans l'été de 1851, il y a eu une éclipse de soleil, visible à Paris. A l'heure dite par les astronomes, la

séance était interrompue comme par enchantement. Représentans du peuple, journalistes, public des tribunes, presque tout le monde était sorti pour contempler le phénomène à l'aide de verres noircis. Ceux qui étaient restés se promenaient pêle-mêle dans les couloirs.

— C'est une véritable éclipse de l'Assemblée, dit un rédacteur de la *Presse*.

— Laissez donc! riposta M. Crèmieux, il y a déjà longtemps que c'est fait!

A gauche, où il y avait plus d'hommes d'esprit qu'on ne le croit, on s'est beaucoup égayé d'un incident de la politique espagnole. Isabelle II, reine des Espagnes, ne pouvait parvenir à former un cabinet; le maréchal don Ramon Narvaëz venait de donner sa démission de président du conseil et il se jetait sur la route de la France afin d'échapper à toute combinaison nouvelle. Notez que cela se passait en 1851, au milieu d'août, juste au moment où le Prince-Président de la République française cherchait ses ministres en dehors des membres de l'Assemblée.

A gauche donc, on s'amusait à raconter le fait de la manière qui suit :

Le duc de Valence s'est sauvé comme un ministre. Il

avait offert sa démission neuf fois; la reine fit une croix à la dixième, mais elle refusa de reprendre le portefeuille de la présidence du conseil. Ne sachant plus à quel saint se vouer, le malheureux duc résolut d'en finir par un coup de tête, ce qui est toujours moins dangereux qu'un coup d'État. Il prit un grand sac de nuit qu'il bourra de jabots, de quadruples, de pistolets et de chocolat, et sonna son valet de chambre. — Pérez, nous partons, s'écria le ministre; que dans une heure la chaise de poste soit attelée. — Où allons-nous, Excellence? — Si tu as le malheur de m'appeler encore une fois Excellence, je te brise les os. — Comment dois-je vous appeler? — Tout simplement magnifique seigneur, ou illustrissime général. — Entendre c'est obéir. Une heure après, Narvaëz montait en voiture, non sans recommander à Pérez de brûler le chemin. — Mais, fit Pérez, les chevaux sont un peu poussifs. — Crève-les. — La voiture est un peu lourde. — Crève-là. — Le postillon est un peu gris. — Crève-le.— Je suis un peu vieux.— Crève toi-même et va au diable. Non décidément, allons en France. — La voiture partit au grand galop; le postillon avait une pistole par lieue, et les chevaux cent coups de fouet par kilomètre. A dix lieues de la frontière, Narvaëz aperçut quelque chose sur la route. — Pérez! cria-t-il tout effaré, qu'est-ce que je vois là-bas? — C'est un mulet. — Tu crois? — A moins que ce ne soit un âne. — Ouf, je l'ai pris pour un courrier de cabinet dépêché à mes trousses. Arrivé à la frontière, le duc de Valence

avisa une auberge dont l'enseigne en tôle se balançait au vent. — Pérez, qu'est-ce ceci? demanda-t-il, pâle comme un vilain soir d'automne. — C'est une auberge. — Mais cette machine qui danse au bout de cette barre de fer n'est-ce point un portefeuille? — Non, magnifique seigneur, c'est l'enseigne des *Quatre fils Aymon*. — Je respire! J'ai bien cru que c'était mon portefeuille que la reine m'envoyait par le télégraphe électrique. Enfin, nous voilà sauvés! Il n'y a pas d'extradition en France pour les ministres étrangers.

On ajoutait en riant: Narvaëz n'est pas aussi sauvé qu'il se l'imagine: il est assez espagnol pour qu'on en fasse un ministre français.

Dans les deux Assemblées, on n'a pas cessé d'aimer les jeux de mots, les assonances, l'anthitèse romantique et même un peu le calembour.

Vers les premiers temps de la Constituante, au moment où l'on agitait la question de savoir par qui serait élu le président de la République, — par l'Assemblée ou par le suffrage universel, — l'objet avait beau être des plus graves, on se mettait à le traiter en riant. — En sa qualité d'amoureux des théories américaines, M. Alexis de Tocqueville, esprit fort délicat, du reste, inclinait pour l'élection, faite par la majorité de l'Assemblée. —

Survint M, Félix Pyat, journaliste et dramaturge, auteur de *Diogène*, des *Deux Serruriers* et du *Chiffonnier de Paris*, qui se mit à donner lecture d'un discours écrit.

— Non, citoyens, disait-il, pas de président. Ce n'est pas un roi, d'accord, mais c'est l'ombre d'un roi. Ce serait un chapeau pour garder la place en attendant une couronne.

Le jeu de mots et l'esprit de vaudeville étaient souvent fort utiles, par exemple, quand il s'agissait de faire faire des économies. Sous la Constituante, pendant la discussion du budget, un député légitimiste, M. de Panat, demande tout-à-coup la parole.

— Messieurs, dit-il, on dépense trop d'argent au ministère de l'intérieur, notamment pour les employés de second ordre. Croyez-moi, ces messieurs mènent une existence de sybarites. Ils passent deux heures à lire les gazettes et une heure à regarder ce qui se passe dans la rue.

On se récrie. On prétend que ce récit est un conte fantastique.

— Eh bien ! réplique M. de Panat, laissez-moi vous conter une histoire. Un jour, j'allai au ministère de l'intérieur. J'eus besoin d'un dossier, je le demandai au chef de division ; il le fit demander au chef de bureau ; le chef de bureau était absent ; le sous-chef l'était éga-

lement; tous les employés avaient également pris congé. *(On rit beaucoup)*. Voyant cette débandade, le chef de division me dit : — Mon cher monsieur, tel que vous me voyez, je suis toujours seul comme un saint de bois dans sa niche. J'ai pour ma division 100,000 fr.; 60,000 fr. suffiraient.

Là-dessus, on alla aux voix et les 100,000 fr. de la division furent réduits à 70,000 francs. — N'était-ce pas bien joué?

A propos de ministère et de budget, un chef de bureau appelé en 1848 dans une commission pour y donner des renseignements *affirmait* avoir eu entre les mains la pétition suivante, que je cite textuellement.

« Citoyen ministre,

» J'ose réclamer instamment de vous la continuation
» de la pension que *l'infâme* Louis-Philippe me faisait
» depuis huit ans. Mes titres... etc., etc. »

O Molière!

— On peut bien réduire le budget, disait le vieux Dupont (de l'Eure), mais comment corriger les mœurs?

La Rome républicaine, effrayée des progrès de luxe et des dépenses exagérées de la noblesse, faisait des lois somptuaires pour réprimer ce qu'elle regardait comme des abus. Ces lois réglaient ce qu'on pouvait posséder de parures, d'argenterie, de chevaux, d'esclaves, de litières, etc, etc. En 1848, pour la France républicaine, spécialement pour Paris, c'était tout le contraire. Plus de 500,000 industriels regrettaient qu'on ne fît pas de lois somptuaires pour rendre le luxe et les dépenses obligatoires. — Parmi les représentants de la gauche, il y en avait très-peu qui comprissent ce mouvement de bascule de la civilisation. — Armand Marrast, le seul qui l'ait compris, en a été blâmé par tout le monde, surtout par ses amis.

A la Constituante, où la majorité était nettement républicaine, on avait peu de goût pour les *utilitaires*. Au reste, lors de la discussion relative au *droit au travail*, M. Thiers avait très-finement et très-habilement raillé ces esprits secs, qui songent peut-être à l'intérêt de l'humanité, mais qui ont perdu de vue l'atticisme, je devrais dire le sybaritisme des mœurs françaises.

— Messieurs, disait l'ancien ministre, jamais, en fait de travail, on ne mettra l'intérêt collectif avant l'intérêt individuel. On parle beaucoup de Fraternité; mais en-

core il faut s'entendre. On peut dire à un homme : *Meurs pour ta patrie*, mais on ne peut pas lui dire: *File du lin ou fais du fer pour ta patrie*. Ceci a fait beaucoup rire, et a paru très-vrai.

En 1851, très-peu de temps avant l'acte du 2 décembre, un membre de la majorité, M. Creton, avait introduit dans l'ordre du jour une proposition ayant pour objet le rappel des princes issus des deux branches de la maison de Bourbon. A ce sujet, M. Berryer monta à la tribune et protesta avec énergie au nom des royalistes, disant qu'un rappel pur et simple ne manquerait pas d'amoindrir ceux auxquels on cherchait à ouvrir les portes de la patrie. « Songez bien, disait-il, que les grandes » situations s'en vont; ne rappelez pas des princes qui » ne pourraient avoir que la figure de simples citoyens. » De là, arrivant au comte de Chambord, il protestait avec énergie contre tout fait amenant la rupture du bannissement dont il avait été frappé en 1830, à l'âge de dix ans. « Il ne saurait rentrer en France, ajoutait-il, qu'en » une qualité, c'est-à-dire en se présentant comme le » premier des Français, le roi ! » Ce n'était pas la première fois que le parti légitimiste, s'écartant toujours des temps nouveaux, avait refusé de voir Henri V revenir sur le sol où il est né. En 1848, en décembre, des

Vendéens et des Bretons, moins déliés que les gros bonnets qui les menaient, songeaient à faire du proscrit un candidat à la présidence de la République ; c'était à l'heure même où des zélateurs de la famille d'Orléans prononçaient et commençaient à mettre en avant le nom du prince de Joinville. Or, le petit-fils de Charles X, tout le premier, écrivit à un de ses amis une lettre par laquelle il considérait une telle candidature comme une mauvaise plaisanterie.

En tout temps, chez nous, on s'est piqué d'être profond sur les riens. Un radical que ces dédains blessaient au vif, se mit à analyser le banni de Goritz ; et le résultat de l'examen, chose curieuse, fut de faire voir qu'il n'y avait dans ces refus rien d'altier, mais une docilité souveraine aux ordres de la destinée. Henri V, maîtrisé par le sort, ne pouvait jouer aucun autre rôle que celui qu'il s'était imposé. En faisant cette étude, le révolutionnaire acquérait en outre cette conviction que nul prince, dans le passé, n'avait encore peut-être été frappé aussi fort ni aussi souvent que ce dernier des Bourbons par la main de la fatalité. Ni les Stuarts, ni les Wasa, en effet, ne pourraient montrer la trace de coups si terribles, reçus de jour en jour, dans les siens et dans lui-même. — Voyons en quoi cette prédilection du malheur aura consisté. — *Primo*, le duc de Bordeaux naît, en 1820, des Bourbons de France et des Bourbons de Sicile, race qui a été précipitée du trône et qui est prédestinée à l'être de nouveau, Bourbons de France en 1830

et en 1848; Bourbons de Naples en 1861. Louis XVI, son grand-oncle, a porté sa tête sur l'échafaud; Charles X, son grand-père, a déjà été chassé deux fois et le sera une troisième fois, pour aller finir en exil, dans un couvent de franciscains. — *Secundo*, avant que le prince n'ouvrît les yeux à la lumière du jour, le duc de Berri, son père, avait péri par le poignard de Louvel. — *Tertio*, il était lui-même, en juillet 1830, enveloppé dans la proscription qui rejetait sa famille hors de la patrie française. — *Quarto*, en 1833, il voyait Marie-Caroline, sa mère, vendue par le juif Deutz, à Nantes, arrêtée derrière une plaque de cheminée, emprisonnée dans la citadelle de Blaye, sous la garde du colonel Bugeaud, avouant sa grossesse et bientôt après son mariage avec le comte Luchesi-Palli. — *Quinto*, vers 1840, dans une promenade à cheval, il tombait à terre et se cassait une jambe au point d'en demeurer boîteux, circonstance, disent ses amis, qui l'aura empêché de se faire conquérant du trône à la manière d'Henri IV. — *Sexto*, un jour, il s'est marié à une princesse de maison souveraine, mais qui est stérile de naissance, très-grand malheur assurément pour un représentant du principe de la légitimité. — *Septimo*, le duc de Lucques, son beau-père, a été égorgé en plein jour dans les rues de sa capitale. — *Octavo*, la duchesse de Parme, sa sœur, a été dépossédée de ses États, très-peu de temps après Solferino, lors du remaniement de la carte d'Italie, et elle a dû mourir ainsi dans un double exil. — *Nono*, les Montemolin, enfants de

don Carlos, c'est-à-dire ceux des Bourbons d'Espagne qui se rapprochaient le plus de lui, se sont éteints, homme et femme, à la suite d'un drame de famille dont on a beaucoup parlé en Europe.

Faudrait-il aux fatalistes un indice de plus pour mettre en relief cette vérité que « le duc de Bordeaux » ou « le comte de Chambord, » comme on voudra, a bien nettement été condamné à n'être que le dernier anneau d'une longue chaîne de rois st qu'il ne mettra pas la couronne sur sa tête? Toutefois, il existe sur la matière des persistances bizarres. Dans le parti légitimiste, ainsi que je l'ai dit à propos du marquis de la Gervaisais, on a toujours eu une très-grande confiance aux petites prophéties et aux contes d'astrologue. Déjà, au moment de la naissance du prince, M. de Châteaubriand aidant, on lui donnait le surnom *d'enfant du miracle*. Un peu plus tard, en parcourant les *Centuries de Nostradamus*, on s'est obstiné à trouver en lui l'*héritier des lys* qui doit clore un jour la Révolution française. Il paraît que le sorcier du temps de Charles IX, tout en lisant dans les astres, y a découvert qu'aux environs de 1871 ou de 1872, il y aurait en Europe une conflagration si sanglante, *entre tous les peuples*, que « la mer et les fleuves » ne charrieraient que des cadavres pendant six mois de suite. » Le combat aurait pour conséquence bien concevable de faire qu'il y eut, un jour, un homme à marier pour dix femmes. Enfin cette luttte impitoyable ne se terminerait que par l'intervention du *boiteux à nez*

fourchu (sic) qui apporterait aux combattants tout à la fois une branche de lys et une branche d'olivier.

Ces belles imaginations, en effet, peuvent être, à la rigueur, déduites des rêveries de Notradamus et extraites, de parti pris, du texte étrange qu'il a laissé. J'ai vu des légitimistes intelligents ajouter à ce roman de l'avenir une foi vive et entière. Si je m'étends un peu sur cet objet, ce n'est pas, on le supposera, j'espère, afin d'offenser un prince inoffensif, ni d'injurier en rien le malheur. Mais, ces détails biographiques si curieux et le mysticisme invincible d'un parti m'ont paru une chose digne d'être notée, ne fût-ce que comme signe du temps.

Un des nombreux travers de la Constituante consistait à s'arrêter puérilement aux questions de forme pendant des séances entières, de façon à ressembler aux architectes de la Tour de Babel. En septembre, les quatre premiers mots du projet de Constitution, à eux seuls ont occupé la Chambre pendant deux heures. La commission avait proposé : *En présence de Dieu.* Un évêque a demandé que l'on écrivit : *Au nom de Dieu.* Un laïque y a substitué : *Avec l'aide de Dieu.* Un autre a proposé : *Sous la protection de Dieu.* Au train dont allaient les choses, le véritable préambule de la Constitution future devait être : *A la grâce de Dieu!*

J'ai été témoin un jour d'une scène curieuse, que je vais essayer de rapporter avec le plus d'exactitude possible.

A droite, on demandait le rappel du décret du 2 mars 1848, décret du Gouvernement Provisoire, rendu sur la motion de MM. Louis Blanc et Albert, et réduisant les heures de travail pour les ouvriers des fabriques. A propos de ce rappel, M. l'abbé Sibour, frère du futur archevêque de Paris, demandait qu'on écrivît formellement dans la loi qu'aucun ouvrier ne dût travailler le dimanche. L'orateur avait beau être de la droite, il n'était pas appuyé par ses amis. En revanche, la Montagne, peuplée de socialistes, l'applaudissait à tout rompre. P.-J. Proudhon a fait un très-bel opuscule sur le droit que peuven avoir les ouvriers à ne pas travailler tous les jours de la semaine et à se réserver le dimanche comme un bien inaliénable. En 1848, tous les démocrates pensaient là-dessus comme l'auteur des *Contradictions économiques* ; mais tous ceux qui ne veulent rien déranger à l'édifice de leurs intérêts et de leurs calculs trouvaient naturellement que l'émission de cette théorie était un fait révolutionnaire pendable. « — Il faut bien un jour pour prier »Dieu ? » disait l'abbé Sibour.

Curieux spectacle ! Les Ploutocrates, c'est-à-dire les chefs de la droite, arrivaient à être très-mécontents de M. Sibour. Une chose que je constatais dès lors, c'est que les manufacturiers, les banquiers, les entrepreneurs et les riches sont voltairiens de naissance. Ils traitent

volontiers de capucin quiconque leur dit qu'il faut faire reposer les travailleurs le septième jour de la semaine. — Aussi faisaient-ils un tintamarre de tous les diables pendant la harangue de l'abbé Sibour.

Tout à coup on vit monter M. Pierre Leroux à la tribune. — Toutes les écoles socialistes pensent comme l'abbé en ce qui touche le dimanche ; — mais l'arrivée de l'auteur du livre de l'*Humanité* était un prétexte pour enterrer le discours du prêtre. Les manufacturiers s'écriaient :

— Où allez-vous, monsieur l'abbé ? Vous voyez bien, monsieur l'abbé, que votre motion est rouge ?

Et M. Pierre Leroux, assourdi, dut descendre et ne put point parler.

Un ami de M. Pierre Leroux, un autre saint-simonien, M. Laurent (de l'Ardèche), crut alors devoir faire de l'ironie contre les *ploutocrates* de la majorité, — il demandait qu'il y eût chômage les *jours fériés de tous les cultes*. — Chômage du dimanche pour le catholique ; — chômage du samedi pour le juif ; — chômage du calviniste et du grec schismatique pour leurs fêtes. — Et les Arabes ? (il en fourmille dans Paris). — Les Turcs et les Arabes devaient-ils chômer pendant tout le grand Ramadan ? — M. Laurent (de l'Ardèche) ne le disait pas ; — c'était un tort. — Mais, au bout du compte, l'Assemblée repoussait la proposition.

Un riche armateur disait : « — Prêtre et saint-simo-
» niens, tous ces gens-là sont fous.»

Tout le monde se mettait de la partiequand il s'agissait d'amoindrir le prestige des membres de l'Assemblée Nationale. Une femme, qui a fait quelque bruit dans les lettres sous le pseudonyme de Daniel Stern, racontait le 6 juin 1848, dans le *Courrier Français* ses impressions de voyage au Palais-Bourbon. Si le sénat romain avait fait à Cynéas l'effet d'être une assemblée de rois, la Constituante paraissait être à Daniel Stern *un musée d'antiques*, *une collection de gérontes*. — Mme la comtesse, je me trompe, le citoyen Daniel Stern se plaignait d'avoir trouvé sur les bancs de la Chambre, « des *crânes dégarnis*, des *sa-* » *gesses chauves*, des *Abeilard de la doctrine*. » — C'était être déjà bien loin de ce Marie-Joseph Chénier qui demandait en 1792, qu'on commençât toute chose dans la République par ce cri : *Honneur aux vieillards !* — Marie-Joseph Chénier était une *perruque*.

On a attribué, à tort ou à raison, au vieux Dupont (de l'Eure) ce mot qu'il aurait prononcé dans une heure de découragement.

« La République ne sera possible en France que du jour où il n'y aura plus de républicains. »

Alphonse Karr a répété ce propos dans les *Guêpes*.

On se rappelle que la loi qui rend la signature de l'auteur obligatoire au bas d'un article de jovrnal a été adoptée vers la fin de 1850, par l'Assemblée Nationale. L'histoire, toujours fort mal renseignée, fait honneur du fait exclusivement à MM. de Laboulie et de Tinguy, représentants de la droite légitimiste. Pour rétablir la vérité dans sa pureté originelle, il est juste de dire que, sous la monarchie, cette mesure avait été réclamée durant plusieurs années avec une héroïque insistance par M. Alphonse Karr dans son pamphlet mensuel. Mais M. Alphonse Karr n'étant qu'un simple satiriste, nul n'avait prêté la moindre attention à ce qu'il écrivait à cet égard. Depuis lors, sous la République, à la Constituante, le 8 août 1848, au moment où M. Marie, ministre de l'Intérieur, voulant apaiser les passions éveillées par les journées de juin, demandait le rétablissement du cautionnement de 100,000 fr. pour tout journal existant, M. Ledru-Rollin se levait du haut de la Montagne et s'écriait :

— Non, citoyens, pas de cautionnement de 100,000 fr., exigez plutôt la signature de l'auteur au bas de son article. Celui qui va signer un article de journal se montre plus difficile pour lui et pour ceux qu'il attaque. Il devient digne.

L'orateur trouvait un beau mouvement à la suite de cette motion.

— J'ai toujours aimé la presse, et cependant elle n'a jamais attaqué personne autant que moi ! Ledru-Rollin,

le voleur ! Ledru-Rollin, le libertin ! Voilà ce qu'elle a dit cent fois depuis cinq mois. Voleur qui a perdu sa fortune au jeu des révolutions ; libertin qui n'a jamais vu les courtisanes dont on a parlé ! J'aurais pu poursuivre la presse qui disait cela ; je l'ai respectée dans ses excès. Je me suis dit : « Si je suis vicieux, elle me » corrigera ; si elle me calomnie, elle reviendra sur » mon compte ! »

Un fait à mettre en relief dans l'histoire. — On sait comment l'armée était sortie de Paris après le 24 février. Sous le Gouvernement Provisoire, en mars, le jour où l'on plantait, au milieu des masses populaires, un arbre de la liberté dans le Champ-de-Mars, un homme éleva la voix pour réclamer, le premier, la rentrée de l'armée dans Paris ; cet orateur était M. Ledru-Rollin.

On se rappelle que, dès le premier jour de sa nomination par les 900 de la Constituante, la Commission Exécutive avait été dérisoirement comparée au Directoire et surnommée comme lui : *la Pentarchie*. — Sur

les cinq rois, (on leur donnait ce nom,) trois gouvernaient : c'étaient MM. Garnier-Pagès, Arago et Marie. — Les deux autres, chargés de toute la responsabilité, je veux dire de toutes les critiques de la presse, n'avaient pas voix au chapitre. — J'ai nommé MM. de Lamartine et Ledru-Rollin.

Certains hommes, doués d'une double vue, lisent clairement dans leur avenir et déterminent le point précis de la carrière où ils doivent s'arrêter. Pendant la discussion relative à la révision de la Constitution, brillant tournoi oratoire auquel avaient pris part tant de personnages d'élite, M. Michel (de Bourges), écouté, du reste en ce moment, avec une faveur si méritée, s'arrêta court tout à coup. Une commotion soudaine du cerveau frappait sa langue d'un commencement de paralysie.

— Je suis obligé de me taire, dit-il. — Puis, prenant la chose gaîment. — Ma langue refuse de remuer ; je suis puni par où j'ai tant péché.

Au bout d'une heure, il reprenait la suite de son discours, et ceux qui ont pu l'entendre savent qu'il n'avait

jamais été ni si éloquent, ni si persuasif. Cependant au sortir du palais, la journée finie, comme ses amis le félicitaient, le vieil et brillant orateur leur disait :

— Ce sera mon dernier discours.

Il disait vrai et dès ce moment il ne devait plus rien dire, ou presque rien. — Dans ces faits, j'ai vu un peu, quant à moi l'action de ce vieil Entelle que Virgile nous montre dans le 5e livre de l'*Énéide* aux jeux funèbres d'Anchise, assommant un taureau d'un coup et disant avec une tristesse mêlée d'orgueil :

— Je jette le ceste pour toujours.

Pendant l'orgie de publicité qui a été une des suites du 24 février, le parti démagogique a fait plus de journaux comme le *Père Duchêne* et le *Pilori*, et le parti aristocratique a encouragé plus de brochures comme les *Conspirateurs* de Chenu et la *Naissance de la République* de Delahodde.

Plusieurs choryphées du parti démocratique ont blâmé le Gouvernement Provisoire de n'avoir pas brisé l'inamovibilité de la magistrature. Il faut bien recon-

naître que ces amis du mouvement en toute chose n'avaient pas eu la priorité de ce blâme ni l'initiative de la proposition.

Dans la première semaine d'après le 24 février, le *père* le poitevin Saint-Alme, ancien rédacteur en chef du *Corsaire-Satan*, fondait un grand journal, à un sou, ayant pour titre : *la Liberté*. Durant quinze jours et même plùs, ce nouvel organe de l'opinion publique entrait à pleines voiles dans les eaux de la révolution. Qu'on parcoure sa collection, et l'on verra qu'il était socialiste sous plus d'un point de vue. Aussi, un mois ne s'était pas encore écoulé qu'il vendait 80,000 numéros sur la voie publique. Au bout de deux mois, il était le premier à mettre en avant la candidature de Louis-Napoléon.

Pour en revenir à la question de l'inamovibilité de la magistrature, *la Liberté* reprenait ce thème; le *père* Saint-Alme, interpellant M. Crémieux, le garde-des-sceaux des Barricades, s'écriait en prenant le ton de l'ancien petit journal :

« Citoyen ministre, ce ne sont pas des têtes que nous vous demandons, mais des toques. »

M. Crémieux, toujours fort homme d'esprit, répondait fermement.

— Donner des toques, ce serait être encore trop sanguinaire, — pour le temps.

Ce journal, *la Liberté*, qui représentait bien le chaos moral du moment, réunissait autour d'une table verte les opinions les plus discordantes. Si le *père* Saint-Alme, son rédacteur en chef, était un bonapartiste de vieille roche, un peu mitigé par des prouesses légitimistes dans la maison de M. de Genoude, on trouvait à côté de lui bien d'autres éléments ; par exemple, M. Alexandre Dumas père, qui y a écrit tous les jours pendant deux mois, ne se lassait pas de répéter qu'il était républicain, tout en écrivant et en faisant des articles orléanistes ; M. Armand Dutacq, fondateur du *Droit* et du *Siècle*, ancien propriétaire du *Charivari*, futur administrateur du *Constitutionnel* et du *Pays*, représentait plus particulièrement dans cette feuille l'élément de la spéculation. — Au bout de trois ans, *la Liberté* devenait tout à coup socialiste et mourait.

M. le vicomte de Cormenin, — jadis Timon, — est un des artisans qui ont le plus coopéré à édifier l'œuvre de la Constitution de 1848. Dans l'enceinte de la commission, où il tenait la plume, après avoir mis le point final au paragraphe qui concernait le droit électoral, il disait à demi-voix, en s'adressant à M. Achille de Vaulabelle, auteur de l'*Histoire des deux Restaurations* et futur ministre de l'instruction publique :

— Voilà qui est bon : nous venons de faire d'un trait de plume à peu près dix millions d'électeurs qui ne savent pas lire !

La révolution de 1848 et ses conséquences me paraissent avoir singulièrement éclairé un mot paradoxal et fort spirituel du cardinal Mazarin : « En France, la première place est toujours acquise aux hommes de second rang. » — En 1848, en faisant son entrée dans l'enceinte de la Constituante, M. le maréchal Bugeaud disait en parlant des généraux Cavaignac, président du pouvoir exécutif, Lamoricière, ministre de la guerre, et Changarnier, commandant en chef de la garde nationale : « Ce sont mes lieutenants qui gouvernent. » Après le 2 décembre, à son tour, M. le général Changarnier, retiré à Malines, disait en parlant des généraux Saint-Arnaud, Canrobert et Niel : « Ce sont mes lieutenants qui tiennent le haut du pavé. » — Dans le civil, ça été absolument la même évolution.

Un vaudevilliste, mort il y a dix ans, — c'était

M. Maurice Alhoy, — a fait un jour à un tribun des clubs une réponse bien méritée.

— Mon cher ami, disait le clubiste à l'auteur dramatique, puisque vous êtes républicain, vous commettez une mauvaise action en travestissant le pouvoir parlementaire sur les planches d'un théâtre dans la *Foire aux idées*.

— Je vais encore moins loin que vous, répondit M. Maurice Alhoy. Rappelez vous que, le 15 mai, vous et vos amis, vous avez pris l'enceinte même de l'Assemblée pour un théâtre et que vous avez dansé la Carmagnole au pied de la tribune.

Une observation que j'ai été à même de faire.

Il y aura bientôt un demi-siècle qu'un grand et noble mot, le mot de patrie, a été rayé du langage des parlementaires. On l'a remplacé d'abord par le mot — la France, — et peu à peu par cette autre locution : — le pays. — « Messieurs, le pays a les yeux sur vous. — » Que dira le pays de cette mesure ? — J'en appelle à » mon pays, etc, etc. » — On prétend que c'est plus positif et plus conforme aux mœurs du temps. — Un orateur qui a souvent transporté l'ode dans le discours, M. de Lamartine, a dit plus souvent que les autres : « — Le pays, — mon pays, — ce grand pays, etc. »

— Cet autre substantif la patrie est comme une inscription de vieille médaille, effacée par les ans.

Un représentant du côté gauche, parlant d'une manifestation de M. H. de la Rochejaquelein, l'appel au peuple, avait prononcé le mot d'*aristocrate*. Pour toute réponse, le marquis se servit d'un quolibet. « Messieurs, dit-il, *aristocrate* est un mot bien vieux ; l'orateur aurait dû dire *aristo.* » — On se mit à rire, et M. H. de la Rochejaquelein eût gain de cause.

Il y a eu au Parlement des succès d'emprunt comme il y en a tous les jours ailleurs.

Une fois, un homme d'esprit, ancien rédacteur de l'*Homme gris* de Bordeaux, M. Howyn de Tranchère, représentant de la Gironde, monta à la tribune afin de demander la suppression de l'Institut agricole de Versailles. Entr'autres critiques, qu'il présentait sous une forme plaisante, il montrait un âne d'Orient, d'espéce rare, qu'on nourrissait à grands frais dans la ville de Louis XIV. L'Assemblée Nationale prêta une heure d'attention à ce discours entrecoupé de fréquents accès

d'hilarité. Quand l'orateur descendit de la tribune : — « Quel homme d'esprit ! » s'écriait-on de toutes parts. — Or, de son aveu même, M. Howyn de Tranchère avait trouvé le fond et la forme de sa harangue dans un article humoristique publié trois jours auparavant par le *Charivari.*

On ne le dira jamais assez ni assez énergiquement, la plaie d'une assemblée délibérante, c'est l'interrupteur. Cet homme, presque toujours sans talent et sans lustre, qui n'a que quatre ou cinq phrases de rechange, se jette trois cents fois par an à la tête des orateurs véritables, et ceux-là ont souvent la faiblesse de s'en alarmer. L'interrupteur ressemble au gamin d'Auguste Barbier, *jaune comme un vieux sou*, qui, dans les grands jours lance des pierres dans les vitres des honnêtes gens et change ainsi une manifestation digne en émeute. — Michel (de Bourges) disait : « Ce qu'il y a de plus difficile à obtenir » des représentants qui ne parlent pas, c'est qu'ils se » taisent. »

M. Dupin aîné a dépensé deux ou trois fois sa verve avec succès en la dirigeant contre l'interrupteur. Quand il entendait le lendemain les mots de la veille, il se tour-

nait du côté du monotone frondeur et l'interpellant nominativement, que ce fût à gauche ou à droite. « Vous » savez très-bien interrompre, lui disait-il le plus haut » possible; savez-vous aussi bien parler? La tribune » vous est ouverte. Montez! » Mais l'homme demeurait cloué sur son banc au millieu de la risée générale.

Un homme de la droite, orateur sans écho, disait dans la salle des Pas-Perdus : « L'étude ne sert à rien. » En disant : *Sacrebleu* à la tribune, Marc Caussidière a » produit plus d'effet sur Paris que trois cents d'entre » nous n'en feraient en prononçant l'équivalent des » *Olynthiennes*. »

En 1849, une femme du monde, assise dans les tribunes publiques, manifestait tout haut son étonnement :

— « C'est étonnant, disait-elle, il y a un certain » nombre de ces gens de la Montagne qui sont habillés » comme des hommes comme il faut. »

Parler simplement dans un siècle d'affaires et de théories industrielles, il ne devrait y avoir que cela de possible en fait d'art oratoire. L'homme qui dit naïve-

ment les choses à la tribune est un merle blanc que je n'ai pas rencontré durant les dix années de journalisme tribunitien auxquelles j'ai été assujetti. Dans la réponse à l'admirable critique de H. de Balzac sur la *Chartreuse de Parme*, H. Beyle (*Vulgò* Stendhal) émet une grande vérité : « La plupart des fripons sont emphatiques et éloquens. » Ce que j'ai vu et entendu à la Chambre des Pairs, à la Chambre des Députés, à la Constituante et à la Législative m'a paru propre à confirmer l'aphorisme du spirituel écrivain.

Une assemblé d'un esprit essentiellement grave peut se laisser aller à des discussions puériles. C'est ce qu'a fait plus d'une fois cette Constituante de 1848 dont j'ai si souvent été heureux de faire l'éloge. Mais née au lendemain même du jour où mourait une monarchie tem- » pérée par des chansons, » elle ne savait pas résister au besoin d'avoir par moments des accès de légèreté française. Ainsi quand la sanglante insurrection de Juin fut définitivement vaincue à coups de canon, on se mit à délibérer sur un projet de loi qui avait pour but de resserrer un peu le droit de réunion ou, si vous voulez, l'action des clubs. Ceux d'entre les représentants qui connaissaient l'histoire de la première République, invoquant l'expérience des faits, voyaient dans la permanence des clubs au millieu d'une ville d'un million et

demi d'habitans, dont 500,000 prolétaires, l'imminence de troubles renaissants : — « Les clubs seront toujours » l'œuf d'une révolution nouvelle » disaient-ils. Ceux qui se contentaient de circonscrire la question aux besoins du commerce, à la liberté de l'industrie, à l'allure du luxe, à l'élégance des mœurs, prétendaient que tant qu'il y aurait 300 clubs ouverts dans Paris, on fermerait les salons, les bals, les théâtres, les cercles intimes, c'est-à-dire ce qui fait circuler annuellement deux milliards dans les veines de la vie sociale. D'un autre côté, les théoriciens du droit nouveau, armés du glaive d'une inflexible logique, faisaient voir que la République de 1848 étant née du droit de réunion, elle ne pouvait, sans un acte d'ingratitude criminelle, imiter Néron qui éventrait sa mère : — *Feri ventrem*. Ils ajoutaient que la philosophie de l'âge qui commençait ne pouvait arriver à l'état de pratique sans déranger quelques intérêts, mais qu'à tout prendre les mœurs d'autrefois ne tarderaient pas à opérer un mariage de raison avec ces idées neuves. Tout cela était bel et bien jusqu'au moment où les grammairiens jugèrent à propos de s'en mêler, et dès lors cela devint une logomachie puérile, pareille aux conversations qu'on entend dans un café de vaudevillistes.

Dans les Esquisses qu'on a rencontrées plus haut, j'ai déjà signalé ces menus détails de la vie législative. Il y manque un trait que je ne puis me dispenser de reproduire.

Devait-on prononcer *club, cloub* ou *cleub?* Question

qui rappelle cette controverse du moyen âge, où les esprits s'échauffaient pour savoir si le signe de la croix serait fait avec trois doigts ou seulement avec deux. Plusieurs séances ont été perdues dans ces frivoles causeries.

L'histoire nous dit, du reste, qu'il a toujours été et fort délicat et très-dangereux de toucher aux clubs. Après Thermidor, une fois Robespierre mort, les vainqueurs s'en allaient, précédés de Lecointre (de Versailles), fermer les Jacobins et mettre la clé de cet autre Parlement dans leur poche, mais cet acte d'énergie ou de violence, suivant les divers points de vue, devenait l'objet d'une rixe sanglante où beaucoup de triomphateurs avaient le dessous. A la veille de fructidor, quand on pouvait penser que la Pentarchie d'alors allait faire place à Louis XVIII proscrit, les zélateurs du mouvement royaliste commençaient leur action par vouloir abolir les clubs; mais en hommes déliés, ils prenaient pour y parvenir les précautions dont se servent les dompteurs de tigres quand ils veulent assouplir leurs monstres. Ainsi, malgré la Constitution d'alors, M. Vaublanc faisait décider la clôture des sociétés populaires, sous prétexte de salut public. Le même jour, le même représentant, voulant enduire de miel les bords de la coupe qu'il faisait boire aux faubourgs, faisait

réunir dans un même acte de reconnaissance nationale l'anniversaire du 14 juillet 1789 et la mise en liberté de Lafayette, retenu, comme on sait, dans les prisons d'Olmutz. Enfin, dans l'hiver de 1831, quand la royauté de Juillet, encore naissante, voyait autour de son trône si frêle plus de serpents qu'Eurysthée n'en a envoyés au berceau d'Hercule, la pensée de Casimir Périer n'avait qu'un seul objet : faire dissoudre la Société des *Amis du peuple* et la société non moins redoutable des *Droits de l'homme ;* mais la loi étant formelle, le ministère ne procédait que par l'emprisonnement préventif de petits groupes et par de petites visites domiciliaires; deux mesures que la voix de la presse faisait bien vite terminer.

Vivant parmi les journalistes, au milieu des représentants du peuple, avec les artistes, dans le cœur de la bourgeoisie, j'ai pu me convaincre d'une grande vérité : c'est qu'en temps de révolution l'esprit public prend feu et s'enflamme à la première étincelle qui passe. Dans les six derniers mois qui ont précédé le 2 décembre, un jour, en causant avec quelques-uns de mes confrères dans la Salle des Pas-Perdus, nous parlions de l'éventualité plus que probable d'un second Dix-huit Brumaire. A cette occasion, je retrouvais tout

à coup dans l'un des casiers de ma mémoire quatorze vers épigrammatiques de Charles Nodier, républicain royaliste de l'an VII, espiègle à peine sorti des bancs de l'école et qui lançait ses épigrammes à la tête de tout le monde. Ces vers, aujourd'hui fort répandus, grâce à ce que je vais dire, n'étaient alors connus que d'un très-petit nombre de gourmets littéraires. — Je les cite *in extenso*.

BILLET DE FAIRE PART

Partisans de la République,
Grands raisonneurs en politique,
Dont je partage la douleur,
Venez assister en famille
Au grand convoi de votre fille,
Morte en couche d'un empereur.

L'indivisible citoyenne,
Qui ne devait jamais mourir
N'a pu supporter sans périr
L'opération césarienne.

Mais vous n'y perdrez presque rien,
O vous que cet accident touche,
Car si la mère est morte en couche,
L'enfant du moins se porte bien.

Un des nombreux percepteurs de bruits de bureaux, qui se trouvaient là, me pria de recommencer la cita-

tion; il la transcrivit et l'envoya par le courrier du soir à un journal belge dont il était le correspondant. A huit jours de là, *le billet de faire part* de Charles Nodier, répercuté par les échos de toute l'Europe, se trouvait reproduit en trois ou quatre langues, mais surtout dans sa forme native, au milieu des colères et des enthousiasmes de 500 feuilles de Paris, des départements et de l'étranger. — En le ressuscitant, je l'avais donné uniquement comme une curiosité littéraire et non comme un fait politique. Les partis en firent, à leur gré, les uns une arme à raillerie contre la République; les autres l'indice d'une analogie historique qui se dessinait de plus en plus à l'horizon. Seuls, les journaux républicains regardaient cette exhumation comme un acte d'hostilité, et ils se trompaient, suivant leur habitude.

En temps de révolution, rien n'est plus difficile que de faire entrer une idée simple dans l'esprit des masses. Dès le commencement de 1849, les journaux réactionnaires s'étant mis à crier contre l'indemnité des 25 francs par jour allouée aux représentans, quelques démagogues imbéciles ou envieux firent chorus avec eux; la plainte prit bientôt toute l'importance d'un préjugé populaire. On avait beau expliquer aux ouvriers de Paris, d'abord que la somme en question était le complé-

ment indispensable du suffrage universel qui peut prendre ses élus partout, même parmi les plus pauvres; on s'évertuait en vain à leur démontrer en outre que ce n'était qu'un bien mince dédommagement des sacrifices de tout genre qu'un député était obligé de faire. Hommes et femmes n'avaient sous les yeux que les cinq écus de cinq francs touchés pour une journée passée seulement à parler et à écouter. — Sous la Législative, trois hommes de la droite, dont un journaliste légitimiste, présentèrent une proposition ayant pour objet de supprimer purement et simplement l'indemnité. Le général Cavaignac, qui n'était plus alors au pouvoir, demanda la parole pour faire comprendre, ce qu'on savait du reste, que supprimer l'indemnité des 25 francs, c'était abolir le suffrage universel même. Toute l'Assemblée, moins une vingtaine de millionnaires, applaudit l'orateur et la proposition fut enterrée. Au dehors du Palais-Bourbon, cependant, les plaintes et les moqueries continuaient à se faire entendre. — A ma connaissance personnelle, deux cents représentans de province avaient quitté leur pays natal, leurs affections de famille et leurs intérêts pour venir s'installer dans la capitale, ce qui est toujours une chose ruineuse. Pendant quatre années consécutives, ils ont donné tout leur temps, tous leurs soins et toute leur énergie aux affaires du temps, et lorsqu'ils sont rentrés chez eux, épuisés ou reniés, ils avaient dépensé trois fois ce qu'ils avaient reçu. — Parlez aux gens du peuple de la République, ils vous répon-

dront toujours par de grossières épigrammes sur ces éternels 25 francs par jour. — Le temps modifie tout. — Sous l'empire de la Constitution de 1852, les honoraires du Sénat sont une redevance brillante et l'indemnité des députés a été quadruplée pour une très-courte session, infiniment moins laborieuse que celles d'autrefois. Mais comme la mode des quolibets est passée, le peuple n'a plus rien dit, et il a bien fait.

En août 1835, trois jours après l'attentat-Fieschi, on fit d'éclatantes obsèques aux victimes de la machine infernale. Ce qu'on y dit paraissait être le prélude des lois de septembre. Au moment où le cortége funèbre traversait les boulevards, Eugène Briffault, rédacteur en chef du *Figaro* d'alors, se mit à dire :

— Voilà les funérailles de la Liberté qui passent.

En juin 1848, à la dernière des sanglantes journées, une balle d'insurgés, partie d'une des deux grandes barricades du quartier, atteignit en pleine poitrine le Génie qui surmonte la colonne de la Bastille. En apprenant cette particularité, Armand Marrast, alors maire de Paris, se mit à dire avec tristesse :

— Le peuple des faubourgs a frappé la Liberté au cœur.

Y a-t-il un enchaînement logique dans les faits de l'histoire? Certains philosophes penchent pour l'affirmative; Vico dit : « non. » Le comte Molé, étant conseiller d'État, dit un jour à Napoléon : — « Sire, vous » avez tué sans retour l'esprit révolutionnaire. — Vous » vous trompez, reprit vivement l'empereur; je suis le » *signet* qui marque la page où la Révolution s'est » arrêtée; mais quand je serai mort, elle tournera le » feuillet et reprendra sa marche. » Dans les *Mémoires d'Outre-tombe*, Châteaubriand exprime, au contraire, cette pensée que Napoléon est le produit le plus net de la Révolution française et qu'il n'y a pas sur sa tête un seul cheveu qui ne soit révolutionnaire. — Byron a dit quelque chose de pareil en très-beaux vers.

Peu d'hommes nouveaux auront réellement marqué pendant la durée de la seconde République. Du mois de juin 1848 au 2 décembre 1851, la figure du général Cavaignac est sans contredit celle qui se détache le plus de la masse des contemporains. Il y a eu des jours où le chef du pouvoir exécutif a rappelé les hommes de Plutarque, grands au pouvoir, modestes jusqu'à l'humilité dans les détails de la vie privée. On ne voit autour de sa personne aucun appareil de soldats, de

courtisans, de valets ni de fêtes. Une députation des départements du centre, qui va le surprendre dans l'hôtel de la rue de Varennes, le trouve, à l'heure du déjeuner, seul, mangeant un plat de légumes, comme un Romain antique et ne songeant certainement pas à jouer la comédie de la simplicité. Soldat, il avait eu de beaux faits dans les guerres d'Afrique. Orateur, nul n'a parlé mieux que lui, surtout quand il a eu à s'expliquer sur ces sanglantes journées de juin pour lesquelles il a été le point de mire de tant de critiques amères de la part des exaltés de tous les partis. Après être, non tombé, comme il l'a dit, mais descendu du pouvoir, la noblesse de son attitude et l'élévation de ses sentiments ont fait voir une fois de plus qu'il n'aurait pas été au-desous du rôle qu'on voulait lui confier, si le libre jeu du suffrage universel eût ratifié le choix de ses amis. — Le général savait aussi s'entourer d'hommes probes, pareils à lui-même le plus possible. A l'occasion de la mort du colonel Foissy, un de ses familiers, mort survenue en avril 1866, M. Henry de la Madelène, chroniqueur du *Temps*, rapporte un trait qui fait bien voir que les vertus républicaines avaient, quoiqu'on en ait dit, quelques racines dans la France du dix-neuvième siècle. Je cite textuellement:

« Le colonel Foissy, qui vient de mourir en emportant les regrets unanimes, avait occupé sous le gouvernement du général Cavaignac les fonctions très-élevées et très-délicates de secrétaire général du pouvoir exécutif.

» Quand le général Cavaignac descendit du pouvoir, Foissy brûla beaucoup de papiers, parmi lesquels se trouvaient des lettres d'hommes politiques plus ou moins considérables, qui se tournaient déjà vers le soleil levant..

» — Pourquoi brûler ces lettres? lui demanda-t-on.

» — Nous serions peut-être un jour tentés de nous en servir, répliqua-t-il.

» N'est-ce pas là un mot superbe, et qui suffit à peindre un honnête homme? »

Thucydide, qui avait vécu au milieu d'une grande démocratie, raconte comment ceux qui parlent au peuple sont conduits à faire toujours des citations de poëtes et d'orateurs. En 1848, quand chacun de nous passait dix ou douze heures dans la rue, au club ou à l'Assemblée nationale, le mot de l'historien d'Athènes devenait surtout d'une vérité sensible. Je me rappelle une scène assez curieuse qui se produisait dans des groupes qui se formaient sur la place de la Concorde, à la veille des journées de juin. Un vieillard à tête blanche expliquait à des jeunes gens trop pleins d'eux-mêmes et demandant à jouir tout de suite des réformes, combien la jeune République aurait de peine à s'implanter dans

notre sol. — « Pourquoi cela, citoyen ? — demanda un des auditeurs. — Et le vieillard : » — Enfant, ma réponse se trouve dans un vers de Ducis :

La liberté n'est point où la vertu n'est pas.

Cette citation aurait dû être applaudie ; elle fit rire la foule aux éclats. — Beaucoup même riront en lisant ce récit.

Il en est de Paris moderne comme de la Jérusalem des derniers temps du judaïsme ; Paris ne fait aucune difficulté d'admettre les changements qui surviennent, mais il est toujours disposé à lapider ceux qui les prédisent. Pendant trente années et plus, l'homme qui n'a pas craint de promettre des choses nouvelles s'est vu condamner à la prison, à l'amende, parfois même à l'exil. Je ne sais que deux prophètes qu'on n'ait pas contre-carrés, parce qu'ils étaient morts au moment où leurs paroles arrivaient parmi nous. Çà été d'abord le prisonnier de Sainte-Hélène, qui a dit : « Dans cinquante » ans, l'Europe sera républicaine ou casaque. » Çà été Jérémie Bentham écrivant à peu près dans le même temps : « Dans cinquante ans, l'Europe n'admettra plus

» d'autre mot que celui-là : l'*utilité*. » — La révolutio de Février, dont le brusque avénement a surpris tant de consciences endormies, n'aura été, au fond, que la préface des grandes métamorphoses politiques et sociales que le soldat et le philosophe ont entrevues les premiers.

F. H

TABLE

FIN DE LA TABLE

POISSY — TYP. ET STÉR. DE A. BOURET.


Stanford University Libraries
3 6105 023 632 693

